



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

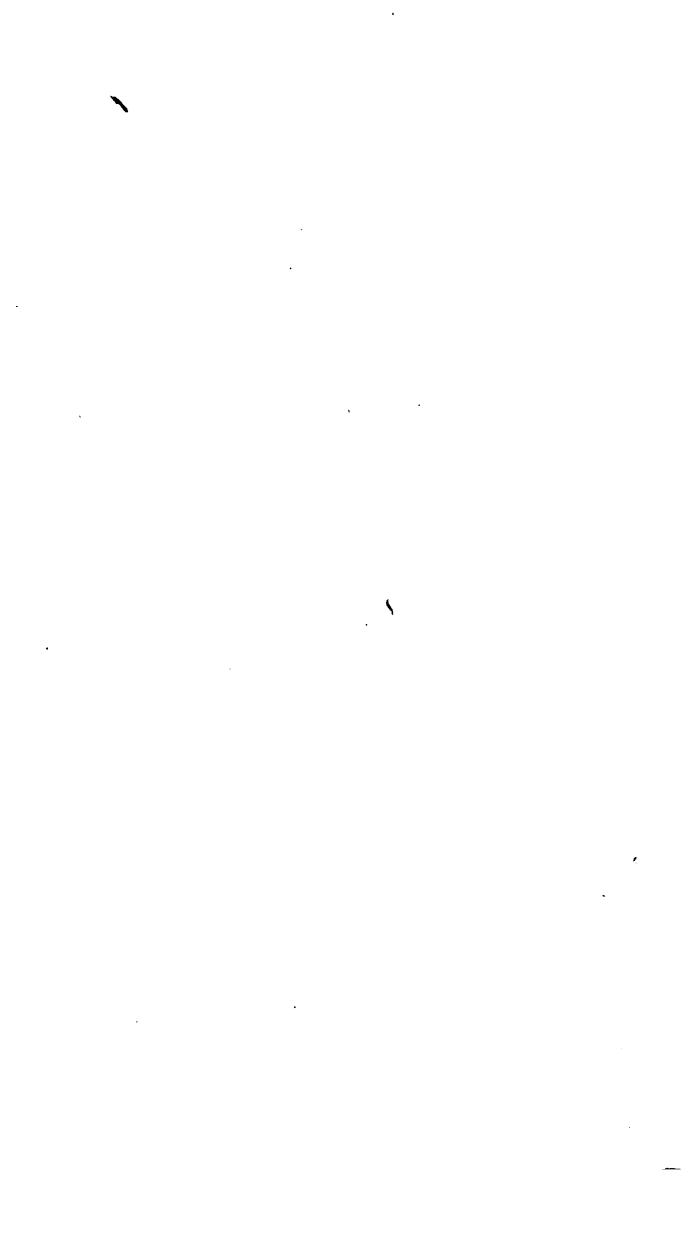
### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



HARVARD  
COLLEGE  
LIBRARY









# **HISTOIRE**

***MODERNE.***

**TOME DIX-NEUVIEME**



# HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,  
DES JAPONNOIS,  
DES INDIENS,  
DES PERSANS,  
DES TURCS.  
DES RUSSIENS,  
ET DES AMÉRICAINS;

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de*  
M. ROLLIN,

*Continuée par M. RICHER, depuis le douzième*  
*Volume.*

TOME DIX-NEUVIÈME.

*Trois livres, relié.*



A PARIS,

Chez { SAILLANT, & NYON, Libraires, rue  
S. Jean de Beauvais.  
Et la V<sup>e</sup>. DESAINT, Libraire, rue du Foin.

---

M. DCC. LXXI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

467.55

1979  
44-68  
2-25

## AVERTISSEMENT.

**D**ANS la précédente Partie de cet ouvrage , nous nous sommes écartés du plan que M. l'Abbé de Marcy avoit tracé : en le suivant , nous n'aurions pas assez fait connoître une Nation qui attire aujourd'hui les regards de toute l'Europe. Nous avons rassemblé tous les matériaux que nous avons pu trouver , & nous en avons formé un corps d'histoire de la Nation Russe. Nous croyons avoir jetté quelque lumière sur la fondation de cet Empire , sur ses accroissemens & son illustration. Nous avons retiré de notre travail tout le fruit que nous en attendions : le public l'a reçu avec accueil.

Ce que nous donnons à présent , rentre dans le plan de M.

## *AVERTISSEMENT.*

l'Abbé de Marcy. On y trouvera le tableau géographique des pays que nous parcourons ; une idée des climats , des productions , des mœurs , des usages & des arts des peuples qui les habitoient avant que les Européens s'y fussent établis. Nous n'entrerons point dans le détail des guerres que ces derniers se sont réciproquement faites pour s'en emparer ; ce seroit présenter au Lecteur des récits peu instructifs & souvent ennuyeux. Nous lui en ferons connoître le résultat , en lui annonçant les différentes contrées que chaque peuple de l'Europe possède dans ce vaste pays , & comment il s'en est emparé. Nous croyons ne pouvoir cependant nous dispenser de faire l'histoire de la conquête du Mexique & du Pérou ; ces deux événemens sont trop intéressants , pour ne pas les présenter

## AVERTISSEMENT. viij

dans cet Ouvrage: mais nous éviterons avec soin d'entrer dans tous ces détails minutieux qui ennuient le Lecteur. L'envie que nous avons de ne pas multiplier les volumes, & de ne pas fatiguer le public, nous fera suivre les routes que nous croirons les plus courtes pour conduire l'ouvrage à sa fin. En évitant les longueurs, nous tâcherons, en même tems, de ne pas donner un ouvrage sec & décharné qui ne présente à l'esprit rien d'intéressant, & qui s'oublie presque aussitôt qu'il a été lu.

On vient d'annoncer une Histoire d'Asie, d'Afrique & d'Amérique. On assure dans le *Prospectus* de cet Ouvrage que l'on n'imitera pas M. l'Abbé de Marcy, qui n'a donné dans son *Histoire Moderne* qu'un abrégé de l'Histoire générale des Voyages, sans réflexions & sans vues philo-

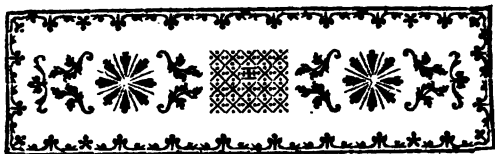
## *viiij* **AVERTISSEMENT.**

sophiques. L'Auteur promet au public beaucoup de réflexions & de vues philosophiques : le public en jugera. Est-il bien sûr que ce soit la meilleure façon d'écrire l'Histoire ? Je crois que le devoir de l'Ecrivain se borne à chercher la vérité dans les faits , la correction , la clarté & la précision dans le style , & qu'il peut laisser les réflexions au Lecteur.

M. l'Abbé de Marcy empruntait beaucoup de l'Histoire générale des Voyages, il est vrai ; nous l'avons imité, toutes les fois que nous avons pu le faire. Nous ne ferons aucune difficulté d'y prendre encore les matériaux qui pourront nous être utiles. Les Histoires , comme celle des Voyages , sont des Mémoires dont il est permis de se servir. Nous ne l'avons pas fait pour l'Histoire des Russes , parce que nous n'y avons rien trouvé sur cet objet.

**HISTOIRE**





# HISTOIRE

D. E S

## AMÉRICAINS.

---

*Motifs qui ont engagé à composer  
cette Histoire.*

**L'**HISTOIRE MODERNE seroit imparfaite , si l'on n'y joignoit pas celle de l'Amérique. Quoique cet objet n'entre point dans le plan que M. l'Abbé de Marcy s'étoit proposé , nous croyons devoir le traiter , & nous espérons que le Public le recevra avec le même accueil que les autres , parce qu'il est au moins aussi intéressant.

*Plan que l'on se propose de suivre.*

Nous diviserons l'Amérique comme la nature même l'a divisée , en Septentrionale & Méridionale. C'est une

*Tome XIX.* A

langue de terre, qu'on appelle l'Isthme de Panama qui fait cette division. Nous ferons connoître, de la maniere la plus concise qu'il nous sera possible, comment ce pays a été découvert. Nous donnerons ensuite la description géographique & historique de la partie Septentrionale, en commençant par le Nord; nous présenterons une idée des mœurs, des usages des peuples qui habitent les différentes contrées que nous parcourerons; nous parlerons des animaux, des plantes, &c. qu'on y trouve. Nous finirons par annoncer quelle est la nation Européenne qui y est établie, & comment elle s'en est emparée. Nous donnerons ensuite une idée des différentes Isles de cette partie de l'Amérique en commençant encore par le Nord, descendant au Midi du côté de l'Orient, & remontant au Nord par l'Occident. Nous suivrons le même plan à l'égard de la partie Méridionale.

*Description générale de l'Amérique.*

L'AMÉRIQUE est appelée le *Nouveau Monde*, parce qu'elle n'a été découverte que dans les derniers siècles, c'est-à-dire, vers la fin du quinzième.

## DES AMÉRICAINS. 3

Plusieurs Écrivains prétendent cependant que les anciens en ont eu quelque connoissance : mais ils n'en apportent aucune preuve solide.

L'Amérique est renfermée dans un hémisphere qui est opposé au nôtre , & ses habitans sont nos Antipodes. C'est un vaste continent qui a près de cent degrés de largeur ; mais d'une façon fort inégale , & environ cent vingt-cinq de longueur. Sa longitude est entre deux cent cinquantieme degré & le trois cent quarante-cinquieme. Sa latitude Septentrionale s'étend jusqu'au delà du soixante-cinquieme degré , & sa latitude Méridionale jusqu'au cinquante-fixieme. Elle est bornée au Nord par la mer & par un pays que l'on met au nombre des terres Arctiques , à l'Orient par la mer du Nord & par l'Océan Atlantique. Elle a au Midi le détroit de Magellan qui la sépare de plusieurs Isles , dont la plus considérable est la terre de Feu. La mer du Sud ou Pacifique la borne à l'Occident. Les découvertes que les Russes ont faites depuis peu prouvent que la pointe la plus orientale de la Tartarie est très-peu éloignée de l'A-

## 4 HISTOIRE

mérique Septentrionale, d'où l'on peut conjecturer que cette partie du monde a été peuplée par la Tartarie.

Ce vaste pays est situé sous trois Zones, la Torride & les deux Tempérées : la nature du climat est fort différente. L'air est très-chaud au milieu, très-froid aux deux extrémités, & dans les autres parties aussi tempéré que celui de l'Europe.

*Comment l'Amérique a été découverte.*

UN préjugé presque aussi ancien que le monde persuadoit que la terre n'avoit qu'un hémisphere : l'imagination favorisoit ce préjugé. On croyoit qu'il étoit impossible d'habiter la partie opposée à la nôtre. La rondeur du Globe en faisoit d'ailleurs paroître le chemin impraticable : on se persuadoit que les hommes ayant la tête renversée, seroient emportés par leur propre poids dans l'immensité des cieux. Christophe Colomb paroît, brave les préjugés, les erreurs, & découvre un autre hémisphere habité.

On prétend que sa famille étoit originaire de Plaisance, qu'elle étoit allée s'établir à Gênes, où naquit Chris-

tophe. Il passa plusieurs années dans l'obscurité que donne ordinairement l'indigence. Il étudia avec beaucoup de soin l'Art de la Navigation : voulant joindre la pratique à la théorie, il saisit toutes les occasions qu'il put trouver de naviguer, & parcourut la Méditerranée. La lecture des voyages de Marco-Paolo piqua sa curiosité naturelle & lui fit naître les premières idées de l'entreprise qu'il exécuta par la suite.

Il se maria dans l'Isle de Porto-Santo, & épousa Dona Philippa Muniz de Perestrello, fille du Gouverneur. Son mariage le força d'être sédentaire, mais ne lui ôta pas le desir qu'il avoit de faire de nouvelles découvertes. En voyageant il avoit remarqué certains vents qui souffloient pendant plusieurs jours également du côté du couchant, & soupçonnoit qu'il y avoit des terres de ce côté. Une observation qu'on fit aux Açores, à Madere & aux Canaries excita de nouveau sa curiosité. On s'aperçut qu'après un grand vent d'Ouest, plusieurs morceaux de bois inconnu, même des cadavres qui ne paroissoient ni Eu-

Il forme le  
projet de dé-  
couvrir de  
nouvelles Ter-  
res.

ropéens ni Amérindiens abordoient aux côtes de ces îles. Ses soupçons se changèrent en persuasion. Il résolut alors de découvrir les terres d'où ce bois & ces cadavres venoient. Pour une entreprise aussi hardie & aussi importante il falloit des dépenses considérables, & la fortune de Colomb étoit toujours fort médiocre. Il se rendit à Gênes, communiqua son projet aux Magistrats qui le traitèrent avec mépris. Il repassa en Portugal, s'adressa à Jean II. qui y régnoit alors. Le Roi l'écouta favorablement, lui demanda un Mémoire circonstancié de son projet, & lorsqu'il l'eut examiné, il fit partir un vaisseau, sous prétexte d'envoyer du renfort à la Colonie du Cap-vert : mais il donna ordre au pilote de suivre la route marquée dans le Mémoire. Pendant ce temps il amusoit Colomb par des remises & des promesses. Cette surprise, indigne d'un Roi, ne réussit pas : ceux qui étoient chargés de l'exécution, n'osant s'engager dans des mers inconnues, retournerent au Cap, & annoncèrent que le projet étoit chimérique. Colomb indigné du procédé qu'on avoit tenu à

son égard , résolut de quitter le Portugal : sa femme étant morte pendant ce temps , il sortit secrètement de Lisbonne , se rendit à la Cour d'Espagne , présenta son projet à Ferdinand & à Isabelle. Avant de faire cette démarche , il avoit cependant envoyé son frere Barthélemi en Angleterre pour annoncer ses intentions à Henri VII , & lui demander les secours nécessaires pour les remplir : mais Barthélemi fut arrêté & dépouillé pendant le trajet par des Pirates ; il arriva à Londres dans un état si déplorable , qu'il n'osa se présenter à la Cour. Il passa plusieurs années à faire & à vendre des cartes marines , pour subsister ; s'acquit de la réputation & parvint à communiquer au Roi le projet de son frere. Henri VII. sentit toute la beauté de l'entreprise , & toute l'importance de la réussite : il lui promit tous les secours dont il auroit besoin.

Christophe qui ignoroit le sort de Barthélemi , fit , comme nous l'avons dit , ses propositions à la Cour d'Espagne ; mais on ne les accepta pas , sous divers prétextes : il resta cinq ans à solliciter auprès de cette Cour , sans

pouvoir rien obtenir. Impatient enfin des délais , il se rendit à Séville , dans l'espérance d'engager le Duc de Médina - Sidonia à favoriser son entreprise ; mais ce Prince ne l'écouta même pas. Colomb s'adressa alors au Duc de Médina-Celi , qu'il trouva tout disposé à accepter ses offres : mais il falloit que ce Duc demandât le consentement de la Cour , & il ne put l'obtenir. Enfin , Christophe , rebuté par tous les obstacles qu'il trouvoit en Espagne , écrivit au Roi de France : mais ce Monarque étoit tout occupé des guerres d'Italie : il rejetta la proposition de Colomb. Celui-ci se disposoit à passer en Angleterre où étoit son frere , lorsqu'on l'avertit qu'Isabelle consentoit à lui donner audience. Cette Princesse y avoit été engagée par Louis de Saint-Angelo , son Confesseur , qui prêta une partie des sommes nécessaires.

Christophe retourna à la Cour d'Espagne , où il reçut un accueil si favorable , qu'il oublia tous les désagréemens qu'il avoit essuyés pendant huit ans. Il avoit eu la constance de persister tout ce temps dans ses sollicitations. On le nomma Amiral de l'Océan ;



On lui accorda les privilèges , les prérogatives & tous les appointemens attachés aux pavillons de Castille & de Léon. On lui permit en outre de disposer de tous les emplois dans les Isles & continents qu'il pourroit découvrir : on lui accorda le droit de présenter des sujets pour chaque Gouvernement qu'on y établiroit ; celui de choisir des Juges en Espagne pour les affaires de ces pays nouvellement découverts. On stipula en outre qu'il auroit la dixieme partie de tout ce qui seroit acheté , échangé , établi , ou acquis dans les limites de son Amirauté , déduction faite des dépenses nécessaires pour les conquêtes , & qu'il auroit le huitieme de tout ce qu'on chargeroit sur sa flotte , à condition de supporter le huitieme de la dépense.

Christophe Colomb se rendit alors à Palos où il avoit débarqué en arrivant de Portugal. Ce fut dans cet endroit qu'on décida de faire l'armement. Il eut beaucoup de peine à trouver des Matelots qui voulussent courir les risques de le suivre dans une mer inconnue. Enfin trois freres, nommés Pinçons, riches négocians & habiles navigateurs,

Il met à la  
voile.

consentirent à risquer leur vie & une partie de leur fortune dans cet armement qui étoit composé de trois petits vaisseaux. Colomb commandoit la Sainte-Marie ; Alonzo Pinçon, la Pinta ; Vincent-Yanez Pinçon, la Nina ; François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois Pinçons, prit le gouvernail de la Pinta. L'équipage de ces vaisseaux consistoit en cent vingt hommes tant marins que volontaires. Colomb prit des vivres pour un an & mit à la voile le 3 Août 1492. Il alla d'abord à la Grande Canarie où il se ravitailla. Ayant été averti que trois caravelles Portugaises le cherchoient pour l'enlever, il remit à la voile le 6 Septembre & fit route vers le Sud-Ouest. Cet homme courageux voguoit avec une satisfaction complète ; son imagination lui présentait d'avance la gloire qu'il alloit acquérir en étendant les bornes du monde & en montrant à ses contemporains des pays qui avoient été inconnus à l'antiquité. Sa joie se changea bientôt en tristesse & en crainte. Ceux qui l'accompagnoient voyant qu'au bout de trois semaines ils ne rencontroient rien qui leur an-

nonçât la terre, furent saisis de frayeur : ils se regarderent comme égarés au milieu d'une mer sans fonds & sans bornes, se mutinerent au point qu'ils parloient même de jeter Colomb à la mer. Son éloquence & sa fermeté naturelle le servirent dans cette occasion. Il leur dit d'un côté que le devoir demandoit qu'ils lui obéissent, leur représenta de l'autre qu'ayant des signes certains qu'ils approchoient de terre, leur crainte étoit sans fondement. En effet ils avoient déjà vu des oiseaux terrestres qui étoient venus s'arrêter sur leurs vaisseaux. Au commencement d'Octobre leur mutinerie recommença : ils la poussèrent jusqu'à la fureur. Il ne put les apaiser, qu'en leur promettant qu'ils trouveroient terre dans trois jours au plus tard, & que ce temps écoulé sans rien rencontrer, ils retourneroient en Espagne. Ses espérances furent remplies. On trouva des marques si certaines qu'on approchoit de terre, qu'il ne fut plus possible d'en douter. Ces marques consistoient en cannes de sucre nouvellement coupées, en épines fraîches, en oiseaux de différentes especes qui ab-

loient & venoient. Enfin la nuit du onze au douze d'Octobre, il apperçut une lumière qui lui parut être celle d'un flambeau, fit venir un des gens de l'équipage & la lui montra. Sur les deux heures du matin un matelot de la Pinta découvrit la terre à la distance de deux lieues : alors le vaisseau fit le signe dont on étoit convenu. Ce matelot prétendoit que la pension de trente écus d'or qui avoit été promise à celui qui découvreroit le premier la terre lui appartenoit : mais elle fut accordée à Colomb qui avoit découvert la lumière dont on a parlé.

L'Amiral certain d'être tout près de la terre ordonna à tous les vaisseaux de s'arrêter, & les équipages attendirent le jour avec la plus grande impatience, desirant de satisfaire leurs yeux par la vue d'une terre qu'ils avoient si long-temps désirée & cherchée. Le jour en paroissant offrit à leurs regards une Isle d'environ quinze lieues de longueur qui formoit une plaine très-agréable, couverte d'arbres verts, coupée de ruisseaux charmants, & habitée par un peuple nombreux. Les Insulaires accoururent en foule sur le

Il découvre  
l'Isle de San-  
Salvador &  
plusieurs au-  
tres.

rivage pour admirer les Espagnols & leurs vaisseaux qui faisoient pour eux un prodige nouveau. L'Amiral fit approcher les vaisseaux du rivage, fit armer sa chaloupe, y déploya l'étendard royal, & descendit à terre avec les deux autres Capitaines, qui, comme lui étoient descendus dans leur chaloupe. Si-tôt qu'ils furent à terre, ils se mirent à genoux pour rendre grâces à Dieu de la protection qu'il leur avoit accordée. L'Amiral donna à cette Isle le nom de *San-Salvador*, & en prit possession au nom de Sa Majesté Catholique. Il fit ensuite planter une Croix sur le rivage & y attacha les Armes de Castille.

Les Insulaires les regardoient avec le silence de l'admiration : les habits, la figure de ces Étrangers, leurs vaisseaux ; tout étoit pour eux un sujet d'étonnement ; tout leur paroissoit merveilleux. On a su depuis qu'ils prenoient les vaisseaux pour des créatures animées. L'Amiral leur fit distribuer des bonnets rouges, des colliers de verre & d'autres effets de peu de valeur : mais ils les reçurent avec des transports qui annonçoient leur satisfaction. Lorsqu'il

retourna à son vaisseau , plusieurs insulaires se jetterent à la nage pour le suivre ; d'autres se mirent dans des canots , & porterent aux Européens des perroquets , du coron filé , des javelots , pour les échanger contre des grains de verre , des sonnettes & d'autres objets de cette espece. Ils avoient quelques plaques d'or pendues aux narines ; ils firent connoître par signes qu'ils avoient trouvé ce métal du côté du Sud & du Sud-Ouest , où il y avoit d'autres Isles habitées. Christophe Colomb résolut de faire voile du côté que lui indiquoient les Insulaires. Il voulut cependant connoître cette Isle avant de la quitter , la côtoya avec ses chaloupes , retourna à ses vaisseaux , fit embarquer sept des Insulaires de San-Salvador , & partit pour faire de nouvelles découvertes.

Dès le lendemain il arriva à l'extrémité d'une Isle qui peut avoir dix lieues de longueur & la nomma *Sainte Marie de la Conception*. Voyant que les habitants & les plantes ne différoient en rien de ce qu'il avoit vu à San-Salvador , il continua sa route du côté de l'Ouest , & jeta l'ancre sur la côte d'une autre

Isle d'environ vingt-huit lieues de longueur du Nord-Ouest au Sud-Ouest, lui donna le nom de *Fernandine*. N'y trouvant rien de remarquable, il remit à la voile; en rencontra une autre qui surpassoit les deux premières en bonté, beauté & étendue. Colomb y descendit pour en prendre possession, & la nomma *Isabella*. Voyant que les Isles de cette contrée avoient beaucoup de rapport pour les productions & les mœurs des habitans, il remit à la voile afin de gagner un grand pays situé vers le Sud, & que tous les Insulaires van-toient sous le nom de *Cuba*. Il y arriva le 28 Octobre 1492.

Cette Isle parut effectivement préférable à toutes les autres. Elle est beaucoup plus étendue: les Espagnols furent charmés de la variété que ses plaines, ses vallons & ses bois présentoient à la vue. Colomb, y ayant trouvé un port commode, fit radouber son vaisseau, & envoya deux Espagnols visiter l'Isle. Ils lui rapportèrent qu'il y avoit un assez grand nombre de villages, dont les habitans les avoient pris pour des hommes descendus du Ciel. Ils ajoutèrent qu'ils y avoient vu de l'or, que

les Insulaires leur avoient fait entendre qu'ils le tiroient d'un pays situé vers l'Orient , & qu'en le montrant ils prononçoient le mot de *Bohio*. Colomb s'imagina que ce mot étoit le nom d'un pays : mais ces peuples s'en servoient pour désigner en général un pays où il y a beaucoup d'habitations. Quelques Insulaires proposèrent de conduire les Espagnols à *Bohio* : l'Amiral reçut leur proposition avec joie , & se flatta qu'en faisant apprendre l'Espagnol à ces Insulaires , il en retireroit beaucoup d'utilité. On remarqua que les habitans de cette Isle mangeoient des araignées , des vers , &c. Colomb voulut partir pour chercher le pays de *Bohio* : mais le vent contraire le força de relâcher à un port qu'il nomma le *Port-au-Prince*.

Martin-Alonzo Pinçon profitant de l'avantage qu'avoit son vaisseau d'être le meilleur voilier , résolut de se rendre le premier à *Bohio* , & d'en enlever les richesses avant que Colomb y arrivât. Dans cette intention il partit la nuit & abandonna l'Amiral. Colomb voulut mettre en mer : mais la violence du vent l'empêcha de la tenir ; il re-



tourna à Cuba & relâcha dans un nouveau port qu'il nomma Sainte Catherine. Il y rencontra des habitans du pays qu'on lui avoit désigné par le mot de Bohio : ils lui apprirent que le véritable nom de cette contrée étoit Hayti , & que l'or se trouvoit dans le canton de Cibao. Il prit avec lui ceux qui venoient de l'instruire & se hâta de partir : il arriva en peu de temps & jeta l'ancre dans un port qu'il nomma Saint-Nicolas , en l'honneur du Saint dont ce jour étoit la fête. Ce fut là qu'il s'apperçut qu'un de ses vaisseaux s'étoit séparé de la flotte. L'inquiétude où il étoit sur le sort de ce vaisseau l'empêcha de faire rafraîchir son équipage : il prit le Nord de l'Isle. Ayant remarqué que les côtes de cette Isle ressembloient , à beaucoup d'égards , aux côtes d'Espagne , il la nomma l'*Isle Espagnole*.

Les habitans prirent la fuite à la vue des Espagnols , & la plupart de ceux qu'on avoit amenés de San-Salvador disparurent tout-à-coup. On attrapa à la fin une jeune femme qui avoit une plaque d'or pendue au nez : on lui fit présent de quelques sonnettes & de

quelques miroirs , & on la renvoya avec trois Espagnols & trois habitans de San - Salvador qui , entendant la langue du pays , parvinrent à calmer la crainte des nouveaux Insulaires. Ces derniers , d'après ce qu'on leur dit , se persuaderent que les Espagnols étoient des hommes descendus du ciel : ils allèrent les trouver , les abordèrent avec respect , leur présentèrent des vivres & les prièrent de passer la nuit dans leur village. Les Espagnols crurent que leur devoir demandoit qu'ils allassent joindre l'Amiral : ils retournerent aux vaisseaux. Le lendemain le Cacique ou chef de ce canton vint sur le rivage avec une suite assez nombreuse pour faire des échanges. Pendant qu'il y étoit , on vit approcher un canot chargé de quarante Sauvages qui venoient d'une petite Isle des environs , appelée l'*Isle de la Tortue*. Le Cacique s'assit à terre avec toute sa suite , pour marquer à ceux qui étoient dans le canot qu'ils ne devoient commettre aucune hostilité : mais les Sauvages descendirent à terre , malgré ce signe de paix. Alors le Cacique se releva , leur parla d'un air de

colere , présenta une pierre à un des Espagnols , pour qu'il la jettât à ceux qui venoient de débarquer , voulant leur faire connoître qu'il prendroit le parti des Espagnols contre eux. Ceux-ci effrayés se rembarquerent promptement & retournerent dans leur Isle.

Le 18 Décembre le Cacique revint voir les Espagnols avec une espece de pompe : il étoit porté dans un palanquin & accompagné de deux cents hommes : mais il étoit tout nud comme ceux qui l'escortoient. Il monta sur le bord de l'Amiral , entra dans sa chambre lorsqu'il étoit à dîner. On le reçut avec tous les égards possibles : on lui présenta du vin. Aussi-tôt qu'il en eut goûté , il en envoya à ses gens qui étoient demeurés sur le port. Il présenta à l'Amiral une ceinture assez bien travaillée , & deux pieces d'or assez minces. On lui donna en échange une courte-pointe , un chapelet de fin ambre , une paire de mules rouges & une bouteille d'eau de fleur d'orange. Ces présents lui furent si agréables , qu'il fit entendre à Colomb que toute l'Isle lui étoit soumise.

Le 24 Colomb mit à la voile , alla

à Punta-Sancta , & jetta l'ancre à une lieue de distance du rivage. Tout le monde de l'équipage étant fatigué , alla se reposer , & on confia , contre les ordres que l'Amiral avoit donnés , le gouvernail à un jeune matelot. Vers le milieu de la nuit , un courant porta le vaisseau sur la pointe d'un roc. Colomb , éveillé par les cris du jeune matelot , sauta sur le pont , fit couper les mâts & décharger le vaisseau : mais l'eau entroit toujours en abondance ; les coutures s'ouvrirent , & le pont d'en bas fut submergé. Colomb , ne voyant plus d'espoir de sauver son vaisseau , fit passer l'équipage dans une des chaloupes. Dès que le jour parut , il s'approcha de terre & fit avertir le Cacique du danger auquel les Espagnols étoient exposés , & lui demanda du secours. Le Cacique se hâta d'envoyer ses gens dans leurs canots , & leur enjoignit d'obéir à l'Amiral comme à lui-même. Par le secours de ces Sauvages , on parvint à tirer du vaisseau tout ce qui étoit de quelque valeur , & on le déposa dans des cabanes qui furent si bien gardées par des Sauvages même , qu'on ne perdit au-

Le vaisseau  
de Colomb  
fait naufrage.

cune espece de marchandise qui méritât quelque attention.

Le lendemain le Cacique alla voir Colomb, & lui marqua, de la maniere la plus sensible, la part qu'il prenoit à son accident. Il lui fit même entendre qu'il étoit le maître de sa propre fortune, lui fit présent de quelques masques, dont les yeux, le nez & les oreilles étoient d'or. S'étant apperçu que les Espagnols recherchoient ce métal avec avidité, il promit à l'Amiral de lui en envoyer une plus grande quantité, qui venoit du pays de Cibao. Pendant ce temps il arriva un canot rempli de Sauvages d'une autre Isle : ils apportoitent des plaques d'or pour les échanger avec des sonnettes, qu'ils préféroient à toute autre chose. Les matelots firent le même échange avec les habitans de l'Isle Espagnole, qui venoient de l'intérieur du pays, & donnoient de l'or pour des bagatelles.

La beauté, la fertilité de l'Isle, & la douceur de caractère de ceux qui l'habitoient, déterminèrent Colomb à y établir une colonie d'Espagnols. Plusieurs d'entre eux demanderent à y rester ; & le Cacique consentit d'au-

tant plus volontiers à leur établissement , qu'il les regarda comme des alliés très-utiles contre les Caraïbes , race de Cannibales , qui tuoient & dévoroient tous ceux de ses sujets qu'ils pouvoient attraper. Colomb , pour faire connoître au Cacique de quelle importance pouvoit lui être son amitié , fit pointer une piece de canon contre le flanc du vaisseau qui avoit fait naufrage. Les Sauvages voyant ce bâtiment percé & renversé dans la mer par le boulet , crurent que les Espagnols possédoient le feu du ciel , & implorèrent leur protection.

Colomb établit une Colonie dans l'Isle Espagnole.

Colomb , feignant de céder aux instances du Cacique , fit bâtir un fort avec les débris du vaisseau , y mit des provisions , des munitions de guerre , des canons , & y laissa trente-six hommes , qu'il mit sous la protection du Roi & de son peuple. Lorsqu'il eut mis cette colonie en état de subsister pendant quelque temps , il résolut de retourner en Espagne , craignant qu'il n'arrivât quelque accident au vaisseau qui lui restoit , & qu'il ne se trouvât hors d'état d'informer leurs

Majestés Catholiques des découvertes importantes qu'il avoit faites. Il fit les préparatifs pour son départ , & mit à la voile le 4 Janvier 1493. Comme le vent lui étoit contraire , il fit peu de chemin , & rencontra le surlendemain la caravelle la Pinta , qui s'étoit séparée de lui , comme on l'a vu plus haut. Martin-Alonzo Pinçon , qui la commandoit , vint à bord ; & pour s'excuser de sa désertion , il dit qu'il avoit perdu l'Amiral pendant la nuit. Colomb ne lui laissa pas appercevoir son ressentiment , parce que la plupart de ceux qui étoient engagés dans cette expédition , étoient parents des Pinçons.

Il part pour  
retourner en  
Espagne.

Martin Pinçon , en quittant Colomb , avoit fait quatre lieues , & s'étoit arrêté à l'embouchure d'une rivière située à l'Est de la Nativité. Il y étoit resté seize jours , pendant lesquels il avoit fait des échanges avec les habitans qui lui avoient donné beaucoup d'or ; mais il n'en dit rien à l'Amiral.

Le Dimanche 13 Janvier 1493, Colomb , étant proche du cap Enamorando , envoya sa chaloupe à terre : on y trouva des Sauvages armés d'arcs

& de fleches , & dans une contenance assez farouche. L'Interprete de San-Salvador les amena cependant à une es-  
pece de conférence. Un d'eux se hasarda même d'entrer dans le vaisseau de l'Amiral : sa peau étoit toute noircie avec du charbon ; il avoit le son de la voix d'une dureté extrême. Les Espagnols le prirent pour un de ces Cannibales Caraïbes dont on leur avoit parlé : mais l'Amiral s'étant informé de quel côté étoient les Caraïbes , il fit connoître avec le doigt qu'ils habitoient une Isle plus loin à l'Est. Il fit encore entendre qu'il y avoit une autre Isle dans ces cantons qui n'étoit habitée que par des femmes , lesquelles avoient commerce avec les Caraïbes pendant un certain temps de l'année. Il ajouta que les Caraïbes emportoient avec eux tous les enfants mâles , & ne laissoient dans l'Isle que les femelles. On lui donna des vivres & plusieurs de ces bagatelles qui avoient paru faire plaisir aux autres Sauvages ; & on le remit sur le rivage , afin qu'il engageât ses compatriotes à apporter de l'or & à faire des échanges : mais ceux-ci , loin de vouloir suivre son conseil ,



le traitèrent avec mépris , & avancèrent sur sept Espagnols qui étoient à terre , en jettant des regards furieux & poussant des cris épouvantables. Les Espagnols marcherent au devant d'eux ; un Sauvage reçut un coup de sabre sur les parties charnues du derriere , un autre reçut une fleche dans la poitrine , ce qui jetta l'épouvante parmi les autres au point qu'ils prirent tous la fuite , abandonnerent leurs armes pour courir plus vite. Leurs arcs étoient d'if & de la grandeur de ceux dont on se servoit autrefois en France & en Angleterre : les fleches étoient faites de petites branches d'arbres assez minces & fort dures. Elles pouvoient avoir trois pieds de longueur , & étoient armées d'os de poissons trempés dans des liqueurs empoisonnées. L'Amiral donna à ce golphe , que les Sauvages appelloient *Samana* , le nom de *Golfe des fleches*.

Enfin Colomb quitta l'Amérique le 16 Janvier 1493 , pour retourner en Espagne. Il essuya pendant le trajet une tempête si furieuse , qu'il crut périr. Pour ne pas perdre toute espérance de faire connoître ses découvertes , il écri-

vit en abrégé le journal de son voyage sur deux feuilles de parchemin, les enveloppa de toile cirée, les cacheta & les mit dans des barils séparés, qu'il fit jetter à la mer, après en avoir bien tamponné les boudons. Il espérait qu'un jour quelque vaisseau Européen pourroit les rencontrer. Pendant la tempête, la Pinta, que commandoit Martin Pinçon, fut poussée vers le Nord, & perdit bientôt de vue l'Amiral qui naviguoit au Nord-Est.

Le 18 Février Colomb arriva à Sainte-Marie, l'une des Açores, où il jeta l'ancre. Les habitans de cette Isle vinrent à bord avec des provisions fraîches, & firent à l'Amiral beaucoup de compliments de la part du Gouverneur. On vouloit l'engager à descendre dans l'Isle, afin de s'emparer de sa personne, selon les ordres qu'on avoit reçus du Roi de Portugal, à qui appartenoit l'Isle : mais Colomb s'aperçut du piège qu'on lui tendoit ; il mit à la voile, arriva sur les côtes de Portugal le 4 Mars. Se trouvant encore battu de la tempête, il entra dans le Tage, & envoya un exprès à leurs Majestés Catholiques, pour leur

faire savoir son arrivée , & un autre au Roi de Portugal , pour lui demander la permission d'ancrer devant Lisbonne , parce qu'il ne se croyoit pas en sûreté dans la position où il étoit. Don Jean II. régnoit alors en Portugal : c'étoit le même Monarque auquel Colomb avoit offert ses services. Il ordonna à ses Officiers de fournir gratis à l'Amiral tous les secours dont il auroit besoin. En même-tems il écrivit à Colomb pour le féliciter sur son heureux retour , & pour l'engager à se rendre auprès de lui avant de partir pour l'Espagne. Colomb se rendit en conséquence à Valparaiso , où Sa Majesté Portugaise faisoit alors sa résidence. Don Jean le reçut avec beaucoup d'accueil , & lui donna toutes les marques *possibles de distinction* , lui fit raconter toutes les particularités de son voyage , & lui dit que les découvertes qu'il avoit faites appartenoient à la Couronne de Portugal , puisqu'il avoit été à son service. Colomb répondit avec tout le respect qui étoit dû au Monarque , & refusa toutes les propositions qu'il lui fit pour l'engager à rentrer à son service. Il mit à la voile le

13 Mars, & arriva le 15 à Palos, d'où il étoit parti sept mois & douze jours auparavant pour faire ses découvertes.

Au bruit de son arrivée, le peuple accourut en foule sur le port : on sonna toutes les cloches de la ville, les boutiques furent fermées. On croyoit ne pouvoir rendre assez d'honneurs à un homme qui venoit de découvrir un monde nouveau. Pendant ce tems Martin Pinçon arriva en Galice, & envoya demander au Roi & à la Reine d'Espagne, la permission d'aller leur faire le détail des succès qu'on avoit eus. Leurs Majestés, indignées de son procédé à l'égard de Colomb, lui défendirent de paroître à la Cour sans l'Amiral sous les ordres duquel il avoit été. Ce refus fit une telle impression sur Pinçon, qu'il en mourut peu de jours après. Tel est ordinairement le sort des envieux.

Honneurs  
qu'il reçoit à  
la Cour.

Colomb partit pour Barcelone, où étoient alors leurs Majestés. Il trouva sur la route des gens de tous les états qui étoient venus pour le voir, aussi-bien que les Indiens qu'il avoit amenés avec lui. Enfin il arriva à Barcelone vers le milieu d'Avril : le

Roi & la Reine le reçurent avec toutes les marques possibles de distinction. Leurs Majestés se décorerent de tous les ornemens de la Royauté , lui donnerent une audience publique. Elles se leverent si-tôt qu'il parut , l'obligèrent de s'asseoir en leur présence , le traitèrent comme un Grand de la premiere classe qui venoit de leur rendre les plus importans services. Le Roi ne paroissoit jamais en public que Colomb ne fût à côté de lui. On lui accorda , aussi-bien qu'à toute sa famille , le titre de *Don*. Il eut la permission de mettre dans ses armes , au premier de Castille , au second de Léon , au troisieme une mer d'azur semée d'isles d'argent , la moitié de la circonférence environnée de terre ferme , des grains d'or répandus par-tout ; les terres & les isles couvertes d'arbres verds ; au quatrieme d'azur , à quatre ancres d'or : au dessous les armes des anciens Colombbs de Plaisance , & pour cimier un globe surmonté d'une croix , avec cette devise :

Por Castilla , y por Léon ,  
Nuevo Mundo hallò Colomb.

C'est-à-dire : *Colomb a trouvé un nouveau monde pour la Castille & pour Léon.*

Comme on étoit alors persuadé que le Pape avoit droit de disposer des pays qui n'appartenoient à aucun Prince Chrétien , on envoya annoncer à Alexandre VI , les découvertes que Colomb avoit faites , & l'on obtint de lui la propriété de ces terres pour la Couronne d'Espagne. Les Portugais prétendirent avoir droit à ces nouvelles découvertes. Le Pape , pour accorder les deux Puissances , ordonna qu'on traçât sur le globe , d'un pôle à l'autre , une ligne qui passeroit à trente-six degrés à l'occident de Lisbonne. Cette ligne , qui fut nommée *la ligne de Marcation* , devoit borner les conquêtes des Portugais & des Espagnols. Au couchant de cette ligne devoient être celles des Espagnols , & celles des Portugais devoient se trouver à l'orient. Les deux Nations trouverent dans la suite que cette ligne , tracée sur un globe peu exact , devenoit sujette à des inconvénients qu'on n'avoit pas prévus , & y firent différents changemens qui furent appelés *la ligne de Démarcation*.

La Cour d'Espagne, voulant profiter des découvertes de Colomb, & y en joindre d'autres, lui donna de nouvelles Patentes, qui confirmoient & augmentoient ses privileges. On équipa dix-sept vaisseaux de différentes grandeurs; on engagea un grand nombre d'Artisans & de Laboureurs pour les Indes occidentales. L'envie d'accumuler des richesses, & le succès de la première entreprise, engagèrent un si grand nombre de personnes à se présenter pour ce second voyage, qu'on fut obligé d'en renvoyer une grande partie. Colomb se contenta de quinze cents hommes. Il fit mettre sur les vaisseaux des chevaux, des ânes, & d'autres animaux de différentes especes qui se multiplierent par la suite.

Lorsque Colomb eut tout préparé, il partit le 25 Septembre 1493 de Cadix où il avoit équipé sa flotte. Le 3 Novembre il découvrit une Isle qu'il nomma *Saint Dominique*, parce que c'étoit un Dimanche: peu après on en découvrit plusieurs autres. Ne trouvant pas d'endroit commode pour jeter l'ancre à la Dominique, il la fit jeter près d'une autre Isle qu'il nomma

Colomb part  
une seconde  
fois.

*Marie-Galante*, du nom de son vaisseau. Il y descendit & en prit possession au nom du Roi & de la Reine d'Espagne. Le 4 il découvrit une grande Isle qu'il nomma *Sainte-Marie de la Guadeloupe*. Il y fit descendre plusieurs de ses gens qui lui amenèrent deux jeunes Indiens, lesquels lui firent entendre qu'ils étoient d'une autre Isle, & qu'ils avoient été faits prisonniers par ceux de la Guadeloupe. Il ordonna à ceux qui étoient descendus de visiter l'Isle : ils la trouverent très-fertile & remplie de gibier. Il fit ensuite voile vers le Nord-Ouest pour chercher l'Isle Espagnole. Il en rencontra plusieurs sur sa route auxquelles il donna des noms différents. Le 14 Novembre il retrouva l'Espagnole : mais la Colonie qu'il y avoit laissée étoit totalement détruite. Plusieurs Espagnols étoient morts, d'autres avoient été tués par les Indiens avec lesquels ils étoient entrés en dispute ; leurs maisons étoient renversées & brûlées. Ce Cacique avec lequel il avoit lié amitié dans son premier voyage, avoit fait tous ses efforts pour défendre la Colonie & avoit armé ses gens en sa faveur : mais il avoit été

Il trouve la  
Colonie dé-  
truite.



battu & blessé dangereusement. Colomb alla lui rendre visite, & apprit de lui tous ces détails.

L'Amiral prit du dégoût pour ce lieu, le trouvant dans un état tout différent de ce qu'il attendoit, mit à la voile, s'avança du côté de l'Est, <sup>Il en établit une autre.</sup> & jetta l'ancre devant une Ville Indienne où il résolut d'établir une Colonie. Pour cet effet, il y bâtit une Ville à laquelle il donna le nom d'Isabelle que portoit la Reine. Il envoya ensuite Alonzo d'Ojeda avec cinquante soldats pour chercher les mines d'or. Il les trouva, & sur son rapport <sup>il trouve des mines d'or.</sup> Colomb s'y rendit lui-même & en prit possession au nom du Roi & de la Reine d'Espagne, y fit construire le Fort Saint-Thomas, au mois de Mars 1494, y mit une garnison de cinquante-six hommes, & leur laissa des armes pour se défendre. Après avoir réglé tout ce qui étoit nécessaire pour ce nouvel établissement, il retourna à Isabelle, & en partit le 26 Avril pour faire de nouvelles découvertes. Le 5 Mai il découvrit l'Isle de la Jamaïque, <sup>Il découvre la Jamaïque.</sup> y jetta l'ancre, radouba son vaisseau & continua sa route. Il par-

courut ces parages pendant l'espace de cinq mois , découvrit une multitude d'Iles : mais il essuya tant de fatigues , qu'il tomba dangereusement malade , & fut obligé de retourner à Isabelle. Il eut la satisfaction d'y trouver son frere Barthélemi , qu'il n'avoit pas vu depuis treize ans.

Son frere Barthélemi le joint à Isabelle.

Barthélemi , fatigué des délais que le Roi d'Angleterre mettoit à effectuer ses promesses , se rendit à la Cour de France , où Charles VIII. lui apprit le succès de son frere Colomb , & lui fit donner une somme considérable. Avec ce secours Barthélemi se hâta d'aller en Espagne , pour joindre son frere : mais celui-ci étoit parti pour son second voyage. Le Roi & la Reine confierent à Barthélemi le commandement de trois vaisseaux qui étoient destinés à conduire des provisions à la nouvelle Colonie que Christophe avoit établie. A la satisfaction que goûtoit celui-ci de revoir son frere , se joignoit celle de recevoir du secours dans un temps où il en avoit le plus grand besoin : la famine commençoit à se faire sentir dans la Colonie. Sa joie fut cependant troublée par la mauvaise con-

duite de Pierre Margaritte qui avoit révolté les Indiens. L'Amiral, en partant pour faire de nouvelles découvertes, avoit laissé à cet officier trois cents hommes de pied & quatorze cavaliers, avec ordre de conquérir toute l'Isle. Margaritte commença par vouloir usurper un pouvoir absolu dans la Colonie, traita avec mépris le conseil que Christophe avoit établi, laissa les soldats sans discipline. Ceux-ci se disperserent dans l'Isle, enleverent les femmes des Indiens, pillerent leurs maisons, & les irritèrent au point qu'ils les virent tous s'armer contre eux. Un de leurs Caciques attaqua plusieurs partis Espagnols, en tua dix, mit le feu à une maison où il y en avoit onze. Presque toute la Colonie auroit été détruite, si l'Amiral ne fût arrivé à tems pour la soutenir. Margaritte, voyant l'Amiral justement irrité contre lui, eut peur de ressentir les effets de sa colere : il profita de l'occasion qui se présentoit, s'embarqua dans un des vaisseaux qu'avoit amenés Barthélemi & qui avoient ordre de retourner en Espagne. Lorsqu'il fut arrivé à la Cour, il fit l'impossible pour faire perdre à l'Amiral la con-

fiance du Roi & de la Reine.

L'Amiral, instruit qu'un des plus puissants Caciques de l'Isle, nommé Caonabo, assembloit toutes ses forces pour exterminer les Espagnols, ou les chasser de ses Etats, résolut d'employer la ruse pour enlever ce redoutable ennemi. Il chargea de cette entreprise Ojeda qui le lui fit présenter pieds & mains liés. Le fier Caonabo regarda l'Amiral avec mépris & marqua de la considération pour Ojeda. Lorsque Colomb lui demanda la raison de ce procédé, il lui répondit : « C'est parce que ton Officier a plus de cœur que toi : il est venu m'attaquer dans ma maison, & tu n'as osé le faire. » Un homme si fier parut dangereux : Colomb prit le parti de l'embarquer sur un navire qui partoient pour l'Espagne : mais le vaisseau fut englouti dans les flots & tout l'équipage périt avec l'infortuné Caonabo.

Les parens & les amis de ce Cacique résolurent de le venger. Colomb ayant appris que les Indiens s'étoient rassemblés au nombre de cent mille, avoient pris les armes pour l'attaquer & pour détruire la Colonie, songea à les pré-

Christophe Colomb bat cent mille Sauvages avec deux cens hommes.

venir. Il marcha au-devant d'eux à la tête de vingt cavaliers, de deux cens hommes de pied, & avec vingt dogues, les rencontra le 26 Mars 1495, dans une plaine, les attaqua avec tant d'impétuosité, qu'il les mit aussi-tôt en fuite. Il fit un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouva un autre Cacique du canton. L'Amiral l'envoya en Espagne afin que leurs Majestés décidassent de son sort.

Les habitans de cette Isle furent tellement intimidés par cette défaite & par la prise de leurs Caciques, qu'ils se soumirent tous en très-peu de tems. Il leur imposa un tribut : chaque homme au dessus de quatorze ans fut condamné à payer au Roi & à la Reine une certaine quantité de poudre d'or tous les trois mois, & les autres à fournir vingt-cinq livres de coton dans le même espace de tems.

Colomb, voyant qu'il avoit imprimé assez de terreur aux Indiens, pour que la Colonie fût en sûreté, résolut de retourner en Espagne. Ses préparatifs étant faits, il mit à la voile le 11 Mars 1496. Il arriva en Espagne vers la fin de Mai de la même année. Mar-  
Il retourne en Espagne.

garitte avoir fait ; comme on vient de le voir , l'impossible , pour y rendre Colomb suspect : mais le Roi & la Reine firent à ce dernier l'accueil le plus favorable. Il leur présenta différentes productions des Indes Occidentales , & une grande quantité de poudre & de grains d'or. Connoissant les besoins que la Colonie avoit , il demanda avec instance qu'on lui envoyât du secours le plus promptement possible , & ne put l'obtenir qu'au bout de dix mois. Ce grand homme , peu instruit des intrigues de Cour , négligea de solliciter les Ministres : il croyoit que ses talens & ses services étoient des protecteurs assez puissans pour lui auprès du Roi & de la Reine : mais il éprouva que le mérite ne suffit pas toujours pour arriver à la faveur des Monarques. Ses ennemis profitèrent de son défaut de politique & indisposèrent contre lui Don Juan - Rodrigue de Fonseca , depuis Archevêque de Burgos , chargé alors du soin des armemens. Ce Ministre fut par la suite lui ôter la confiance de leurs Majestés , & lui causa des malheurs auxquels il ne devoit nullement s'attendre.

Le premier sujet de mécontentement qu'il causa à l'Amiral, fut d'apporter de continuel obstacles à l'armement qu'il vouloit faire pour une troisieme expédition aux Indes Occidentales. La constance de Colomb, les sollicitations de tous ceux qui cherchoient le bien de la nation, triompherent enfin de la haine du Ministre, l'Amiral partit le 30 Mai 1498 avec six vaisseaux chargés de tout ce qu'il crut nécessaire pour le bien de sa Colonie, & forma la résolution de découvrir le continent. Le premier Août il aborda à une Isle à laquelle il donna le nom de la Trinité à cause de trois hautes montagnes qu'il y remarqua. Il en fit le tour, découvrit le continent qu'il prit d'abord pour une Isle : mais il fut désabusé par la suite. Le 22 Août il arriva à l'Isle Espagnole, entra dans un port où son frere avoit bâti une nouvelle Ville, à laquelle il avoit donné le nom de Saint-Domingue en mémoire de leur pere qui s'appelloit Dominique. Colomb espéroit y trouver le repos dont il avoit besoin : mais il fut trompé : la plus grande partie de ceux qui composoient la Colonie

Il part une troisieme fois pour les Indes Occidentales; découvre le Continent.

Plusieurs Es-  
pagnols se ré-  
voltent contre  
Colomb.

étoient morts ; les trois quarts de ceux qui restoit avoient gagné des maladies vénériennes ; la division régnoit dans tous les esprits. François Roldan Ximenès , Alcade Major , ou Grand Sénéchal de la Colonie , avoit voulu profiter de l'absence de l'Amiral pour usurper un pouvoir absolu dans l'Isle. Il étoit parvenu à indisposer une partie des Espagnols contre les Colombes , attribuant à la tyrannie de ceux-ci tous les maux qu'on avoit endurés. Il avoit mis dans ses intérêts plusieurs Caciques de l'Isle , en leur promettant de les affranchir du tribut qu'on les obligeoit de payer aux Espagnols. Il avoit pillé la Colonie avec ses partisans , & s'étoit établi dans la Province de Xaragua. L'Amiral , sentant combien il seroit dangereux d'employer la force pour faire rentrer les rebelles dans le devoir , eut recours à la douceur , & rétablit la paix. Mais il s'élevoit à la Cour d'Espagne un orage terrible contre lui. Les mécontents y avoient fait passer quelques-uns de leurs partisans , qui y firent un tableau si affreux des prétendues cruautés de l'Amiral & de son avarice , que



leurs Majestés envoyèrent à la nouvelle Colonie François Bovadilla , en qualité d'Inspecteur général , avec ordre d'examiner la conduite de l'Amiral , & de l'envoyer en Espagne , s'il le trouvoit coupable. Cet inspecteur arriva à Saint-Domingue vers la fin du mois d'Août 1500 , dans le tems même que Colomb étoit à la Conception pour rétablir les affaires de la Colonie. Bovadilla ne trouvant à Saint-Domingue personne qui pût lui résister , commença par s'emparer de la maison de l'Amiral , & de tout ce qu'il y trouva. Il manda ensuite à Colomb de le venir trouver sans aucun délai ; & , pour preuve de son autorité , il lui envoya une lettre que le Roi & la Reine adressoient à Colomb. Elle étoit conçue en ces termes :

Leurs Majestés envoient un Commissaire en Amérique pour examiner & juger les rebelles.

*A Don Christophe Colomb ,*

*notre Amiral d'Océan.*

« Nous avons ordonné à François  
» de Bovadilla , porteur de la présente ,  
» de vous communiquer nos intentions. Nous desirons que vous lui  
» cédiez tout crédit & toute autorité.

» Donné à Madrid le 21 Mai 1499.

*Par le commandement de Leurs Majestés.*

MIC. PEREZ DE ALAMAZAN.

MOI LE ROI.

MOI LA REINE.

Lorsque Colomb eut reçu cette lettre, il se rendit à Saint Dominique.

Colomb est  
arrêté & con-  
damné à mort.

Bovadilla le fit arrêter avec ses deux freres, & ordonna qu'on les chargeât de chaînes. Il instruisit leur procès, prit les dépositions de tous les mécontents, &, sans entendre les Colombes, il prononça un arrêt de mort contre eux. N'osant, cependant prendre sur lui de faire exécuter des hommes d'une pareille importance, il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'espérance que l'on confirmeroit son arrêt. Lorsqu'on alla les prendre pour les conduire au vaisseau qui étoit destiné à les transporter en Espagne, Christophe crut qu'on alloit les mener au supplice. Il dit à celui qui étoit chargé de cette commission : « Où nous conduisez-vous ? En Espagne, mon

Herrera liv.  
4. Chap. 10.

» Seigneur , répondit le Capitaine.

» Est-il bien vrai , reprit l'Amiral ? Par

» votre vie , repartit l'autre , j'ai or-

» dre de vous faire embarquer pour

» l'Espagne. » Ces assurances calmerent

les inquiétudes de Christophe. Bova-

dilla , pour ne rien laisser manquer à

l'humiliation de Colomb , accorda un

pardon général à tous ceux qui s'é-

toient révoltés , & donna les premières

dignités aux chefs des rebelles. Il

chargea ensuite le Commandant du

vaisseau de conduire l'Amiral & ses

freres à Cadix & de les livrer à Don

Juan de Fonseca leur ennemi juré.

Le Commandant du vaisseau , touché

de la situation où se trouvoit un vieil-

lard aussi respectable que Christophe

Colomb , lui proposa d'ôter ses fers :

mais l'Amiral protesta qu'il ne les quit-

teroit que par l'ordre du Roi & de la

Reine , & ajouta qu'il les conserveroit

toute sa vie , comme une marque de

la récompense qu'il avoit obtenue pour

ses services. Il les garda toujours de-

puis dans sa chambre , comme un té-

moignage de l'ingratitude qu'on avoit

eue pour un homme qui avoit illustré

la Couronne d'Espagne , son siècle mêm.

Colomb con-  
duit en Espa-  
gne, ayant les  
fers aux pieds  
& aux mains.

Réparation  
qu'il reçut à  
la Cour.

me : il ordonna qu'on les mit dans son tombeau à côté de son cadavre. Il arriva le 25 Novembre 1500 à Cadix : on voulut encore les lui ôter , mais il s'y opposa avec la même opiniâtreté. Un Pilote, nommé André Martin, touché de la triste situation où il voyoit ce respectable vieillard , sortit secrètement du vaisseau & se hâta de porter les lettres de Colomb à la Cour. Le Roi & la Reine n'apprirent qu'avec indignation qu'on avoit exercé contre Colomb des violences qui les déshonoroient eux - mêmes. Ils envoyèrent ordre de le délivrer promptement avec ses deux freres , & de leur compter mille écus pour qu'ils se rendissent à Grenade, où la Cour étoit alors. Leurs Majestés les reçurent avec bonté , leur firent connoître le mécontentement qu'elles ressentoient des mauvais traitemens qu'on leur avoit fait essuyer.

### §. I.

#### *Voyage d'Ojeda & d'Améric Vespuce.*

L'ENVIE n'avoit pas encore épuisé tous les traits contre ce grand hom-

me ; il lui en restoit pour attaquer sa gloire, & pour lui faire perdre l'honneur immortel de donner son nom au nouveau monde. Ce Juan - Rodrigue de Fonséca , cet Archevêque dont nous avons parlé , étoit chargé de tous les ordres qui regardoient les nouveaux établissemens : c'étoit le Ministre des Indes : mais son ame étoit trop petite pour remplir toute l'étendue de cette dignité. Il ne voyoit le bien de l'Etat qu'au travers de ses passions , & l'intérêt public étoit toujours sacrifié à ses vues particulières. Il haïssoit Colomb , parce qu'il ne trouvoit pas dans Colomb cette basse flatterie dont les Ministres vulgaires sont si avides. Il accorda sa confiance à Alonse d'Ojeda qui avoit été obligé de quitter les Indes Occidentales à cause des mécontentemens qu'il avoit occasionnés à Colomb , & qu'il savoit être ennemi déclaré de l'Amiral. Il inspira à cet aventurier le projet de partager avec les Colombbs la gloire des découvertes , & lui accorda la permission d'armer. Elle portoit qu'Ojeda pourroit découvrir le Continent & tout ce qui s'offriroit à ses recherches , à con-

dition seulement qu'il n'entreroit point sur les terres du Portugal, & sur celles qui avoient été découvertes au nom de l'Espagne jusqu'en 1495. Cette permission violoit formellement les conventions faites avec l'Amiral. Leurs Majestés Catholiques ne la signèrent pas : peut-être n'en eurent-elles point de connoissance.

Améric Ves-  
puce passe aux  
Indes Occi-  
dentales avec  
Ojeda.

Ojeda eut bientôt rassemblé un nombre d'Espagnols & d'étrangers assez considérable, pour former un armement. Il trouva dans Séville des fonds pour armer quatre vaisseaux. Parmi le grand nombre de personnes qui s'embarquerent sur ces vaisseaux, se trouva Améric Vespuce. La flotte mit à la voile le 20 Mai 1499. Après vingt-sept jours de navigation, l'équipage aborda au Continent, & le Nouveau Monde prit par la suite le nom d'Améric Vespuce qui montoit un des vaisseaux. Il est incontestable que la gloire de cette découverte étoit justement due à Christophe Colomb. C'étoit lui qui avoit eu le premier la hardiesse de la tenter, & le bonheur de la faire; mais il est trop tard pour lui rendre la justice qui lui est due : Améric Vespuce jouit d'une trop longue possession.

Ojeda reçut toutes sortes de rafraîchissemens des habitans du pays , qui lui demanderent pour toute reconnoissance de les venger de quelques Insulaires peu éloignés. Ces Insulaires étoient des Caraïbes qui leur faisoient une guerre cruelle , & qui mangeoient tous les captifs qu'ils pouvoient faire. Ojeda fit voile vers l'Isle de ces barbares. Il les trouva sur la défensive : mais le feu de son artillerie & de sa mousqueterie lui donna un tel avantage sur eux, qu'il en tua une très-grande quantité & mit le reste en fuite. Après cette expédition , il passa à l'Isle Espagnole , où l'Amiral étoit encore. Rolandan qui s'étoit racommodé avec le dernier , força Ojeda de lever l'ancre & de repasser en Espagne. Ce dernier employa le secours de la calomnie pour augmenter le mécontentement qu'on avoit conçu à la Cour contre Colomb.

## §. II.

### *Voyage d'Alfonse Nino.*

OJEDA & Améric Vespuce ne furent pas les seuls Aventuriers qui voulurent

Autres A-  
venturiers qui  
entrepren-  
nent des dé-  
couvertes.

ravir à Colomb la gloire des décou-  
vertes. Pedro-Alfonse Nino , qui avoit  
accompagné l'Amiral à la découverte  
du Continent , s'associa avec deux  
Marchands de Séville , nommés Chris-  
tophe & Louis Guerre , obtint aussi  
la permission de découvrir de nou-  
velles terres. Le hasard le conduisit  
sur les côtes de Paria , qui est le Con-  
tinent : plus heureux ou plus adroit  
qu'Ojeda , il y trouva une quantité  
prodigieuse de perles & d'or. Après  
avoir parcouru différentes contrées , il  
retourna en Espagne & y arriva avant  
Ojeda & Vespuce.

### §. III.

#### *Voyage d'Yanez Pinçon.*

VINCENT - YANEZ PINÇON , un des  
premiers compagnons de Colomb ,  
voulut aussi avoir part à la gloire des  
découvertes. Il arma quatre vaisseaux ,  
partit de Palos au mois de Décembre  
1499 , passa la ligne équinoxiale , ar-  
riva au Brésil , en prit possession au  
nom de leurs Majestés de Castille &  
de Léon : mais il ne put pénétrer dans  
le



le pays, parce que les Indiens s'opposèrent à son passage, & lui tuèrent une assez grande quantité de monde. Il se contenta de ranger la côte, en parcourut six cens lieues, & repartit pour l'Espagne, où il arriva au mois de Septembre 1500.

## §. IV.

*Voyage de Diego de Lopez.*

DIEGO DE LOPEZ, Négociant de Palos, équipa deux vaisseaux, partit vers la fin de 1499, pénétra jusqu'au Cap Saint-Augustin, alla du côté du fleuve Maragnon : mais l'effroi qu'Yanez avoit jetté dans cette contrée, arma tous les habitans, & les tentatives qu'il fit pour pénétrer dans les terres, lui coûtèrent plusieurs hommes. Les obstacles, qui se multiplioient, lui firent prendre le parti de retourner en Espagne. Son voyage ne lui procura que la satisfaction d'avoir vu le nouveau monde.

## §. V.

*Voyage d'Alvarez de Cabral.*

UNE flotte Portugaise de treize vaisseaux que le Roi Don Manuel

Le hafard fait  
découvrir le  
Bréfil aux Por-  
tugais.

Relation du  
voyage d'Al-  
varex Cabral.

envoyoit aux Indes orientales , avoit pris le large pour éviter la côte de Guinée , & tiroit droit au Sud , dans l'intention de doubler plus facilement le Cap de Bonne - Espérance , arriva le 24 Avril 1500 à la côte d'une terre inconnue , après un mois de navigation en haute mer. Suivant le calcul des Pilotes , cette terre étoit éloignée d'environ quatre - cens cinquante lieues de la côte de Guinée , & vers les dix degrés de latitude australe. Alvarez la prit d'abord pour une isle : mais , après avoir suivi les côtes pendant quelque tems , il s'aperçut que c'étoit un continent , y fit descendre quelques - uns de ses gens. Les Indiens , à l'approche des Portugais , se retirèrent sur une montagne , d'où ils paroissoient les observer avec un étonnement mêlé de crainte. Les Portugais en attraperent deux , les amenèrent à bord. Alvarez les fit habiller , & les remit à terre. Bientôt il en vit arriver un grand nombre qui donnerent les plus grandes marques de joie. Alvarez fit promptement partir un vaisseau , pour annoncer cette heureuse nouvelle à Lisbonne. Il prit

possession de ce pays au nom du Roi son maître, laissa au rivage deux bannis qu'il avoit à bord, afin qu'ils apprissent la langue du pays, & qu'ils se familiarisassent avec leurs usages. Il remia ensuite à la voile pour aller aux Indes occidentales, exécuter des ordres importans qu'il avoit reçus de sa Cour,

## §. VI.

*Voyage de Gaspard de Corte-Réal.*

Les découvertes & les progrès des Espagnols excitoient la jalousie des Portugais. Gaspard de Corte-Réal, homme de qualité, partit avec un vaisseau dans le courant de l'année 1500. Il aborda à l'isle de Terre-Neuve; delà, poussant jusqu'à l'embouchure de la grande riviere du Canada, il découvrit la partie septentrionale de la terre de Labrador, dont les habitans se nomment *Eskimaux*. Il repassa en Portugal, pour rendre compte au Roi de ses découvertes, se hâta de retourner en Amérique: mais on n'a jamais entendu parler de lui depuis ce tems.

Relation du  
voyage de  
Champlain

*Suite de l'Histoire de Christophe Colomb.*

LAISSONS pour quelque tems les différentes Nations de l'Europe envoyer des Colonies en Amérique , pour partager avec les Espagnols la possession de ce vaste pays. Revenons à Christophe Colomb , & voyons ce qu'il fait à la Cour d'Espagne. Le Roi & la Reine voulant lui donner une entière satisfaction , nommerent un nouveau Gouverneur pour l'Amérique , & lui ordonnerent d'obliger Bovadilla de restituer à Colomb ce qu'il avoit saisi , & de faire le procès à tous les rebelles. Cette commission fut donnée à Nicolas d'Ovando , homme éclairé , mais avare.

Ce nouveau Gouverneur de l'Amérique arriva le 15 Avril 1502 au port Saint - Domingue , & exécuta ponctuellement les ordres qu'il avoit reçus. Leurs Majestés , connoissant le mérite de Christophe Colomb , le sollicitèrent de faire un quatrième voyage. Elles lui écrivirent même à ce sujet une lettre à peu près conçue en

ces termes : « Vous devez être persuadé que votre emprisonnement nous a beaucoup déplu. Nous vous avons donné une entière satisfaction , si-tôt que nous en avons été instruits. Vous savez que nous vous avons comblé de faveurs. Nous vous confirmons vos privilèges , & nous voulons que vos enfans en jouissent après vous. Nous vous prions de partir au plus tôt. Donnée à Valence le 14 de Mars 1502. »

Colomb céda aux sollicitations de leurs Majestés , partit le 9 Mai de Cadix avec quatre petits vaisseaux & arriva à Saint - Domingue le 29 Juin. Le nouveau Gouverneur fut surpris de son arrivée , lui envoya dire que Bovadilla & les auteurs des anciens troubles n'étant pas encore partis pour l'Espagne , il craignoit que sa présence ne causât quelque désordre , & qu'il le prioit d'aller aborder ailleurs. Ce discours mortifia Colomb : mais il sacrifia son ressentiment au bien public , & fit avertir d'Ovando que son expérience lui faisoit connoître qu'on étoit menacé d'une terrible tempête , & que si la flotte qu'on lui avoit

Vie de Christophe Colomb , liv. 20

Quatrième voyage de Christophe Colomb.

Il annonce une tempête.

dit être sur le point de partir , mettoit à la voile , elle seroit exposée à périr. Ovando méprisa son avis , ordonna à la flotte de se mettre en mer sans aucun délai. A peine eut-elle doublé le Cap le plus oriental de l'Isle Espagnole , que la tempête s'éleva : presque tous les vaisseaux de la flotte furent engloutis dans la mer avec les richesses immenses qu'ils portoient. Bovadilla périt avec tous les autres ennemis des Colomb, ce qui fut regardé comme une punition du Ciel. Les Historiens remarquent que le vaisseau sur lequel on avoit mis les débris de la fortune de Colomb , & qui sembloit être le moins sûr de la flotte , fut le premier qui aborda les côtes d'Espagne. Pendant la tempête , Colomb se mit à l'abri proche le rivage , & son frere Barthélemi évita le naufrage en courant la mer. Le calme étant revenu , l'Amiral mit à la voile dans le dessein d'aborder au Continent , & de découvrir un détroit par lequel on pût pénétrer dans la mer du Sud & gagner les Indes orientales. Il fit voile du côté du Sud - Ouest , parcourut presque toute la côte de

Ses ennemis  
sont engloutis  
dans la mer.

Honduras , dans la Nouvelle Espagne , en prit possession au nom de leurs Majestés Catholiques , découvrit des mines très-riches en or à Véragua & à Urira , y construisit un Fort , dans le dessein d'y établir une Colonie : mais , n'ayant pas assez de monde pour résister aux Indiens qui ne voyoient cet établissement qu'avec crainte , il fut obligé de l'abandonner. Il quitta ces côtes pour retourner en Espagne : mais ses vaisseaux étoient en si mauvais état , qu'il fut obligé de relâcher à la Jamaïque , & d'envoyer chercher du secours à l'Isle Espagnole. Ovando qui , comme nous l'avons vu , en étoit Gouverneur , refusa de lui en envoyer , ce qui jeta les compagnons de Colomb dans un tel désespoir que plusieurs se révolterent , & poussèrent l'audace jusqu'à vouloir attaquer sa personne , pendant que la goutte le retenoit au lit. Le courage & la fermeté de son frere Barthélemi lui sauvèrent la vie. Ce dernier secouru par tous ceux qui étoient restés dans le devoir , repoussa les rebelles , & les força de se soumettre. Ovando , ne pouvant plus résister aux pressantes

Il aborde sur les côtes de la Nouvelle Espagne , en prend possession au nom de leurs Majestés Catholiques.

Embarras où il se trouve.

sollicitations de Colomb , permit à un de ses gens d'acheter un vaisseau à Saint - Domingue , & d'aller chercher tous ceux qui étoient à la Jamaïque avec l'Amiral. Lorsque ce dernier fut arrivé à Saint - Domingue , il eut la mortification de voir que , loin de punir ceux qui s'étoient révoltés contre lui à la Jamaïque , on leur faisoit ôter les chaînes dont ils étoient chargés par son ordre. Etouffant son ressentiment , il se contenta de dire que les droits de son Amiralauté avoient des bornes bien étroites , puisqu'il ne pouvoit juger des Officiers qui s'étoient révoltés contre lui sur son bord. Pour quitter promptement un lieu qui étoit le théâtre de ses humiliations , après avoir été celui de sa gloire , il acheta deux navires , donna le commandement d'un

Il retourne à son frere , garda celui de l'autre ,  
en Espagne. & partit pour l'Espagne le 12 Septembre 1504.

Les malheurs sembloient s'accumuler pour tomber sur la tête de ce grand homme. Lorsqu'il arriva en Espagne , Isabelle Reine de Castille , étoit morte. Il pleura la perte que le



public avoit faite, & celle qu'il faisoit lui-même. Il se rendit à Ségovie où la Cour étoit. Ferdinand le reçut avec accueil, lui fit des promesses : mais il le haïssoit intérieurement ; & , s'il en faut croire les Historiens , n'avoit pas dessein de les tenir. Il se contenta même par la suite de lui offrir des terres dans la Castille , s'il vouloit renoncer à tous ses privileges. Christophe Colomb sentit par-là que ses ennemis étoient trop puissans pour qu'il pût leur résister à la Cour. Accablé de chagrins & d'infirmités, il mourut le 20 Mai 1505. , âgé de 65 ans, / Sa mort  
à Valladolid , d'où son corps fut porté aux Chartreux de Séville. On grava ces mots sur son tombeau :

A Castilla y a Léon.  
Nuevo Mundo Dio Colon.

*C'est-à-dire : Colomb a donné un Nouveau Monde à Castilla & à Léon.*

Les Historiens de son tems disent qu'il avoit la taille avantageuse & bien proportionnée. Sa physionomie étoit noble : il avoit le visage long, son nez  
le nez aquilin, les yeux bleus & vifs,  
le teint blanc, mais animé. Son abord

C v

étoit facile & prévenant ; ses mœurs étoient douces & aisées : il avoit une égalité d'humeur admirable , un génie élevé , & l'esprit toujours fécond en ressources. Tel étoit cet homme célèbre qui découvrit le Nouveau Monde.

Cruauté d'Ovando contre les Indiens.

Pendant qu'on étoit occupé à rendre à Colomb les honneurs de la sépulture , Ovando exerçoit contre les Indiens des cruautés de toutes espèces : il forçoit ces malheureux à travailler aux mines , & croyoit que c'étoit les récompenser de leurs travaux que de ne les pas maltraiter. Tous les Souverains de l'Isle Espagnole périrent dans les supplices : les sujets de ces infortunés Monarques , réduits au désespoir , se tuoient eux-mêmes , en implorant la vengeance du Ciel contre leurs tyrans. Les Espagnols , ne songeant qu'à amasser de l'or , regardoient périr ces malheureuses victimes de leur avarice , avec une tranquillité qui révoltoit la nature. Les sommes immenses qu'ils envoyoit en Espagne , excita tellement la cupidité des habitans de ce pays , qu'il ne se trouva plus assez de vaisseaux pour

ceux qui s'empressoient d'aller chercher ces trésors. Plus les Espagnols se multiplioient dans ce pays , plus les malheurs des Indiens augmentoient. L'Isle Espagnole fut bientôt dépeuplée d'Indiens : on fut obligé d'en aller chercher aux Isles Lucayes , qu'on dépeupla aussi dans un très-court espace de temps. .

Le Roi voulant tirer avantage de routes les découvertes que les Colomb<sup>s</sup> avoient faites , donna ordre à plusieurs habiles navigateurs de se rendre à la Cour , pour délibérer sur le parti qu'on pourroit prendre à ce sujet. De ce nombre étoient Yanez-Pinçon , Diaz de Solis , Améric Vespuce , &c. On décida que les découvertes seroient continuées vers le Sud , le long de la côte du Brésil , & que pour tirer avantage de tout ce pays , on y formeroit des établissemens. En conséquence le Roi fit équiper deux caravelles qu'il leur confia : mais on en retint une à Séville pour faire les alignemens & les routes. Cet office fut confié à Améric Vespuce. C'est de ce choix & des Lettres - patentes par lesquelles il fut confirmé à Burgos que le Nouveau

Comment  
le Nouveau  
Monde prit le  
nom d'Amé-  
rique.

Monde a pris le nom d'*Amérique*. La justice demandoit , comme nous l'avons dit , qu'il prit celui de Christophe Colomb à qui on en devoit la découverte : mais la Déclaration du Roi d'Espagne devint comme une loi pour toute l'Europe.

Le Roi sentit à la fin l'injustice qu'il avoit commise à l'égard de Christophe Colomb , & la répara en donnant à Don Diegue Colomb , l'aîné de ses deux fils , la qualité de Gouverneur-Général des Indes Occidentales , avec le pouvoir de Vice-Roi ; ce qui arriva en 1508. Ovando fut obligé de lui rendre ses comptes , & de se soumettre au jugement du fils d'un homme qu'il avoit outragé quelques années auparavant. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur la découverte de l'Amérique. Les différentes Nations de l'Europe , excitées par le desir de partager avec les Espagnols les richesses immenses de ce pays , équipèrent comme à l'envi des vaisseaux pour y faire des découvertes , & y acquérir des possessions.



## DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

**N**OUS ferions des efforts inutiles si Le Nord de l'Amérique est inconnu nous voulions donner une description exacte du Nord de l'Amérique : les voyageurs les plus hardis n'ont pu pénétrer dans ces climats, & les plus habiles Géographes font l'aveu de leur ignorance à ce sujet : ils se contentent d'annoncer qu'il y a des pays au delà de ce que l'on connoît, & n'osent décider si le Groenland tient par le Nord à l'Asie ou à l'Amérique. Nous imiterons leur modestie, & nous ne parlerons que des pays que l'on connoît, & qui appartiennent à l'Amérique proprement dite.

L'Amérique Septentrionale prend au delà du cercle polaire arctique, & s'étend jusqu'au neuvième degré de latitude septentrionale. Nous la diviserons en six principales parties : 1°. *la terre*

## 62 HISTOIRE

*de Labrador , ou Nouvelle-Bretagne ; 2°. la Nouvelle-France ; 3°. la Nouvelle-Angleterre ; 4°. la Nouvelle-Espagne , ou le Mexique ; 5°. les Terres nouvellement découvertes ; 6°. les Isles.*

Nous ne parlerons point des pays qui environnent les Bayes de *Smith & de Bafin* ; ils sont entièrement inconnus. La premiere est au soixante-dix-neuvieme degre de latitude septentrionale , & au trois cens quarantieme de longitude ; la seconde est vers le soixante-quatorzieme de latitude septentrionale , & le trois centieme de longitude.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### *Terre de Labrador.*

CETTE portion de l'Amérique s'étend depuis le soixante-quatrieme degre de latitude Septentrionale , jusqu'au cinquante-deuxieme , & depuis le trois cens deuxieme de longitude , jusqu'au trois cens dix-huitieme. Elle est bornée au Nord par le détroit d'*Hudson* , au Levant par l'Océan

Septentrional , au Midi par le Canada , & au Couchant par la baye d'Hudson. On ne connoît que les côtes de ce pays , qui , selon toutes les apparences , est mal nommé *terre de Labrador* , ou *terre du Laboureur*.

Le froid y est très-violent , & il est impossible que la terre soit fertile , quelque soin qu'on prenne de la cultiver.

M. de la Potherie , Aide-Major de la Guadeloupe , qui navigeoit sur ces côtes à la fin du dernier siècle dit qu'il trouva des glaces qui avoient environ trois cens pieds de hauteur ,

Histoire de  
l'Amérique  
Septentrionale , par M. de  
la Potherie, T.

& qui faisoient des montagnes flottantes , contre lesquelles les vaisseaux étoient continuellement exposés à se briser. Les vents & les courants rassembloient toutes ces montagnes flottantes qui occupoient l'espace de trois lieues de largeur , sur quatre à cinq de longueur. Il sembloit , dit le même Ecrivain , que c'étoit une des plus grandes villes du monde qu'un tremblement de terre avoit renversée.

M. Ellis alla dans ces mêmes climats en 1746 , pour découvrir un passage qui pût conduire dans la mer du Sud. Il tient à peu près le même langage.

§. I.

*Plantes & Métaux.*

Découvertes  
des Européens,  
T. 12.

Minéraux.

DANS la partie méridionale de la terre de Labrador, & près du rivage, on trouve des arbres de différentes espèces : l'intérieur des terres ne produit pour herbe que de la mousse : il y a des groseillers, des vignes, des fraisiers, de l'angélique, de la sabine, & plusieurs autres arbrisseaux inconnus aux Européens. Plus on avance vers le Nord, plus les arbres, les plantes, les animaux & les hommes sont petits. Il y a dans ce pays des mines de fer, de plomb, de cuivre, du talc, du crystal de roche rouge & blanc : le premier ressemble au rubis. Le charbon de terre y est assez commun : on y trouve beaucoup de lin de pierre & du marbre de différentes couleurs.

§. II.

*Animaux.*

LES lievres & les lapins y sont très-communs ; mais ils deviennent



tout blancs en hiver. On y trouve <sup>Quadrupè-</sup>  
 beaucoup de buffles , de castors , de <sup>des.</sup>  
 renards , de martres , d'ours blancs ,  
 de loups , &c. Les chiens de ce pays  
 sont de la grosseur des mâtins d'Eu-  
 rope : ils n'aboyent jamais , & gron-  
 dent seulement lorsqu'ils sont excités.  
 Ce sont les seules bêtes de charge  
 qu'on trouve dans ces climats : on en  
 tire beaucoup de service , parce qu'ils  
 sont fort dociles. Il y a des perdrix <sup>Oiscans.</sup>  
 qui deviennent blanches en hiver ;  
 des godes , espece d'oiseaux qui sont  
 de la grosseur du canard : ils ont le  
 ventre blanc , le dos & les ailes noirs ,  
 & le bec semblable à celui du corbeau.  
 Ils ne peuvent marcher , parce que  
 leurs pieds sont en dehors. Ils font  
 leurs petits sur la glace. Ces especes  
 d'oiseaux se nourrissent de poissons ;  
 ils sont fort délicats & fort agréables  
 au goût. Pendant l'été , on trouve dans <sup>James, ch. 5.</sup>  
 ces climats des oyes sauvages , des  
 canards , des grues , des pluviers ; ils  
 les quittent si-tôt que l'hiver com-  
 mence. Les rivières & les lacs sont  
 remplis de gros esturgeons , de bro-  
 chers , de truites , & de deux especes  
 de poissons inconnus en Europe , mais

excellens. Les naturels en appellent un *Titymag*, & l'autre *Muthay*. Il a à peu près la forme de l'anguille; sa peau est marquée de jaune & de blanc. Il est plus gras en hiver qu'en été. Pour le prendre, on fait des trous dans la glace, on y passe des hameçons; le poisson dévore l'appât avec la plus grande avidité.

Baleines &  
leurs différen-  
tes especes.

La marée jette sur ces côtes une assez grande quantité de baleines qui sont faciles à prendre. Persuadés qu'il peut se trouver quelqu'un parmi nos lecteurs qui ignore la différence qu'il y a entre les baleines, nous croyons devoir donner une idée des différentes especes.

On en distingue deux différentes classes, les noires & les blanches; & on les subdivise en diverses especes. On appelle blanches, celles qui ont un harnois de coquilles blanches sur le dos. Parmi les noires on en trouve de différentes classes: celles à nageoires sont les moins estimées, à cause de leur maigreur ordinaire. Les deux meilleures especes sont celles qui ont un trou sur la tête, où se trouve le *Spermaceti*, &

celle qu'on appelle de la grande baye. Ces dernières sont très-grosses & très-pesantes , ce qui en rend la pêche plus facile. Le mâle a soixante - dix pieds de longueur ; la femelle est plus grande. La tête de la baleine est si considérable , qu'elle fait le tiers de l'animal. Ses yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf , & la prunelle n'est que de la grosseur d'un pois. La baleine a deux trous presque imperceptibles , qui conduisent à des oreilles très - bien formées , mais qui sont dans l'intérieur de la tête ; & elle a l'ouïe très-délicate. Il y a sur sa tête deux trous par lesquels elle respire , & rejette avec impétuosité l'eau qu'elle a avalée. Sa langue a dix - huit pieds de longueur sur dix de largeur & six d'épaisseur. Elle est environnée de crins assez ressemblans à ceux du cheval. Sa bouche peut avoir cinq toises de profondeur : elle est remplie de cette espèce de nerfs qu'on appelle improprement côte de baleine ; on en compte jusqu'à huit cens , qui sont couchés les uns sur les autres : les levres sont larges & épaisses. Elles pèsent au moins six milliers. Cet ani-

mal n'a point de dents. Son gosier est extrêmement étroit : il est rare que l'on trouve autre chose dans ses intestins qu'une mouffe qui se forme au fond de la mer , & une espece d'araignée qui couvre souvent la surface de l'eau : mais on a peine à croire qu'une nourriture si légère suffise à la subsistance de cet animal.

Ce poisson est extrêmement gros depuis la tête jusqu'au milieu du corps, & va en diminuant jusqu'à la queue, dont l'extrémité peut avoir deux pieds d'épaisseur, sur vingt-sept de longueur. La principale force de la baleine consiste dans cette partie & dans ses nageoires. Ce qui désigne le mâle a quatorze pieds de longueur sur un d'épaisseur, & paroît en dehors : ce qui désigne la femelle a quelque rapport aux parties naturelles de la femme. On fait que l'on tire une prodigieuse quantité d'huile de ce poisson.

### §. III.

#### *Habitans.*

Les peuples qui habitent la terre de Labrador se nomment *Eskimaux* ;

Le mot est tiré de la langue Indienne ; Eskimaux.  
 On lui a donné une terminaison Française. Il signifie mangeurs de viande  
 crue.

Les Eskimaux sont de moyenne Monsieur de la Potherie, tom. I.  
 taille & très-robustes. Ils ont la peau  
 blanche, la tête large, le visage rond  
 & basané, à cause du froid excessif  
 qu'ils endurent ; le nez plat, les le-  
 vres épaisses, les dents larges & sales,  
 les yeux petits, noirs & étincelans,  
 les cheveux noirs, la barbe assez Ellis, Chap.  
 épaisse, ce qui est extraordinaire parmi  
 les Indiens occidentaux, qui n'ont point  
 de barbe. Leurs membres sont assez  
 bien proportionnés ; mais ils ont les  
 pieds excessivement petits. Ils sont assez  
 gais & fort spirituels. Les étrangers  
 se tiennent toujours sur leurs gardes  
 avec eux, parce qu'ils sont trompeurs,  
 même voleurs. Ils deviennent hardis  
 lorsqu'on leur marque de la douceur :  
 mais le moindre air de colère les ef-  
 fraye. Ils sont fort attachés à leurs  
 usages, & préfèrent leur pays à tout  
 autre.

L'habillement des hommes est de  
 peau de veaux marins, de loups ma-  
 rins, d'ours, quelquefois d'oiseaux.

Leur habil-  
lement.

Ce qu'on appelle le justaucorps a la forme d'un *domino* de Chanoine, auquel il y auroit des manches attachées. Le haut-de-chausse est fermé pardevant ; & se serre à peu près comme une bourse avec une corde qui se noue autour de la ceinture. Pour chaussure, ils mettent d'abord un chaufson de peau, tournent le poil endedans, ensuite une botte de même matiere, passent un autre chaufson & une autre botte, de maniere que leurs jambes paroissent presque aussi grosses que le corps.

L'habillement des femmes differe de celui des hommes, en ce qu'il y a parderriere le justaucorps une espece de bande qui tombe jusqu'aux talons : leurs bottes sont plus larges par le haut, parce qu'elles y mettent leurs enfans quand elles ne peuvent plus les porter entre leurs bras. Quelques-unes ont des chemises faites de plusieurs vessies de veau marin. Elles ont presque la forme des chemises qu'on porte en Europe. Les habits de ces peuples sont confus avec tant de propreté, que nos Couturieres ne pourroient en approcher. Pour faire

ces coutures , ils se servent de nerfs de dains ou d'oiseaux. Leurs aiguilles sont faites avec des arêtes de poisson. Ils mettent des especes de manchettes & de tours de cols , ce qui , dans leur espece , leur donne un air de propreté.

Comme la lumiere que réfléchit <sup>yeux de ne-</sup> la neige est très-vive , & peut nuire<sup>se</sup> à la vue , ils ont imaginé un moyen de se garantir de cette incommodité. C'est deux morceaux de bois de forme égale , assez proprement faits : ils les attachent derriere la tête & les placent sur leurs yeux. Il y a à chacun deux fentes de la longueur de l'œil , mais fort étroites. Cet instrument augmente la force de la vue , & les Eskimaux y sont si accoutumés , que quand ils veulent regarder quelque objet éloigné , ils s'en servent , comme nous faisons de nos télescopes.

Les habitans de ces climats stériles , <sup>Nourriture</sup> ne vivant que de chasse & de pêche , sont fort adroits à l'un & à l'autre exercice. Leurs fleches & leurs arcs sont assez bien faits : le bout des fleches est armé de dents de vaches marines , & quelquefois de fer. Les

Européens leur en donnent pour des pelleteries. Pour breuvage , ils n'ont que l'eau des rivières , ou la neige fondue. Leurs canots sont de peaux de loups marins , bien huilées : ils ont quatorze pieds de longueur sur deux de largeur au milieu , rétrécissant vers les extrémités , & finissant en pointe. Ils prennent trois à quatre pouces d'eau , sont tout couverts sur la surface ; on y laisse seulement un trou , dans lequel se place celui qui le fait aller : autour de ce trou il y a un bord élevé de cinq à six pouces : on met autour une espèce de bourse que s'attache autour du corps celui qui est dans le canot. Pour voguer , les Eskimaux se servent d'un aviron de quatre pieds de longueur : ils le tiennent par le milieu. Ils vont avec tant de rapidité , qu'il n'y a point de chaloupe qui puisse les suivre. Lorsque les glaces les arrêtent , ils portent leurs canots sur leurs épaules , jusqu'à ce qu'ils trouvent la mer libre. Ils portent dans ce canot tous les ustensiles propres à la pêche.

Religion des  
Eskimaux.

Ces barbares reconnoissent deux  
Etres , l'un qui est auteur de tous  
les



les biens dont ils jouissent , & l'autre celui de tous les maux qui leur arrivent. Ils appellent le premier *Uk-kewma* , ce qui signifie le grand Chef ; ils chantent des especes d'hymnes en son honneur. L'autre se nomme *Wit-tikka* : ils le craignent beaucoup ; mais on ignore quel culte ils pratiquent pour l'appaiser.

Les Eskimaux font un crime capital à une femme de passer par dessus les jambes d'un homme qui est assis à terre. Ils ne font jamais usage des vases qui servent aux femmes. Ils ont une coutume qui révolte l'humanité : lorsqu'ils sont arrivés à une extrême  
 vieillesse , ils prient leurs enfans de  
 les étrangler ; & ceux-ci , persuadés  
 que c'est un devoir indispensable , ne  
 manquent jamais de s'en acquitter.  
 On commence par creuser la fosse du  
 vieillard ; il se met dedans , converse  
 avec ses enfans , fume une pipe , boit  
 deux ou trois coups d'eau , & leur  
 dit qu'il est prêt. Ils lui passent alors  
 une corde autour du cou , la tirent  
 par les deux bouts , jusqu'à ce qu'il  
 soit étranglé : ils couvrent ensuite le  
 cadavre de terre , & élèvent sur la

Coutume  
 barbare.

**Ellis, Chap. II.** tombe une espece de monument. Ceux qui n'ont pas d'enfans , prient leurs amis de leur rendre le service de les étrangler ; & ceux dont on n'exauce pas les prieres , restent long-tems à languir , & périssent de misere.

Ils obligent souvent leurs femmes à prendre d'une espece de plante qui est assez commune dans ce pays , pour se faire avorter , & disent qu'ils ne veulent pas être chargés d'une nombreuse famille.

**Leurs habi-  
tations.**  
*Ibid.*

Ces peuples ne forment jamais de nombreuses sociétés : plusieurs familles s'assemblent , font des tentes avec des perches qui sont attachées ensemble par le haut , & s'écartent par le bas : ils les couvrent de différentes peaux , laissant une ouverture en haut pour donner entrée au jour & pour laisser évaporer la fumée. Toutes leurs tentes sont de forme circulaire : on y entre ordinairement du côté du Sud-Ouest , en levant une peau qui est attachée à une piece de bois destinée à tenir cette ouverture bien close. Ils dressent leurs tentes près des rivières , & les transportent dans différens endroits , suivant l'abondance , ou la ra-

reté du gibier. Ils choisissent pour Chefs Gouverne-  
ment. ceux qui se sont distingués par leur habileté à la chasse & par leur valeur, & on suit leur avis dans les affaires importantes. Ces Chefs n'ont aucun pouvoir sur la Nation : on a seulement de la déférence pour eux. Ces peuples n'ont pour règle de conduite, que leur volonté & la loi naturelle.

La jalousie est inconnue parmi eux : ils offrent même leurs femmes & leurs filles aux étrangers, & se croient fort honorés si ceux-ci acceptent leur offre. Si une fille a eu un enfant d'un Européen, on la recherche avec plus d'empressement en mariage ; le mari garde cet enfant & l'éleve avec soin, parce qu'ils regardent les Européens comme étant d'une nature bien supérieure à la leur, & ils sont charmés d'avoir de leur race parmi eux.

Plus on approche du Nord, plus on trouve que les hommes sont petits : Plus on  
approche du  
Nord, plus  
on trouve que  
les hommes,  
les animaux  
& les plantes  
diminuent. il en est de même des animaux, des arbres & des plantes : les plus gros arbres de ce pays, ne seroient, comme nous l'avons dit, que des arbustes dans le nôtre.

## §. IV.

*Froid excessif; longueur des jours.*

LE froid est si violent dans ces climats pendant l'hiver, que l'eau-de-vie, même l'esprit-de-vin gèlent : <sup>Ellis, ubi</sup> mais cette dernière liqueur ne prend <sup>supra.</sup> qu'une consistance semblable à l'huile. Lorsqu'on pose la main sur quelque surface unie & solide, elle s'y attache aussi-tôt. Si en buvant, on n'évite pas de toucher au vase avec les lèvres, la peau y reste attachée. Ce froid excessif dure depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin. Il fait fendre les montagnes, détache de leur sommet des rochers énormes, qui roulent au bas avec un fracas terrible, & entraînent avec eux des glaçons encore plus gros. Cet horrible pays offre aux yeux de ceux qui ont la hardiesse d'y aller, le spectacle le plus terrible, & en même-tems le plus majestueux qu'on puisse se présenter à l'imagination; des montagnes d'une hauteur prodigieuse, toutes couvertes de glaces; des ro-

chers d'une énorme grosseur, couverts de glaçons suspendus les uns aux autres ; & tout prêts à crouler ; d'autres qui se sont détachés des montagnes ; & qui se sont arrêtés au milieu ; enfin la terre couverte par une multitude de ces rochers, qui se sont entassés les uns sur les autres : de toutes parts on voit les débris de la nature.

Il semble que ceux qui habitent ces affreux climats sont les créatures les plus malheureuses qui existent : mais ils ont eux-mêmes une idée toute différente de leur situation. Ils sont très-peu sensibles au froid, ont des fourrures en abondance pour se faire des habits ; la chasse & la pêche leur fournissent une nourriture suffisante pour leur subsistance. Plusieurs Européens, après y avoir demeuré plusieurs années, n'en sortent qu'à regret ; ils préfèrent ce séjour à celui de tout autre pays.

Depuis le mois d'Avril, jusqu'au mois de Septembre, il n'y a point de nuit close dans ces climats ; les rayons du soleil n'y arrivent qu'obliquement pendant le reste de l'année,

& le jour n'y est pas plus fort que le crépuscule.

**Phénomene.** On voit assez souvent des parhélies, ou faux soleils autour du soleil même, aussi-bien que de la lune. Ils sont quelquefois environnés de cercles très-lumineux, qui ont toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le soleil forme presque tous les jours au dessus de lui un grand cône d'une lumière jaune. Aussi-tôt que cet astre disparoit, une aurore boréale répand sur l'atmosphère une multitude de lumières de diverses couleurs : elles sont si éclatantes, qu'elles couvrent celle de la lune, lors même qu'elle est dans son plein. On lit très-facilement à la clarté de ces aurores. Souvent il s'élève tout-à-coup au milieu de la nuit, dans le tems le plus serain, des nuages d'une blancheur admirable, & quoiqu'il ne fasse aucun vent, ils volent avec tant d'agilité, qu'ils prennent dans l'instant toutes sortes de figures. Il paroît au travers de ces nuages une lumière très-éclatante. Ils s'étendent, se ramassent & disparaissent à l'instant : plus les nuits sont obscures, plus les effets de cette lumière sont admirables.

**La Poëtic.**

On prétend que Jacques Cartier , Par qui le Nord de l'A-mérique a été découvert. Pilote de Saint-Malo , est le premier qui ait parcouru les côtes de la terre de Labrador. Il y étoit en 1534. En 1545 , Alphonse , natif de Xaintonge , alla plus avant que lui. Jean Davis , Anglois , alla en 1585 , jusqu'au détroit de Davis , qui est au soixante-huitieme degré de latitude septentrionale. En 1611 , Henri Hudson , Anglois , découvrit la baye & le détroit qui portent son nom. Guillaume Baffin découvrit en 1623 , une baye à laquelle il donna aussi son nom : elle est , comme nous l'avons dit , au soixante-quatorzieme degré de latitude.

Les François donnerent le nom de *nouvelle Bretagne* à la côte orientale de la terre de Labrador. Ils y bâtirent le *nouveau Brest*. Les Anglois s'établirent quelque tems après , dans le fond de la baye de Hudson. La rivalité dans le commerce conduisit bientôt ces deux Nations à se faire la guerre. Les Anglois enleverent aux François un fort que ces derniers avoient construit sur la côte occidentale de la baye , & auquel ils avoient donné le nom de *Fort Bourbon* : les François le reprirent.

Enfin, il est resté aux Anglois, & porte aujourd'hui le nom de *Fort Nelson*.

## §. V.

*Différens peuples du Nord de l'Amérique.*

Les Eskimaux sont la principale nation qui habite le Nord de l'Amérique : mais il s'y en trouve plusieurs autres que différens Voyageurs ont confondues avec celle des Eskimaux. Les peuples qui sont aux environs du Fort Nelson, se nomment *Oüenebigorhelinis*, c'est-à-dire, gens qui habitent les bords de la mer. Ils vivent de chasse & de pêche, & font avec les Anglois un commerce de pelletterie, d'huile & de duvet.

La Potherie,  
tom. I.

Les *Monfaunis*, ou gens des Marais, sont au Nord des derniers. Leur pays est rempli de castors noirs, dont ils trafiquent les peaux avec les Anglois.

Les *Savanois*, gens des Savanes, sont encore plus au Nord. L'orignac, le chevreuil, le sque-noton & le caribou, sont très-communs chez eux. Le sque-noton ressemble assez au chevreuil. Le



caribou a la tête semblable à celle du veau, & en a le goût.

Les *Christinaux* ou *Kricqs*, c'est-à-dire, Sauvages qui habitent les lacs, sont à cent soixante lieues des derniers. Leur nation est assez nombreuse : ils habitent un pays vaste. S'ils étoient policés, on pourroit les comparer aux Gascons ; ils en ont la vivacité & la gaieté.

Les *Migichihilinious*, c'est-à-dire, Sauvages, qui ont les yeux d'aigle, demeurent à deux cens lieues du Fort Nelson.

Les *Oskquisaquamaïs* ne vivent que de poisson.

Les *Michinipicpoets*, c'est-à-dire, hommes de pierre du grand lac. Ils sont à trois cens lieues du Fort Nelson.

Les *Netuatfomipoets*, c'est-à-dire, hommes de pointe. Ils sont à quatre cens lieues du Fort.

Les *Attimospiquaies*. Cette nation est peu connue. On trouve dans leur pays des bœufs d'une grandeur prodigieuse, qui sentent le musc & ont le poil aussi fin que le castor : leurs cornes ont à peu près la forme de celles des beliers.

Toutes ces Nations apportent des pelleteries aux Forts que les Européens ont établis dans ces Contrées ; & on leur donne en échange des couteaux , des haches , des chaudieres & une infinité d'autres ustensiles dont ils ont besoin.



## CHAPITRE II.

### NOUVELLE FRANCE.

**P**RESQUE tous les Voyageurs qui ont parlé de la Nouvelle France , assurent qu'elle a plus d'étendue que la moitié de l'Europe. Elle est située entre le 55°. & le 27°. degré de latitude Septentrionale , & s'étend depuis le 325°. & le 270°. de longitude. Ce pays est borné au Nord par la terre de Labrador ; au Levant , par la mer du Nord & par la nouvelle Angleterre ; au Midi , par le nouveau Mexique & par des terres inconnues. On partage la nouvelle France en deux parties , qui sont le Canada & la Louisiane.

Géographie  
historique ,  
par Dom Vaif-  
sette , t. 2.

Histoire des  
Voyages , to.  
24. le P. Char-  
levoix.

## ARTICLE I.

*Le Canada.*

**L**E Canada se divise en trois Provinces. Au Midi Oriental du fleuve Saint-Laurent est le Canada propre ; au Sud-Ouest , la Gaspésie ; le Saguenai est à l'Occident.

Comme le fleuve Saint-Laurent sépare le Canada en deux parties, nous suivrons son cours. C'est la manière la plus méthodique de donner une idée géographique de ce pays. On ne connoît point sa source : les Sauvages du Nord prétendent qu'elle est dans le lac des *Assiniboils*, qui est au Midi de la terre de Labrador. Son cours est d'environ 800 lieues. Il traverse le lac *Lenemignon*, le lac *Supérieur*, le lac *des Hurons*, le lac *Erié* ou de *Conti*, le lac *Ontario* ou de *Frontenac*. Ce grand fleuve, en sortant du dernier lac, coule assez paisiblement l'espace de vingt lieues : il devient tout-à-coup rapide, ce qui dure jusqu'à la Ville de Montréal, d'où il continue son

Cours  
fleuve  
Laurent

cours avec modération jusqu'à Québec, qui est la Capitale de la Nouvelle-France. Delà il s'étend peu à peu jusqu'à son embouchure qui est à plus de cent lieues.

**Lac supérieur.** Le lac supérieur peut avoir cinq cens lieues de circuit. Du côté du Sud, on trouve quantité de Baies & de petites rivières où les canots peuvent relâcher dans le mauvais tems. Ses bords ne sont point habités : mais pendant l'été une multitude incroyable d'Indiens s'y rend pour la pêche & pour la chasse. Ce lac produit une grande abondance d'esturgeons, de truites & de poisson blanc. Pendant l'hiver le froid y est si violent, que l'eau gèle dans ce lac jusqu'à dix ou douze lieues des bords. Le fleuve, avant d'arriver au lac des Hurons, fait une cascade de deux lieues.

**Lac des Hurons.** Les Voyageurs donnent au lac des Hurons, environ quatre cens lieues de circuit. Les eaux du lac supérieur s'y chargent par une cascade de deux lieues de longueur : on l'appelle le *Saut de Sainte-Marie*. La figure de ce lac représente un triangle. Entre les Iles qui y sont, on distingue celle de

*Manitowalin*, qui a près de vingt lieues de long, sur dix de large. Elle étoit autrefois habitée par les *Ontaouas*, partie de la nation du *Talon & du Sable* : mais les *Iroquois* y ont fait de si fréquentes incursions, qu'ils l'ont dépeuplée.

Le lac Erié ou de Conti passe pour <sup>Lac Erié, ou de Conti.</sup> le plus beau de l'univers. Son circuit est de 230 lieues. Il présente de toutes parts des perspectives charmantes. Ses bords sont couverts de chênes, d'ormeaux, de châtaigniers, de pommiers, de pruniers & de très-belles vignes qui portent leurs raisins jusqu'au sommet des arbres. On y voit une multitude incroyable de bêtes fauves, de bœufs sauvages, de poules d'Inde. Le côté du Sud présente des prairies admirables. Il est rempli d'esturgeons & de poisson blanc : mais les truites y sont rares. On n'y effuye les gros vents que dans le cours de Décembre, de Janvier & de Février : ils ne sont même ni dangereux ni fréquens. Les peuples qui habitoient ses bords méridionaux, ont été détruits par les *Iroquois*. Les îles de ce lac sont autant de vergers où la nature semble s'être fait un devoir de

rassembler toutes sortes d'arbres & de fruits. Quelques Voyageurs assurent que dans les environs de ce pays charmant, on trouve de très-bonnes mines d'argent.

Après le lac Erié, on trouve celui d'Ontario ou de Frontenac, qui a cent quatre-vingt lieues de circuit. Il reçoit plusieurs rivières, & ses bords sont garnis de grandes forêts situées sur un terrain assez égal; ses côtes sont peu escarpées. Le pays des Iroquois occupe le côté méridional du lac Ontario: pour arrêter les courses de ce peuple inquiet & belliqueux, le Comte de Frontenac fit bâtir un Fort à l'entrée de ce lac.

Fameuse  
cataraacte du  
fleuve Saint-  
Laurent.

Entre ces deux lacs, est cette fameuse cataraacte, nommée le *Saut de Niagara*. C'est une des plus belles cascades de la nature: sa figure est en fer à cheval & peut avoir quatre cens pas de circonférence, & cent quarante ou cinquante pieds de hauteur. Elle est divisée au milieu par une île fort étroite & longue d'un demi-quart de lieue. Quoique cette grande nape d'eau tombe sur un rocher, elle ne fait cependant pas un bruit considérable, ce qui fait

croite qu'elle y a creusé , par la suite des tems , une caverne. Ceux qui naviguent sur ce fleuve , sont obligés de faire trois lieues par terre , pour éviter la cataracte.

Le fleuve Saint-Laurent , en sortant du lac Ontario , peut avoir quatre lieues de largeur. Il prend son cours Nord-Ouest. On trouve à cinquante lieues de là , trois Isles , qui sont les Isles des Montagnes , de Jesus & de Montréal. La plus considérable est la dernière ; elle peut avoir dix lieues de longueur & près de quatre de largeur. Une montagne à deux têtes , d'inégale hauteur , la traverse presque dans toute sa longueur. La Ville de Montréal est bâtie sur sa rive méridionale. La position de cette Ville est très-agréable ; mais ses fortifications ne sont pas considérables. Le terrain , s'é-

La ville de  
Montréal.

Celle des  
troisRivieres

tacle fort agréable : les deux rives du fleuve ne font pas moins de plaisir à voir. A trente-cinq lieues au dessous de Montréal, est située la Ville des Trois Rivieres. Le fleuve, qui, dans cet endroit, est large d'une demi-lieue, coule au pied : les campagnes qui l'environnent sont fertiles, bien cultivées & couronnées de forêts fort agréables. Un peu au dessous, le fleuve reçoit une riviere assez large, à laquelle deux autres se font jointes ; ce qui fait donner à ce lieu le nom des *Trois Rivieres*. Au dessous on trouve le *Lac Saint Pierre*, qui a sept lieues de long sur trois de large. Ce lac n'est autre chose qu'un élargissement du fleuve : il reçoit plusieurs rivieres & est rempli de poisson excellent. Il y a, aux environs de cette Ville, des mines de fer qui sont assez abondantes. Enfin on trouve, à vingt-cinq lieues au dessous, la Ville de *Québec*, Capitale de la Nouvelle-France.

Québec.

Elle est au quarante - sixieme degré cinquante minutes de latitude Septentrionale. Quoique son port soit à cent vingt lieues de la mer, il peut cependant contenir cent vaisseaux de lignes.



Son nom lui vient de ce que le fleuve , qui a presque toujours quatre ou cinq lieues de largeur dans le reste de son cours jusqu'à la mer , n'en a dans cet endroit qu'un mille : les Sauvages se servant du mot *Quebeio* , pour exprimer rétrécissement , désignent ainsi le lieu où est cette Ville , & nous l'avons défiguré en celui de Québec.

En entrant dans la rade , on voit une belle nape d'eau qui peut avoir trente pieds de large & quarante de haut. On croit d'abord que cette cascade est la chute de quelque grande rivière ; mais elle vient d'un petit ruisseau , qui tire sa source d'un lac situé à douze lieues de la cataracte. Québec est situé entre l'embouchure de la rivière Saint-Charles & le Cap aux Diamans. Autrefois les eaux du fleuve montoient pendant la marée , jusqu'au pied du rocher : mais aujourd'hui elles ne montent pas si haut , & laissent à sec un grand terrain sur lequel on a bâti la basse-Ville.

Québec n'est pas régulièrement fortifié : le port est flanqué de deux bastions qui sont presque à fleur d'eau dans les grandes marées. Un peu au dessus

du bastion, qui est à droite, on en a élevé un demi qui est pris dans le rocher ; & plus haut, à côté de la galerie du Fort, il y a vingt-cinq pieces de canon en batterie. Au dessus est un petit Fort quarré, que l'on nomme la Citadelle ; les chemins qui conduisent d'une forteresse à l'autre sont fort escarpés. La gauche du port & la rade sont couvertes de batteries de canon & de mortiers. De l'angle de la Citadelle qui regarde la Ville, on a fait une oreille de bastion, d'où, un rideau tiré en équerre, va joindre un cavalier fort exhaussé, sur lequel on trouve un moulin assez bien fortifié. En descendant du cavalier, on rencontre, à la portée du fusil, une tour bien bastionnée, & une seconde à la même distance de l'autre.

Le nombre des habitans peut monter à sept mille. Lorsque cette Ville étoit sous la domination Françoisse, il y avoit un Gouverneur général, un État-Major, des Officiers, des Soldats, un assez grand nombre de Noblesse, un Intendant, un Conseil supérieur, des Jurisdictions subalterhes, un Grand - Voyer, un Grand - Maître

des Forêts, des Marchands assez riches, un Evêque, un Séminaire, des Récollets, des Jésuites, trois Couvens de Filles, un Hôtel-Dieu, un Hôpital général, une Cathédrale, mais qui n'avoit rien de remarquable, une Eglise Paroissiale, & une Succursale dans la basse-Ville.

A quelques lieues au dessous de Québec, est l'Isle d'Orléans. Elle peut avoir quatorze lieues de circuit. Ses campagnes se présentent en amphithéâtre, & forment un coup d'œil admirable. Jacques Cartier lui avoit donné le nom d'Isle de Bacchus, parce qu'il la trouva remplie de vignes. Elle est assez peuplée : on y compte quatre Villages & plusieurs Paroisses. Au dessous est le Cap Tourmente, qui termine une longue chaîne de montagnes : il y a plusieurs Isles de différentes grandeurs. Pour arriver à l'Isle aux Coudres, qui est à quelques lieues au dessous, le trajet est assez difficile : en 1663, un tremblement de terre déracina une montagne, la lança sur l'Isle aux Coudres qui en fut agrandie de moitié. A la place de cette montagne il resta un gouffre, duquel

on évite avec grand soin de s'approcher.

Vingt-sept lieues au dessous, se trouve le port de *Tadoussac*, à peu de distance de l'endroit où la rivière de Saguenay mêle ses eaux avec celles du fleuve. Ce port étoit autrefois le rendez-vous de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Est. Vingt vaisseaux de guerre pourroient être à l'abri de tous les vents dans ce port. Il a la figure presque ronde; des rochers escarpés & d'une prodigieuse hauteur l'environnent de toutes parts. Tout ce pays est rempli de marbre. On pourroit y faire la pêche des baleines, qui seroit beaucoup plus lucrative que sur les côtes du Groënland. Au dessous de *Tadoussac*, le fleuve Saint-Laurent s'élargit tout-à-coup, & conduit majestueusement ses eaux à la mer, par un canal qui peut avoir huit lieues de largeur : son embouchure en a trente. Le golfe Saint-Laurent a quatre-vingt lieues de long, sur cent de large. Il est renfermé entre les Isles Royales & de Terre-Neuve à l'Est; par les côtes du Continent au Nord, à l'Ouest & au Midi. L'embouchure

Journal du  
Pere Charle-  
voix. La Po-  
nherie.

du fleuve est coupée par l'Isle d'*Anticosty*, qui s'étend environ quarante lieues Nord-Est & Sud-Est, mais qui a très-peu de largeur. Le terrain en est sec & aride : il n'y a pas un havre où les bâtimens puissent trouver une retraite. Le seul avantage qu'on en puisse tirer, est la pêche qui est assez abondante sur ses côtes. Le fleuve Saint-Laurent reçoit du Midi & du Nord une multitude incroyable de rivières.

### §. I.

#### *Différens peuples qui sont répandus dans le Canada.*

Nous avons parlé plus haut des différentes Nations qui sont au Nord du Canada : celles qui habitent le Midi, sont désignées par leurs langues. Les Voyageurs n'en distinguent que trois, qui sont langues mères, & dont toutes les autres dérivent ; la *Siouxe*, l'*Algonquine* & la *Hurone*.

Les peuples qui parlent la première ; Les Sioux & sont peu connus des Européens ; on les Affiniboils, les divise en plusieurs branches, dont la plus connue est celle des Affiniboils.

Le lac où le fleuve Saint - Laurent prend sa source , tire son nom de cette nation. Les Missionnaires qui ont pénétré dans leur pays , disent que c'est un peuple docile , qu'il habite dans de grandes prairies , sous des tentes de peaux assez bien travaillées. Sa nourriture est la folle avoine , espece de ris qui croît dans des marais : la chasse consiste principalement en une espece de bœufs couverts de laine : ils se rassemblent par milliers dans les prairies dont le pays est rempli. Les lacs & les rivières fournissent beaucoup de poisson à ce peuple. Cette nation est errante & ne s'arrête que dans les lieux où elle trouve l'abondance ; les quitte lorsqu'elle a consommé tous les vivres qui y sont , & passe dans un autre. Le Pere Charlevoix assure qu'une bourgade qu'on voit une année sur le bord oriental du Mississipi , se trouve l'année suivante sur la rive occidentale. C'est une des plus nombreuses nations du Canada : elle étoit fort paisible avant que les Hurons se fussent réfugiés auprès d'elle , pour éviter la fureur des Iroquois. Les Assiniboils entretiennent plusieurs femmes & les punissent très-

Le Pere  
Charlevoix.

févèrement lorsqu'ils les surprennent manquant à la foi conjugale. Leurs mœurs diffèrent peu de celles des autres nations de ce pays, si ce n'est qu'ils sont plus sérieux & plus flegmatiques.

Les langues Algonquine & Hurone partagent toutes les nations Sauvages du Canada qui sont en commerce avec les Européens. On prétend qu'il y a plus de cent différens peuples, dont le langage n'est qu'une dialecte de ces deux-là. On donne plus d'étendue à la première : suivant le témoignage des Voyageurs, les peuples qui sont à l'Ouest du fleuve Saint-Laurent, & ceux qui sont répandus sur ses bords jusqu'au golfe, même ceux de l'Acadie, parlent la langue Algonquine. La langue Hurone n'a pas, à beaucoup près, autant d'étendue, parce que les peuples qui la parlent ne sont pas si errans que les autres. Tous les Sauvages qui remplissent cet espace, qui est depuis le lac Erié jusqu'à la rivière Sorel, même jusqu'à la Virginie, appartiennent à la langue Hurone. Les plus connus sont les *Hurons*, les *Illinois* & les *Iroquois*. Nous croyons qu'il est inutile de donner ici le nom de toutes les différentes

nations qui habitent le Canada ; le lecteur les oublieroit aussi-tôt qu'il les auroit lûs : nous nous bornerons à donner une idée de leurs mœurs , de leurs usages , de leur Gouvernement , &c.

Les Iroquois tiennent le premier rang parmi les Sauvages qui habitent le Canada : ils ont acquis par les armes une supériorité que les autres nations ne sont plus en état de leur disputer.

L'avantage de la situation , joint à leur valeur naturelle , a beaucoup contribué à les rendre formidables. Etant placés entre les établissemens François & Anglois , les Iroquois ont senti que les deux Colonies Européennes seroient intéressées à les ménager ; & que si l'une prévaloit sur l'autre , ils pourroient être bientôt opprimés , & ont long - temps trouvé les moyens de balancer les succès.

## §. II.

### *Gouvernement , Mœurs , Usages , &c.*

Presque tous les peuples de cette Contrée ont un Gouvernement Aristocratique : mais la forme en est très-variée.



Variée. Quoique chaque bourgade ait un chef, il ne s'y conclut rien d'important que par l'avis des anciens. Les chefs de certains cantons, font des libéralités à leurs sujets, & mettent toute leur grandeur à ne se rien réserver; ceux des autres sont plus absolus, & tirent une espece de tribut de leur peuple. Dans quelques nations la dignité de chef est élective, dans d'autres elle est héréditaire: mais la succession se continue par les femmes. Lorsqu'un chef est mort, ce n'est pas son fils qui lui succede, mais le fils de sa sœur, ou, à son défaut, son plus proche parent en ligne femelle.

Chaque nation est divisée par tribus: il y en a toujours une qui est regardée comme la principale, & jouit d'une sorte de prééminence sur les autres: mais dans chaque tribu il y a un chef, & tous les différens chefs s'assemblent pour délibérer sur les affaires qui regardent la nation. Les différentes nations sont distinguées par le nom d'un animal, & toutes les tribus qui composent la nation ont chacune le leur, ce qui fait des especes d'armoiries. La nation Huronne porte le nom

de porc-épic , & la premiere tribu celui de l'ours ; la seconde & la troisieme ceux du loup & de la tortue. La nation Iroquoise , qu'on croit être une colonie de la Huronne , a adopté , ou conservé les mêmes animaux. Chaque particulier à un nom personnel qui annonce ordinairement son courage & ses exploits militaires. Il y a des noms particuliers qui sont si célèbres & si respectés , que personne n'ose les prendre après la mort de ceux qui les ont mis en honneur. S'il se trouve quelqu'un assez hardi pour s'attribuer un de ces noms , il contracte l'obligation d'en soutenir la célébrité. C'est ce qu'on appelle ressusciter un Héros.

Les femmes ont en général beaucoup d'autorité parmi ces peuples. Dans les affaires de police , elles délibèrent les premieres , & leur avis est rapporté au Conseil général , qui est composé des anciens , & qui juge en dernière instance.

Chaque tribu a son orateur , & ces orateurs ont seuls le droit de parler dans les assemblées publiques. Les Sauvages du Canada n'ont presque jamais d'affaires d'intérêt à démêler

entr'eux : s'il arrive quelque contestation entre deux particuliers , le jugement est confié à un ami ou à un voisin. On appelle souvent les jeunes gens à la connoissance des affaires , afin qu'ils arrivent plus promptement à la maturité.

Le plus grand défaut de ce Gouvernement est de n'avoir jamais eu de Justice criminelle : mais ces peuples ne connoissent point l'intérêt , & les crimes y sont rares. On leur reproche encore de ne donner aucune espece d'éducation à leurs enfans : ils ne les châtient jamais. S'ils sont dans l'enfance , les peres & meres disent qu'ils auroient tort de les punir , parce qu'ils n'ont pas de raison ; & lorsqu'ils sont dans un âge plus avancé , ils ne les punissent pas encore , parce qu'ils sont persuadés que tout homme est libre de ses actions. Ils ne se défendent même jamais contre un homme ivre , disant qu'on ne doit point faire de mal à quelqu'un qui ne fait ce qu'il fait. Ils sont persuadés qu'il est indigne d'un homme de se défendre contre une femme ou contre un enfant.

Si quelqu'un tue un homme de sa

race , il feint d'être ivre , & se met par cette ruse à l'abri de toute punition : alors on se contente de plaindre le mort. S'il est prouvé qu'il étoit de sang froid , il en est encore quitte à bon marché , parce qu'on suppose qu'il n'a pu se porter à un pareil excès , sans des raisons plausibles. D'ailleurs , les Sauvages seuls de sa cabane ont droit de le punir , parce qu'ils y sont seuls intéressés. A la rigueur , ils ont droit de le faire mourir ; mais on en voit peu d'exemples. Il est cependant arrivé qu'un assassinat a allumé la guerre dans une nation , parce qu'il intéressoit plusieurs cabanes. Dans ce cas , le Conseil des anciens emploie tout son crédit pour concilier les parties. Si l'on consent de livrer le coupable aux parens du mort , alors ils sont maîtres de sa vie ; mais la punition la plus ordinaire qu'on lui fait subir , est celle-ci : on étend le corps mort sur des perches qu'on place exprès au haut d'une cabane , on attache le meurtrier dessous , & on le laisse plusieurs jours dans cet état , afin qu'il reçoive tout ce qui découle du cadavre ; non - seulement sur lui , mais encore sur ses alimens

Il peut cependant éviter cette horrible punition, s'il est assez riche. L'usage le plus commun, pour dédommager les parens du mort, est de le remplacer par un prisonnier de guerre. Si ce captif est adopté, il entre dans tous les droits de celui dont il prend la place.

Il y a des crimes qui sont sur le champ punis de mort : tels sont les maléfices. Ceux qui ont le malheur d'en être soupçonnés, n'ont aucune grâce à espérer. Pour les forcer de nommer leurs complices, on leur fait même subir une sorte de question, & on les brûle : on assomme ceux qui paroissent le moins criminels, avant d'employer le feu. Ceux qui déshonorent leur famille par une lâcheté, subissent la même punition, & ses parens mêmes sont ses bourreaux. Comme le vol est en usage chez les Hurons, il est permis de reprendre au voleur ce qu'il a volé, & d'enlever tout ce qui se trouve dans sa cabane, même ses vêtemens ; ceux de sa femme & de ses enfans.

Les Missionnaires qui ont été dans ce pays, conviennent que les Sauvages

Religion.

de cette contrée reconnoissent un *Ette* suprême , Créateur du monde.

Les nations Algonquines désignent cet *Ette* suprême sous le nom de *Premier Esprit*. Ils croient qu'il forma la terre d'un grain de sable qu'il tira du fond de l'Océan , & les hommes des cadavres des animaux qui étoient dans la mer.

Les Hurons & les Iroquois reconnoissent aussi un Créateur ; mais ils ne donnent pas la même création à l'homme. Les Hurons croient qu'il y en a eu d'abord six dans le monde , sans savoir qui les y avoit placés. Un de ces hommes monta au ciel pour y chercher une femme : il en trouva une , nommée *Atahentsic* , eut commerce avec elle. Le maître du ciel s'en étant aperçu , la précipita du haut de son Empire. Elle mit au monde deux enfans , dont l'un tua l'autre. Après cet événement , on ne parle plus des cinq autres hommes , pas même du mari d'*Atahentsic* : la terre fut peuplée par le fils de cette femme : mais on ne dit point avec qui il eut commerce. Les Iroquois croient que la terre a été peuplée deux fois , & donnent à

la population a peu près la même origine que les Hurons : mais ils prétendent qu'un déluge universel détruisit entièrement la race humaine , & que , pour repeupler la terre , il fallut changer les bêtes en hommes.

Ils admettent des dieux subalternes , qu'ils nomment *Génies* , & en reconnoissent de bons & de mauvais. Ils s'adressent aux mauvais , pour les prier de ne pas leur faire de mal : les bons , selon eux , sont commis à la garde des hommes , & chacun a le sien. On leur demande du secours dans les dangers & dans les entreprises : mais on n'est sous leur protection que quand on fait manier l'arc & la fleche. Alors un jeune Sauvage , pour attirer un génie auprès de lui , fait la cérémonie suivante. Il se noircit la tête , jeûne scrupuleusement pendant huit jours , & dans cet espace de rems , son génie se manifeste à lui par des songes.

Aussi-tôt qu'il a reconnu ce qu'il doit regarder comme son génie , on lui fait connoître l'hommage qu'il doit lui rendre. La cérémonie finit ordinairement par un festin , à la fin du-

quel on imprime sur le corps du jeune homme, la figure sous laquelle le génie lui a apparu en songe. Cette figure n'a rien de rare ; c'est ordinairement le pied d'un animal, ou un morceau de bois.

Les femmes ont aussi leur génie : mais elles n'y attachent pas autant d'importance que les hommes. On fait à ces génies différens sacrifices, qui consistent à jeter dans les rivières ou les lacs, des oiseaux égorgés & du tabac. Ces peuples font aussi des sacrifices au soleil ; & lorsqu'on veut lui en faire, on jette les offrandes au feu. Les Voyageurs assurent que ces Sauvages font des libations accompagnées de paroles mystérieuses. Selon eux, on rencontre, au bord des chemins difficiles & sur les rochers escarpés, des colliers de porcelaine, du tabac, des épis de maïs, des peaux d'animaux, des animaux entiers, & ce sont des offrandes adressées aux génies qui président en ces lieux. On rencontre quelquefois des chiens vivans, suspendus par les pattes de derrière, qu'on laisse mourir dans cet état ; & l'on croit que ce sont des sacrifices adressés aux génies mal-faisans.



Ces peuples font des vœux : lorsqu'ils se trouvent dans un danger , ils promettent à leur génie de faire présent au chef de la bourgade , d'une portion de la premiere bête qu'ils tueront , & de ne prendre aucune nourriture avant d'avoir rempli leur promesse.

Quelques Voyageurs assurent que l'on voyoit autrefois parmi ces peuples , une espece de religieuses qui vivoient dans le célibat. On a vu parmi les Hurons & les Iroquois , des solitaires qui se devoient à la continence.

Ils disent que l'ame est l'ombre , ou l'image animée du corps ; & c'est par une suite de ce principe , qu'ils croient tous les corps animés. Ils croient l'ame immortelle , & disent qu'étant séparée du corps , elle conserve les passions qu'elle avoit , lorsqu'elle y étoit attachée. C'est delà qu'ils ont pris l'usage d'enterrer avec les corps , tout ce qui servoit à satisfaire leurs besoins & leurs goûts pendant leur vie. Ils prétendent même que l'ame reste long - tems auprès du corps , qu'elle va ensuite dans

Leur opinion  
sur l'ame.

des pays inconnus. Dans quelques cantons , ont croit que les hommes ont deux ames ; l'une qui est telle qu'on vient de le dire , l'autre qui passe dans un autre corps. C'est pour ce motif qu'ils enterrent les enfans sur le bord des grands chemins , afin que les femmes en passant , puissent recueillir ces secondes ames , qui , n'ayant pas long - tems joui de la vie , sont plus empressées d'en recommencer une nouvelle.

Les sépultures sont des lieux si respectés , que leur profanation passe pour l'injure la plus atroce que l'on puisse faire à une bourgade. Ils ne pardonnent point aux Européens d'ouvrir les tombeaux pour en tirer les robes de castor qui ensevelissent les morts.

Le lieu inconnu où ils disent que la premiere ame se rend , est , selon eux , vers l'Ouest : elles mettent plusieurs mois à s'y rendre , & ont de grandes difficultés à surmonter pendant leur route : elles sont obligées de passer un fleuve , sur lequel plusieurs font naufrage : elles rencontrent en outre un chien , dont elles ont beaucoup de peine à se défendre. Il

Il y a des lieux de souffrances, où elles expient leurs fautes, & où sont tourmentées celles des prisonniers qu'on a brûlés. De là vient qu'après la mort de ces malheureux, on visite soigneusement tous les lieux voisins du supplice, en frappant de grands coups de baguette, & en poussant des hurlemens, pour les chasser, dans la crainte que ces âmes ne demeurent autour des cabanes, pour se venger des maux qu'on leur a fait souffrir.

Entre plusieurs récits fabuleux, qui ressembloient assez à ceux d'Homère & de Virgile, on en rapporte un si semblable à l'aventure d'Orphée & d'Euridice, qu'il n'y a presque de différence que dans les noms. Mais le bonheur que ces Sauvages admettent dans leurs Champs Elysées, n'est pas précisément une récompense de la vertu. C'est celle de diverses qualités accidentelles, comme d'avoir été heureux à la chasse, brave à la guerre, d'avoir tué ou brûlé un grand nombre d'ennemis. Ils espèrent après leur mort un bonheur proportionné à celui qu'ils ont eu pendant leur vie. Ces Sauvages prétendent que les bêtes ont

aussi chacune une ame immortelle , & qu'elle va dans le même lieu que celle des hommes. Ils ne mettent qu'une différence graduelle entre les hommes & les brutes , & disent que les hommes possèdent les mêmes attributs dans un degré supérieur.

Leur superstition pour les songes.

Ils ont une superstition incroyable pour tout ce qui regarde les songes , & chacun a sa maniere de les expliquer. Les uns prétendent que c'est l'ame raisonnable qui se promene , tandis que l'ame sensitive continue d'animer le corps. Les autres disent que c'est le génie qui donne des avis salutaires sur ce qui doit arriver. Quelques-uns assurent que c'est une visite d'une ame ou d'un génie étranger. De quelque maniere enfin que le songe vienne , il passe pour une communication des volontés du Ciel. Ce n'est pas seulement sur celui qui a rêvé , que tombe l'obligation d'exécuter l'ordre qu'il reçoit : ce seroit encore un crime pour ceux auxquels il s'adresse , de lui refuser ce qu'il a désiré. Si ce qu'on demande est de nature à ne pouvoir être fourni par un particulier , le public s'en charge , & on

le fournit à quelque prix que ce soit. Si , par malheur , quelqu'un rêve qu'il casse la tête à un autre , il fait l'impossible pour la casser : mais il arrive assez souvent qu'un autre s'avise de rêver qu'il venge la mort de celui auquel on a cassé la tête , & exécute son rêve. Dans ce cas , les plus sages , au lieu de casser des têtes , tâchent d'appaier le génie par des présens.

La plupart des Sauvages de ces contrées célèbrent une fête qu'on nomme *la fête des songes* , ou *le renversement de la cervelle*. C'est une espèce de bacchanale , qui dure ordinairement quinze jours , & qu'on célèbre vers la fin de l'hiver. Tous les transports de la folie sont permis alors. Chacun court de cabane en cabane , sous mille déguisemens ridicules ; on brise & l'on renverse tout , sans que personne ose s'y opposer. On demande à ceux que l'on rencontre , l'explication du dernier rêve que l'on a fait , & ceux qui le devinent sont obligés de donner la chose à laquelle on a rêvé. Cette fête finit par un festin , après lequel on songe à réparer le dégât qui a été fait. Le Pere Lafitau , dans son ouvrage

sur les mœurs des Sauvages , prétend trouver beaucoup de ressemblance entre la religion de ces peuples , & celle de l'ancienne Grece.

Jongleurs ,  
espece de Prê-  
tres.

La Potherie ,  
tome 1.

Les Américains Septentrionaux ont des Prêtres , auxquels les Voyageurs donnent le nom de *Jongleurs*. Il se trouve des imposteurs de cette espece parmi tous les Barbares. Ceux qui sont dans l'Amérique Septentrionale , se divisent en plusieurs classes. Les uns sont Devins ; les autres sont Médecins : ceux qui sont contrefaits, ont plus de célébrité que les autres. Les Jongleurs Devins prétendent joindre au pouvoir d'annoncer l'avenir , celui de faire des miracles : ils débitent des compositions qui , selon eux , ont le pouvoir de procurer une bonne chasse à ceux qui les portent , de les rendre invisibles , ou invulnérables à la guerre : ils sont les Sacrificateurs des génies malfaisans , & ont le pouvoir de les forcer de leur obéir : ils inspirent une telle crainte , qu'on n'ose leur refuser ce qu'ils demandent.

Les Jongleurs Médecins poussent la fourberie & l'imposture aussi loin que les précédens. Quoique ces Sauvages

sient en général une connoissance assez étendue des simples qui peuvent procurer la guérison de plusieurs plaies , même de plusieurs maladies , ils ont cependant recours à leurs Médecins , & avec une si grande confiance , qu'ils croient ne pouvoir se passer de leur secours.

Lorsqu'un Sauvage est blessé , l'on envoie chercher un Médecin , qui trouve un festin tout préparé. Ce Médecin commence par tirer d'un sac , dont il est toujours muni , un paquet où sont ses médicamens : il prend à la main une gourde remplie de petites pierres , & emmanchée d'un bâton , entonne d'une voix horrible , des chansons sur ses remèdes , en remuant sa gourde en cadence. Ceux qui sont présens , mêlent leurs voix à la sienne. Le Médecin fait toutes sortes de contorsions ; il ouvre ensuite son paquet , invoque le Dieu du ciel , de la terre ; les génies des airs & des enfers : il recommence ses chansons avec les mêmes contorsions , tourne autour du malade , qui est couché tout nud sur le plancher ; tous ceux qui sont dans la cabane font les mêmes

mouvemens , en criant de toutes leurs forces. Alors ce singulier Médecin applique le remede sur les plaies du malade , qui est souvent plus fatigué du bruit qu'on fait autour de lui , que du mal qu'il endure.

Médecins &  
Chirurgiens.

Remedes.

Il se trouve cependant des Jongleurs qui passeroient en Europe pour d'excellens Chirurgiens & Médecins. L'expérience leur a donné la connoissance de plusieurs simples. Ils guérissent avec une facilité & une promptitude incroyables , les plaies , les fractures , les dislocations , les luxations & les ruptures. Pour nettoyer les plaies , ils y expriment le suc de plusieurs plantes , dont ils se réservent la connoissance. Cette composition attire tous les corps étrangers qui sont dans la plaie , & c'est l'unique nourriture du malade , jusqu'à ce que la plaie soit fermée.

Ces Médecins ont des remedes admirables contre la paralysie , l'hydropisie & les maux vénériens. La rapure de gayac & du sassafras sont leur spécifique. Pour les deux dernières maladies , ils en font une liqueur , dont le continuel usage guérit. Pour



la pleurésie , ils appliquent sur le côté opposé des cataplasmes qui empêchent le dépôt , ou qui l'attirent. Les remèdes pour la fièvre , sont des lotions froides , avec une décoction d'herbes , qui préviennent l'inflammation & arrêtent le transport. Ils ignoroient autrefois la saignée , & y suppléoit par des scarifications aux parties où le mal se faisoit sentir ; ils y appliquoient ensuite les ventouses , avec des courges qu'ils remplissoient de matieres combustibles , auxquelles ils mettoient le feu. Les caustiques leur étoient familiers : mais ils les faisoient avec du bois pourri. L'usage des lavemens leur étoit fort connu : une vessie servoit de seringue. Ils employoient contre la dysenterie , un remède dont l'effet est presque toujours certain : c'est le suc qu'on tire des extrémités des branches de cèdre , après qu'on l'a fait bouillir.

Ils regardent la sueur comme un préservatif contre tous les maux : ils l'excitent dans des étuves ; & lorsque l'eau découle de toutes les parties de leur corps , ils vont se jeter dans une rivière , ou , s'ils n'en ont pas à

leur portée, ils se font jeter de l'eau froide sur le corps. Ils se font souvent suer, pour se délasser l'esprit & le corps. Si-tôt qu'un étranger arrive dans une cabane, on lui frotte les pieds avec de l'huile, & on le conduit ensuite dans une étuve, où son hôte lui tient compagnie. Pour exciter la sueur, ils n'ont pas toujours recours aux étuves : ils couchent quelquefois le malade sur une petite estrade, sous laquelle ils font bouillir, dans une chaudière, du bois d'épinette & des branches de sapin. La vapeur est, pour le moins, aussi salutaire que la sueur.

Il se trouve des nations qui ont la cruauté d'abandonner les malades, lorsqu'ils voyent que les remèdes n'ont pas un prompt effet, & de les laisser mourir sans secours.

**Mariages.** La pluralité des femmes est permise dans une partie des nations de la langue Algonquine : il est même assez ordinaire de voir un particulier épouser toutes les filles qui se trouvent dans une maison ; & cet usage est fondé sur l'opinion que des sœurs doivent vivre entr'elles avec plus d'union que des étrangères ; aussi n'y

a-t-il point de distinction entre les femmes sœurs : elles jouissent toutes des mêmes droits : mais parmi les autres on distingue deux classes ; celles de la seconde sont les esclaves des premières. La loi permet aux hommes de quelques nations , d'avoir des femmes dans tous les cantons où la chasse les conduit. Cet usage s'est introduit peu à peu chez les Sauvages de la langue Huronne. On assure qu'il y a quelques villages Iroquois , où les femmes ont plusieurs maris.

Les Iroquois & les Hurons portent si loin le scrupule à l'égard des degrés de parenté , que l'adoption y est même comprise : mais si le mari perd sa femme , il faut qu'il épouse sa sœur , ou à son défaut celle que la famille lui présente. La femme est dans la même obligation à l'égard des frères & des parens de son mari , si elle le perd , avant d'avoir eu des enfans.

Lorsqu'on manque de sujets , l'on permet à une veuve de chercher dans le village un mari qui lui convienne. Il y a cependant , dans chaque nation , des familles distinguées , qui ne

peuvent s'allier qu'entr'elles. Il n'est pas permis au mari de quitter sa femme, ni à la femme de quitter son mari. La stabilité des mariages est même sacrée, & les conventions passageres en ce genre, sont regardées comme un désordre.

Dans quelques nations, un mari qui retrouve sa femme après qu'elle l'a quitté, ou qui la surprend en adultère, est en droit de lui couper le nez. Une femme qui soupçonne son mari d'infidélité, est capable de toutes sortes d'emportemens contre sa rivale, & le mari ne peut prendre la défense de celle qu'il lui préfère : il se déshonoreroit par la moindre marque de ressentiment.

Le mariage se traite & se conclut entre les parens des deux côtés, & les parties intéressées n'ont aucune part aux conventions ; mais on ne termine jamais sans leur consentement.

*La Hontan.* Il y a des cantons où les filles ont beaucoup d'éloignement pour le mariage, parce qu'elles en peuvent faire l'essai autant qu'elles le jugent à propos. Le mariage ne change leur condition, que pour la rendre plus dure;

On ne voit pas une fille avancée en La Potherie.  
 âge qui n'ait un enfant à la mamelle , tome 2.  
 qu qui ne soit grosse.

Les garçons n'oseroient parler d'amour aux filles pendant le jour , elles s'emporteroient en injures contr'eux : La Hostan.  
 mais la nuit les cabanes sont ouvertes : les garçons s'y introduisent lorsque les feux sont couverts : ils allument une espece d'allumette, & s'approchent des filles. S'ils n'en sont pas bien reçus, ils se retirent sans bruit : elles permettent à quelques-uns de s'asseoir sur le pied de leur lit , & de converser avec elles ; & s'ils veulent passer outre, elles les renvoient. S'il en survient un autre qu'elles trouvent plus à leur goût, elles le laissent faire tout ce qu'il veut. La raison de cette conduite est qu'elles ne veulent point dépendre de leurs amans.

Les Voyageurs s'accordent peu sur les préliminaires & les cérémonies du mariage ; ce qui vient , sans doute , de la variété des coutumes qui sont établies dans ces différentes nations. Dans les unes , le garçon fait des présens aux parens de la fille , va s'asseoir à côté d'elle , & s'il est souf-

fert , le mariage passe pour conclu. Dans d'autres nations , le mariage se traite , comme on l'a dit , entre les parens des deux parties. Ailleurs , ce sont des matrones qui font toutes les démarches. Pour conclure le mariage , on s'assemble dans la cabane du plus vieux parent , où l'on a soin de préparer un festin. La table est toujours couverte avec profusion , & l'assemblée est ordinairement nombreuse. On chante , on danse , &c. Lorsque la fête est finie , tous les hommes se retirent , à l'exception des quatre plus vieux parens du mari. La nouvelle mariée se présente ensuite à la porte de la cabane , étant accompagnée de ses quatre plus vieilles parentes : le plus vieux des hommes va la recevoir , & la présente au mari. Les nouveaux mariés se placent debout sur une natte , tenant une baguette chacun par un bout , & restent dans cette position , pendant que les vieillards leur font des harangues. Les nouveaux mariés se font mutuellement des harangues , & rompent ensuite la baguette en autant de morceaux qu'il y a d'assistans , auxquels on les distribue. On reconduit ensuite

*Idem.*

la mariée hors de la cabane , & de jeunes filles qui l'attendent , la conduisent en cérémonie à celle de son pere , où elle demeure jusqu'à ce qu'elle devienne mere : alors le mari la reçoit dans la sienne.

La Potherie dit que le nouveau marié est obligé de suivre sa femme , & de demeurer avec sa belle-mere , à laquelle il est forcé de céder toute sa chasse , jusqu'à ce qu'il ait des enfans : alors il lui est permis d'avoir une cabane à part pour sa famille.

Il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus méprisées Devoir des femmes. que dans l'Amérique Septentrionale , même dans les cantons où elles paroissent avoir toute l'autorité ; & , traiter un Sauvage de femme , c'est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire. Cependant les enfans n'appartiennent qu'à la mere , & ne reconnoissent d'autre autorité que la sienne : ils ne respectent leur pere que comme maître de la cabane. Cet attachement des enfans pour leur mere , est une suite des soins qu'elle prend pour leur nourriture & pour leur éducation. C'est elle qui porte tous les fardeaux , qui

La Potherie.

fait la provision de bois pour l'hiver & pour les besoins du ménage , & qui est chargée de faire la cuisine. Ces femmes prennent un soin particulier de leurs enfans , principalement des filles : elles les allaitent ordinairement deux ans ou dix-huit mois ; & , pendant ce tems , le mari ne couche point avec sa femme. Dès que les filles sont en état de porter quelque fardeau , les meres ne manquent jamais de les en charger , pour les accoutumer de bonne heure à la fatigue. Pour les engager au travail , elles n'employent ni les menaces , ni , comme on l'a vu , les châtimens : ce n'est que par les prieres & les caresses , qu'elles viennent à bout de leur faire faire ce qu'elles desirent. Lorsque les garçons commencent à avoir de la raison , les peres leur racontent les belles actions de leurs ancêtres , & parviennent par ce moyen , à leur inspirer du courage. Si quelqu'un de leurs parens a commis une action indigne d'un guerrier , ils font l'impossible pour en inspirer de l'horreur aux enfans ; & , par ces moyens , parviennent insensiblement à leur élever l'ame.

Le



Le mari construit & entretient la cabane, il fait les canots, passe les peaux, fait les caisses, les nattes, les raquettes, les palissades autour des jardins & des parcs, s'il y a des bestiaux; il a soin de la récolte, & d'entretenir la cabane de gibier, &c. Il y a des maris qui se font un devoir de faire une partie du travail de leurs femmes.

Devoir des  
maris.

Avant que ces Sauvages eussent reçu de nous des haches & des outils de fer, ils brûloient le pied d'un arbre pour l'abattre; & pour le fendre, ils se servoient de haches de cailloux. Pour l'emmencher, ils coupoient la tête d'un jeune arbre, & y inséroient celle de leur hache: l'arbre se refermoit en croissant & ferroit la hache; alors on coupoit le tronc de la longueur qu'on vouloit donner au manche.

On ne distingue point les nations par leurs habillemens: les hommes, pendant l'été, n'ont sur le corps qu'un simple caleçon fort léger: dans l'hiver, une camisole de peau les couvre jusqu'à la ceinture; ils mettent par-dessus une couverture lorsqu'ils peuvent en

Habillemens

avoir. Le plus souvent ils ont une robe de peau d'ours, de castor, ou d'autres animaux, & mettent le poil en dedans. Ils ont aux pieds une espece de peau passée à la fumée; leurs bas sont aussi de peaux passées de même.

Les camisoles des femmes descendent jusqu'aux genoux; &, dans le grand froid, elles se couvrent la tête de leurs robes: quelques-unes ont des bonnets qui ressemblent à des calottes: d'autres ont des capuces qui tiennent à leurs camisoles: elles ont en outre une espece de jupe faite de peau, laquelle leur couvre depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la jambe. Les hommes comme les femmes recherchent les chemises avec empressement; mais ils les portent par-dessus leurs camisoles, jusqu'à ce qu'elles soient sales: alors ils les mettent par-dessous, & les gardent jusqu'à ce qu'elles tombent par lambeaux: ils ne se donnent jamais la peine de les laver. Les Sauvages du Canada laissent pénétrer leurs peaux de fumée, les frottent un peu: elles se lavent après comme le linge. Quelques-uns

les laissent tremper dans l'eau , & les frottent ensuite dans leurs mains , jusqu'à ce qu'elles soient flexibles & maniables. Les étoffes & les couvertures de l'Europe leur paroissent beaucoup plus commodes.

Les hommes & les femmes se font imprimer sur la peau des figures d'oiseaux , de serpens , de fleurs , de feuilles d'arbres , &c. Cette opération se fait en traçant sur la peau bien tendue , la figure qu'on y veut graver ; on pique ensuite jusqu'au sang les traits avec des arêtes de poissons , ou des aiguilles , & l'on y insinue des couleurs bien pulvérisées : elles pénètrent tellement la peau , qu'elles ne s'effacent jamais. Quelquefois la peau s'enfle , il s'y forme une galle accompagnée d'inflammation : la fièvre survient , & , dans les grandes chaleurs , cette opération est dangereuse pour la vie. Ils graissent leurs cheveux , & sement dessus du duvet de cigne , ou d'autres oiseaux. Ils portent des pendants aux oreilles , & souvent aux narines ; mettent à leur cou des plaques de porcelaine , & sur leur tête des couronnes de plumes.

Les femmes de distinction ornent leurs robes de toutes sortes de figures , de plaques de porcelaine , y mettent une bordure de porc-épic , qu'elles peignent de différentes couleurs. Les berceaux de leurs enfans sont parés de divers colifichets : ils sont d'un bois fort léger , & ont deux demi-cercles à l'extrémité d'en haut , pour qu'on puisse les couvrir , sans toucher à la tête de l'enfant.

Culture des  
terres.

Aussi-tôt que les neiges sont fondues , on commence à préparer la terre : on la remue avec une bêche , dont le manche est fort long , & l'on sème le maïs , qui est le blé naturel du pays : on y a porté du froment d'Europe , mais il a dégénéré. Dans plusieurs cantons , on a l'habitude de semer des fèves avec le maïs , parce que leur tige lui sert d'appui. Les François y avoient porté des pois , qui y avoient acquis un degré de bonté supérieur à celui qu'ils ont en Europe. Il y a des cantons où les femmes seules labourent : dans d'autres , ce sont les hommes & les femmes. Les hommes font presque toujours la récolte. Ils font des trous en terre , où ils mettent

leurs grains & leurs fruits , pour les conserver. D'autres les mettent dans des paniers d'écorces d'arbres , troués de toutes parts , pour l'empêcher de s'échauffer. Dans les parties septentrionales du Canada , on sème peu : les habitans n'ont du blé que par échanges.

Le maïs est sain & nourrissant : dans certains cantons , on se contente de le faire bouillir dans une espece de lessive , & on en fait des magasins : pour le manger , on acheve de le faire cuire dans de l'eau avec un peu de sel. Quelques-uns le font griller lorsqu'il est encore verd & dans l'épi : on l'appelle au Canada *blé groulé* , & on assure que le goût en est très - agréable. Il y en a qui se contentent de le faire seulement chauffer , ils le retirent du feu si-tôt qu'il est ouvert : on l'appelle *blé fleuri*. On prétend que cette maniere de l'appréter le rend fort délicat , & on ne l'emploie que pour les étrangers & pour les personnes de considération.

Diverses préparations du maïs.  
Nourriture

La nourriture la plus ordinaire de ces Sauvages , est le *Sagamité*. Les femmes font griller le maïs , le pilent

dans un mortier qui est fait avec un tronc d'arbre, creusé avec le feu : leur pilon est un morceau de bois dur, mince au milieu, gros par les deux bouts. Elles le jettent grain à grain dans le mortier, & l'écrasent. Lorsqu'il est broyé, elles en font une espece de bouillie, qui seroit fort insipide, si elles n'en relevoient pas le goût, par un mélange de viandes ou de fruits. Si les Sauvages se contentoient de ces mets simples, on les regarderoit comme fort sobres : mais, comme ils aiment tous en général la graisse, ils mettent dans leurs bouillies toute celle qu'ils peuvent trouver. Les Voyageurs assurent leur avoir vu mettre dans une chaudiere de bouillie, plusieurs livres de chandelle ; même des especes de graisses plus dégoûtantes, & les manger avec avidité.

Chez les nations occidentales, la folle avoine tient lieu de maïs : elle est beaucoup moins nourrissante, mais le bœuf, qui y est très-commun, y supplée. Les nations errantes, qui ne cultivent point la terre, sont obligées, quand la chasse & la pêche leur manquent, de vivre d'une espece de

mousse , qui croît sur certains rochers , & que les François ont nommée *Tripe de roche*. On peut bien imaginer que ce mets fournit peu de substance , & qu'il est fort insipide au goût. Ces Barbares se nourrissent encore d'une espece de maïs sauvage , qu'ils laissent pourrir dans une eau dormante. Lorsqu'ils l'en retirent , il est tellement corrompu , que l'odeur seule feroit soulever le cœur à tout autre : mais ils le mangent avec avidité , & boivent l'eau qui en découle.

Il y a parmi ces sauvages , des femmes qui font du pain : mais ce n'est qu'une pâte mal pétrie , sans levain , & cuite sous la cendre. Elles y mêlent des fèves , divers fruits , de l'huile & de la graisse. Cette masse doit être mangée chaude , & se gâte promptement , quand elle est froide.

Lorsque les femmes ont fait la cuisine , les provisions , &c. elles font du fil avec l'écorce intérieure d'un arbre , qu'elles appellent *bois blanc* , font des tasses & autres ustensiles de bois.

Les villages , ou les bourgades des Sauvages de l'Amérique septentrionale , n'ont point de forme régulière.

Forme des  
bourgades ,  
des cabanes.  
Meubles.

Les anciennes relations les représentent rondes : mais aujourd'hui , ce n'est qu'un amas de cabanes sans ordre ; les unes sont de simples appentis , les autres sont en tonnelles , bâties d'écorces , soutenues par des pieux , revêtues en dehors d'un enduit de terre assez grossier. Elles ont quinze ou vingt pieds de large , sur cent de longueur. On y allume ordinairement plusieurs feux. Si le rez de chaussée ne suffit pas pour contenir tous les lits , ceux des enfans sont sur une estrade élevée de cinq ou six pieds , & qui regne autour de la cabane. Les meubles , les ustensiles & les provisions , sont au dessus de cette estrade , rangés sur des soliveaux qui traversent l'édifice. L'entrée est une espèce de vestibule , où les jeunes gens dorment en été , & qui sert de bûcher pendant l'hiver. Les portes sont faites d'écorces d'arbres , & ne ferment jamais bien. Il n'y a ni fenêtre , ni cheminée aux cabanes. Une simple ouverture , qu'on laisse au milieu du toit , donne quelque passage à la fumée , encore est-on obligé de la boucher quand il pleut.



Les villages de ces Sauvages sont en général fortifiés : ils sont environnés d'une triple palissade. Les pieux qui forment ces palissades, sont entrelassés de branches d'arbres, qui ne laissent aucun vuide. Avec ces fortifications, ils soutenoient un long siège, lorsque les Américains ignoroient les armes à feu. Dans chaque village, on trouve une grande place ; mais elle n'est pas régulière. Les Iroquois bâtissoient autrefois beaucoup mieux qu'ils ne bâtissent aujourd'hui. On voyoit dans leurs édifices, des figures en relief, à la vérité, d'un travail fort grossier : mais depuis que leurs bourgades ont été détruites par les différentes nations avec lesquelles ils étoient en guerre, ils n'ont pas entrepris de les rétablir. Dans leurs campemens & dans leurs quartiers d'hiver, ils ne cherchent pas plus les commodités de la vie.

La guerre est la plus importante de toutes les affaires de ces Sauvages ; mais ils s'y déterminent souvent pour des causes très-légères : c'est, ou pour venger une injure, qui à peine feroit une querelle entre deux particuliers ;

Guerre des  
Sauvages du  
Canada.

ou pour remplacer des morts par des prisonniers. Souvent un songe occasionne une guerre sanglante. Lorsque la guerre est résolue, on choisit un Général. Ce Général, avant de former un corps de troupes, se fait peindre en noir, jeûne plusieurs jours, pendant lesquels il n'a de communication avec personne. Son unique occupation est d'invoquer son génie protecteur & d'observer ses propres songes. Son amour-propre lui fait regarder la victoire comme certaine, & lui procure toujours des songes agréables. Après le jeûne, il assemble les guerriers, & tenant le collier de porcelaine, il (a) leur explique les motifs qui excitent

Le Pere  
Charlevoix  
*ubi suprà.*

(a) Les colliers ont environ deux pieds de long, sur trois ou quatre pouces de largeur. Ils sont composés de coquilles de colimaçons, qu'on trouve sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Ces colliers sont l'écriture des Sauvages de l'Amérique Septentrionale : ils leur servent pour traiter de la Paix,

pour faire des Ambassades, pour annoncer leurs pensées, pour décider les querelles, pour juger, condamner ou absoudre. Cela dépend de la manière dont les coquilles sont arrangées. Ils servent encore d'ornemens aux jeunes guerriers qui en font des ceintures & des bracelets.

la nation à entreprendre la guerre, & finit, en disant, ce collier est pour celui qui se chargera d'ensevelir ceux d'entre nous qui périront dans cette entreprise. Il pose ensuite son collier à terre. Celui qui le prend se déclare son Lieutenant, & le remercie du zèle qu'il marque pour la nation. On fait ensuite chauffer de l'eau, on débarbouille le Général, on lui accommode les cheveux, on les graisse & on les peint : on lui met différentes toudours au visage, & on lui passe sa plus belle robe. Il chante ensuite, d'un ton lugubre, sa chanson de mort. Tous les soldats entonnent l'un après l'autre leur chanson de guerre. Chacun a la chanson de sa famille, & il n'est pas permis aux autres de la chanter.

Ces cérémonies étant faites, le chef va communiquer son projet au Conseil où on l'examine : lorsqu'il est approuvé, l'on fait un festin, dont le principal mets est un chien. Chaque famille, pour s'assurer des prisonniers, fait des présents au Général, qui s'engage verbalement à en fournir : souvent il donne des gages. Lorsqu'une expédition militaire est résolue chez les Iroquois,

on met la chaudiere de guerre sur le feu , & les alliés sont avertis d'y apporter quelque chose , pour faire connoître qu'ils approuvent l'entreprise , & qu'ils veulent y contribuer. Tous ceux qui s'enrôlent donnent au Général un morceau de bois sur lequel est leur marque : ceux qui retirent leur parole après cet engagement, sont déshonorés sans retour.

Lorsque l'armée est composée , on fait un nouveau festin , & le Général fait encore un discours avant qu'on commence , pour exhorter tous les jeunes gens à combattre avec courage. Il s'avance ensuite au milieu de l'assemblée , le casse-tête à la main , & chante une chanson guerrière : tous les soldats lui répondent , & jurent de vaincre ou de mourir : mais ils ne se soumettent à aucune dépendance. Le Général , au contraire , contracte envers eux l'obligation de récompenser ceux qui font quelque action éclatante. Le repas termine la cérémonie. Chez les Iroquois , les anciens guerriers font mille outrages aux jeunes gens qui n'ont point encore vu l'ennemi , & si ceux-ci marquent la moindre impatience , ils sont

déclarés incapables de porter les armes.

Les Jongleurs ou Médecins préparent des drogues pour guérir ceux qui seront blessés & pour les préserver de la mort. Ils font ensuite des sacrifices, & cette cérémonie finit encore par des festins. Depuis le moment où la guerre est résolue, jusqu'à celui du départ des guerriers, on passe les nuits à chanter & les jours à faire des préparatifs. Si l'on est obligé de traverser quelques rivières ou quelques bras de mer, on prépare les canots. Si c'est en hiver, on prépare les traîneaux & les raquettes. Les derniers instrumens servent aux Sauvages pour voyager sur la neige. Ils ont environ trois pieds de long & quinze ou seize pouces de large. Leur forme est ovale, excepté que le derrière se termine en pointe.

Lorsque les guerriers partent, ils vont chez leurs parens & leurs amis, auxquels ils font des adieux avec la plus grande tendresse. Chacun s'empresse à leur donner des provisions. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils sont ordinairement presque tout nus.

Armes.

Ces peuples n'avoient autrefois pour armes que l'arc , la fleche , le javelot & le casse-tête. Leurs fleches & leurs javelots étoient armés d'os : le casse-tête étoit une petite massue de bois très-dur , dont la tête étoit ronde , mais tranchante d'un côté. Ils avoient peu d'armes défensives. Quelques-uns faisoient cependant usage de boucliers construits avec des peaux. Lorsqu'ils peuvent se procurer des fusils , de la poudre & du plomb , ils abandonnent leurs fleches & leurs javelots. On s'est repenti plus d'une fois de leur avoir fourni des armes à feu , & l'on accuse les Hollandois de leur en avoir fait connoître l'usage pendant qu'ils étoient en possession de la Nouvelle-York.

Ces peuples ont des enseignes pour se rallier. Ce sont de petits morceaux d'écorce d'arbre , sur lesquels ils tracent la marque de leur nation ou de leur bourgade : ils les attachent au bout d'une perche. Si l'armée est nombreuse , chaque famille a la sienne , avec sa marque distinctive.

Lorsqu'ils sont entrés dans le pays ennemi , ils font un festin & s'endorment : au réveil , ceux qui ont eu des

songes, parcourent tous les feux, en chantant la chanson de mort, disent leur rêve, & si on ne leur en donne pas l'explication, ils peuvent s'en retourner chez eux, ce que les poltrons ne manquent jamais de faire. On fait de nouvelles invocations aux génies; on s'anime par des bravades & des promesses mutuelles; on continue la marche, & les coureurs précèdent l'armée pour voir si l'ennemi ne tend point quelque embuscade.

Lorsqu'on a découvert l'ennemi, l'on se traîne vers le lieu où il est sur les pieds & les mains, jusqu'à la portée des fleches ou du fusil. Alors on se leve : le chef donne le signal, & toute l'armée lui répond par des cris horribles. On fait une décharge; &, sans donner à l'ennemi le tems de se reconnoître; on s'élance sur lui, le casse-tête à la main. Il y a plusieurs nations qui au casse-tête ont substitué la hache. Après le combat on leve les chevelures des morts & des mourants, & l'on ne pense à faire des prisonniers que quand l'ennemi prend la fuite. S'il se retire dans quelque retranchement, on fait des efforts incroyables pour l'y forcer,

Batailles.

Alors les vaincus, connoissant le sort qui les attend s'ils tombent entre les mains des vainqueurs, font, de leur côté tous leurs efforts pour se défendre, & le carnage devient horrible. On assure que ces Sauvages font la guerre avec une prudence qu'on n'attendrait pas chez des peuples aussi mal disciplinés. Le chef laisse ordinairement son casse-tête sur le champ de bataille, & y trace des figures qui annoncent la victoire qu'il a remportée. On enchaîne les prisonniers par le cou, & on les garde avec le plus grand soin.

L'armée, après le combat, se met en marche pour retourner dans son pays. Lorsqu'elle est près de la principale bourgade, le Général y envoie un député pour annoncer sa victoire, ou sa défaite : tous les jeunes gens & les femmes vont au devant de l'armée, & portent des rafraîchissemens aux soldats. On passe quelques jours à pleurer les morts : on annonce ensuite la victoire, & au deuil succèdent les réjouissances. Les guerriers font leur entrée : le Général est à la tête ; le Lieutenant suit, accompagné d'un crieur qui fait les cris de mort. Les



soldats marchent ensuite sur deux lignes. Les prisonniers sont au milieu : ils ont le corps presque nud , le visage & les cheveux peints , un bâton à la main , les bras liés au dessus du coude avec une corde , dont deux guerriers tiennent les bouts. Ces malheureux chantent leur chanson de mort , & conservent un air de fierté qui surprend tous les Européens que le hasard fait trouver à ce spectacle. Voici , à peu près le sens de leur chanson : « Je suis » brave , intrépide. Je ne crains ni la » mort ni les tortures. Ceux qui les » craignent sont des lâches : la vie n'est » rien pour un homme de courage. » Que le désespoir & la rage étouffent » mes ennemis. Que ne puis-je les dé- » vorer & boire jusqu'à la dernière » goutte de leur sang. » Ces bravades leur coûtent cher : elles mettent en fureur ceux qui les entendent. On les conduit de cabane en cabane , & dans toutes ils reçoivent quelque traitement cruel. Dans l'une , on leur arrache un ongle , dans une autre , on leur coupe un doigt ; tantôt avec les dents , tantôt avec un mauvais couteau , on leur enleve un morceau de chair ; on les

Sort des pri-  
sonniers.

fouette avec tant de violence, que leur peau tombe par lambeaux. On les conduit ensuite dans une place où tous les habitans de la bourgade s'assemblent, & on en fait la répartition : leur sort dépend de ceux auxquels ils sont livrés. Les femmes qui ont perdu leur mari ou leurs enfans à la guerre sont partagées les premières. On satisfait ensuite aux engagemens que les guerriers ont contractés avant de partir pour la guerre. S'il ne se trouve point assez de captifs, on y supplée par des chevelures, & ceux qui en obtiennent, s'en parent les jours de fête : le reste du tems on les laisse suspendues à la porte des cabanes. Lorsque le nombre des prisonniers excède celui des prétendans, on donne le surplus aux alliés.

Cruauté à  
l'égard des  
prisonniers,

Le sort le plus ordinaire des prisonniers de guerre est de périr dans les tourmens, ou de tomber dans un esclavage très-dur. Il arrive quelquefois que des femmes, des meres & des peres en adoptent, pour remplacer leurs maris ou leurs enfans. Alors le prisonnier entre dans tous les droits de celui dont il prend la place, & est

regardé comme étant véritablement de la nation. Il en prend l'esprit de si bonne foi, qu'il ne fait aucune difficulté de porter les armes contre sa patrie, si l'occasion s'en présente. Les Iroquois se sont conservés par cette politique. Les guerres continuelles qu'ils ont soutenues contre les autres nations, les auroient détruits, s'ils n'avoient pris l'habitude de naturaliser leurs prisonniers.

Ceux qu'on destine à la mort sont traités pendant quelques jours avec beaucoup d'égards : mais lorsque le moment de l'exécution est arrivé, si on l'a livré à une mere ou à une femme, elle invoque l'ombre de celui qu'elle veut venger. Un crieur appelle le prisonnier, lui déclare les intentions de sa maîtresse, & exhorte les jeunes gens à lui faire endurer tous les maux possibles. Un autre lui dit, d'un air de commisération : « Mon frère, prends patience, on va te brûler. » Aussi-tôt il s'élève un cri dans toute l'habitation, & l'on conduit le prisonnier au lieu du supplice. On le lie à un poteau par les pieds & par les mains, mais de maniere qu'il puisse tourner autour.

*Idem. ibid.*

On lui fait chanter sa chanson de mort qui est toujours insultante pour les assistans. On allume un grand feu, l'on y fait rougir des fers, & on les applique sur toutes les parties de son corps, en commençant par les pieds & en remontant jusqu'à la tête : tous les habitans de la bourgade prêtent la main à cette horrible exécution. Le supplice dure souvent plusieurs jours, parce que ceux qui se chargent de le faire endurer, ont la barbare attention de ne pas appliquer les fers rouges sur les parties délicates du corps du patient. Si le malheureux qu'on brûle est courageux, il chante au milieu des tourmens, & tient des propos outrageans à ses bourreaux. Il s'en trouve à qui la douleur fait pousser des cris capables de percer les cœurs les plus durs; mais ces barbares, loin de s'attendrir, poussent des cris de joie, lui disent qu'il n'est pas homme, & que les pleurs ne sont permis qu'aux femmes. Lorsqu'ils sont las de tourmenter cette malheureuse victime, ils lui cernent avec un couteau la peau tout autour des cheveux, la lui arrachent, & la laissent pendre parderrière; & pour étancher

le sang , on lui applique sur la tête une gamelle remplie de sable brûlant. On le détache ensuite du poteau , & on le conduit à coups de pierres , du côté du soleil couchant , parce qu'on imagine que les ames doivent y aller après la mort. Lorsqu'il tombe , chacun court à lui , & s'empresse de couper des morceaux de sa chair dont on se régale. La nuit on s'arme de bâtons , & on court dans toutes les cabanes pour chasser son ame qui pourroit y être cachée , pour tirer vengeance de tous les tourmens qu'on lui a fait endurer.

On prétend que ces Sauvages ne sont arrivés que par degrés à cet excès d'inhumanité , & que l'usage les y a insensiblement accoutumés. Le desir de la vengeance , & de voir faire une lâcheté à leur ennemi ; la persuasion où ils sont que , plus ils le font souffrir , plus ils causent de satisfaction aux guerriers qui ont péri à la guerre , ou qui ont été brûlés , y entrent pour beaucoup.

Ce qui cause l'apparente insensibilité du patient , qui ne cesse de chanter & d'insulter ses bourreaux , peut être le désespoir. Il sait qu'il n'a point

de grace à espérer : les mouvemens qu'il se donne, la fureur à laquelle il se livre, font une espece de diversion, émoussent le sentiment, & produisent plus d'effet que les pleurs & les gémissemens. Les Missionnaires rapportent un exemple presque incroyable de la fermeté que ces Sauvages conservent dans les tourmens. Un Capitaine Iroquois aimant mieux braver le péril, que se déshonorer par la fuite, se battit long-tems seul contre un parti de Hurons : ceux-ci qui vouloient l'avoir vif, employèrent toutes sortes de stratagèmes pour y parvenir. Enfin ils le prirent, & le conduisirent dans une bourgade où il y avoit des Missionnaires auxquels on laissa la liberté de l'entretenir. Ils vinrent à bout de le convertir, & de lui faire recevoir le Baptême. Peu de jours après il fut brûlé avec plusieurs de ses compagnons, & sa constance étonna les Sauvages même. On s'avisa de ne pas le lier, comme cela arrive quelquefois. Il se crut en droit de faire à ses bourreaux tout le mal dont il étoit capable. On le fit monter sur un échafaud, & on lui appliqua les fers rouges sur

toutes les parties du corps. Il parut d'abord insensible , & excita à la patience un de ses compagnons qu'on brûloit à côté de lui , & qui donnoit quelques marques de foiblesse. On tomba alors sur lui avec une fureur sans égale : il ne parut pas ému , & ses bourreaux étoient embarrassés à lui trouver quelque endroit sensible , lorsqu'un d'entr'eux s'avisa de lui cerner la peau de la tête , & de la lui arracher. La douleur fut si vive , qu'il tomba sans connoissance : on le crut mort , & chacun se retira ; mais un moment après il revint de cet évanouissement , & ne voyant personne autour de lui , il prit un gros tison , appella ses bourreaux , & les défia de s'approcher. Ils furent tout étonnés de cette fermeté , poussèrent d'horribles hurlemens , s'armèrent tous , les uns des tisons ardens , les autres des fers rougis au feu , s'élançerent sur lui tous ensemble. Il les reçut avec une intrépidité qui les fit reculer : le feu qu'on avoit allumé pour faire rougir les fers lui servit de retranchement d'un côté ; il s'en fit un autre avec les échelles dont on s'étoit servi pour monter sur l'écha-

faud ; & , cantonné dans son propre bûcher , il fut la terreur d'une bourgade entiere. En voulant éviter un tison qui lui fut lancé, il fit un faux pas , & tomba au pouvoir de ses ennemis. Ces barbares épuiserent leurs forces à le tourmenter , le jetterent au milieu d'un grand brasier , & l'y laisserent , persuadés qu'il y seroit bientôt étouffé : mais il se releva tout-à-coup , s'arma de tisons ardens , & courut au village , comme s'il y eût voulu mettre le feu. Tous les habitans furent saisis d'effroi , & personne n'eut la hardiesse de se présenter à lui pour l'arrêter. On lui jeta entre les jambes un bâton qui le fit tomber , on se jeta sur lui avant qu'il se fut relevé , on lui coupa les pieds & les mains , on le roula sur des charbons allumés , & on mit sur lui un tronc d'arbre qui étoit embrasé. Tous les habitans de la bourgade firent un cercle autour de lui pour goûter le barbare plaisir de le voir brûler. Son sang qui couloit de toutes parts éteignit presque le feu. On croyoit n'avoir plus rien à redouter d'un homme dans cet état ; mais il fit un effort si terrible , qu'il renversa le tronc d'arbre qui étoit sur lui , se traîna sur les coudes

&amp;c



& sur les genoux, en grinçant des dents, & fit écarter ceux qui étoient le plus proche de lui dans ce moment. Les Missionnaires qui avoient été présens à cette horrible scène, s'approchèrent de lui pour l'exhorter à souffrir avec patience, & à offrir ses peines à Dieu. La fureur de ce malheureux se calma tout-à-coup : il répéta les prières que les Missionnaires lui prononcèrent, & demanda pardon à Dieu de ses emportemens. Pendant ce tems un Huron alla le prendre parderrière, & lui coupa la tête.

Il est impossible de faire la guerre avec plus de barbarie : mais on assure que ces peuples mettent dans leurs traités & leurs négociations, beaucoup d'habileté. Ils ne songent point à étendre les bornes de leur domination, ne trouvant même pas mauvais qu'on s'y établisse, pourvu qu'on n'entreprenne point de gêner leur liberté. Leurs traités ne tendent qu'à se faire des alliés contre des ennemis qui leur paroissent redoutables, ou à terminer une guerre qui est ruineuse pour les deux parties.

• Parmi toutes ces nations, le *Calumet* Calumet

*Tome XIX.*

G

est le symbole de la paix & de l'amitié : il sert même à cet usage entre les particuliers. C'est une pipe , dont le tuyau est fort long , & la tête forme une espece de marteau : elle est ordinairement composée d'un marbre rouge , fort aisé à travailler. Le tuyau est d'un bois léger , peint de différentes couleurs , orné de têtes , de queues , de plumes de beaux oiseaux. Ces Sauvages prétendent qu'il leur a été donné par le soleil , & débitent à ce sujet des fables , plus absurdes les unes que les autres.

L'usage est de fumer dans le calumet , lorsqu'on l'accepte , & l'on contracte par-là un engagement , dont on est persuadé que le Grand-Esprit puniroit l'infraction. Lorsque l'ennemi présente un calumet au milieu du combat , on peut le refuser : mais si on l'accepte , il faut mettre les armes bas sur le champ. Les calumets sont variés , suivant les différentes especes de traités qu'on veut faire. Dans le commerce , lorsqu'on est convenu d'un échange , on présente le calumet pour marque de la convention réciproque. S'il est question de faire une alliance

pour la guerre , le tnyau & les plumes sont rouges. Quelquefois il ne l'est que d'un côté ; & par cette disposition , on connoît à quelle nation on veut déclarer la guerre. Le calumet est plus ou moins grand , selon l'espece des affaires & des personnes. Ceux qui acceptent le calumet , fument avec , & le rendent ensuite. Plusieurs Ecrivains ont voulu trouver du mystere dans cet usage du calumet : mais il paroît aussi naturel de fumer dans la même pipe , que de boire dans la même tasse , comme font encore plusieurs nations de notre continent. Un Négociateur conserve toujours de la fierté , même lorsque les affaires de sa nation sont dans le plus fâcheux état. Souvent il a l'adresse de persuader aux vainqueurs que leurs intérêts demandent qu'ils mettent les armes bas. Il a lui-même un intérêt personnel à employer toute son adresse & son éloquence dans sa négociation ; car si ses propositions ne sont pas agréables , il reçoit souvent pour réponse , un coup de hache sur la tête. Quelquefois même on l'arrête , & on lui fait subir le sort des prisonniers de guerre ;

& ces violences sont toujours colorées de quelque prétexte , tel que celui de représailles , de vengeance , &c.

Tous les Voyageurs assurent que ces peuples , qui ne font la guerre par aucun motif d'intérêt , qui n'enlèvent jamais la dépouille des vaincus , & ne touchent même pas aux habits des morts , connoissent la plus fine politique , & en font usage. Ils ont des pensionnaires chez leurs ennemis ; & , comme les avis intéressés leur seroient suspects , il faut que les pensionnaires les accompagnent toujours de présens , pour qu'on y ajoute foi.

Funérailles  
des Sauvages.

Tous ces peuples envisagent leur fin avec un sang-froid qui surprend les Voyageurs. Ceux qui sont arrivés à la décrépitude , reçoivent la mort par des personnes chères , sans en marquer le moindre chagrin : ils imitent même souvent les habitans de la terre de Labrador , qui prient leurs parens & leurs amis , de les délivrer des maux auxquels la vieillesse les expose. Lorsque quelqu'un est attaqué d'une maladie , à laquelle les Jongleurs ne peuvent apporter de remède ,

toute la famille s'assemble dans la cabane, souvent même tous les habitans de la bourgade s'y rendent : le malade recueille toutes ses forces, harangue ceux qui sont présens : il leur fait ensuite ses adieux ; & ordonne un festin. Tout ce qu'il y a de provisions dans la cabane y est employé : on égorge autant de chiens qu'on en peut trouver, parce qu'on est persuadé que les âmes de ces animaux vont dans l'autre monde, & avertir que le mourant est prêt de s'y rendre ; & tous les corps sont mis dans la chaudière, pour augmenter les mets du festin. Après le repas, les pleurs commencent : on ne les interrompt que pour souhaiter au mourant un heureux voyage, le consoler de la perte qu'il va faire de ses parens, de ses amis ; & l'assurer que ses descendans soutiendront sa gloire. Il les écoute tous avec une tranquillité surprenante.

Aussi-tôt que le malade a rendu l'esprit, tout le village retentit de gémissemens ; & cette scène lugubre dure autant de tems, que la famille est en état de la soutenir, car elle tient table ouverte. On pare le cadavre

vre de sa plus belle robe , on lui peint le visage , on l'expose à la porte de la cabane , & on met ses armes à côté de lui. On loue des pleureuses qui , pendant qu'on porte le cadavre dans le tombeau , chantent , dansent , & pleurent en cadence. Le tombeau est tapissé de peaux beaucoup plus précieuses que celles qu'on met dans les cabanes : on place le cadavre au milieu , on le couvre de peaux , & on met de la terre sur le tout. On place ensuite sur le tombeau un pilier , auquel on attache tout ce qui pourroit marquer l'estime qu'on faisoit du mort. On y grave quelquefois une figure , qu'on prétend être son portrait , & on y annonce , par des hiéroglyphes , les plus belles actions de sa vie. On se dépouille de ce qu'on a de plus précieux , pour parer les tombeaux : on les découvre de tems en tems , pour les rapiffer de nouvelles peaux. On se prive d'une partie de ses alimens , pour la porter sur la tombe des morts , & dans les lieux où l'on croit que leurs âmes sont errantes : lorsque les bêtes l'enlèvent , on croit que c'est l'âme qui l'a prise pour sa réfection. Il n'est pas

rare de voir des meres garder les cadavres de leurs enfans pendant des années entieres , & se tirer du lait des mammelles , pour le répandre sur eux : on prend enfin plus de soin des morts que des vivans.

On s'abstient assez long-tems de prononcer le nom d'un mort : si quelqu'un de la famille le porte , il le quitte pendant tout le tems que dure le deuil. On assure que le plus grand outrage que l'on puisse faire à un Sauvage du Canada , c'est de lui dire : « Ton pere » est mort » : mais on n'en donne point la raison.

Ceux qui meurent pendant le tems de la chasse , sont exposés sur un échafaud , & restent dans cette situation , jusqu'au départ de la troupe , qui les emporte comme un dépôt sacré. Le corps de ceux qui périssent à la guerre est brûlé , & on rapporte les cendres , pour les placer dans le tombeau de leur famille. Les nations sédentaires ont un cimetiere , qui est situé à quelque distance du village. Les autres enterrent leurs morts dans un bois , au pied d'un arbre , ou les font sécher , & les gardent dans des

vre de sa plus belle robe, on lui peint  
le visage, on l'expose à la porte de  
cabane, & on met ses armes à côté  
de lui. On loue des pleureuses qui  
pendant qu'on porte le cadavre  
le tombeau, chantent, dansent,  
pleurent en cadence. Le tombeau  
tapissé de peaux beaucoup plus  
cieuses que celles qu'on met dans  
cabanes : on place le cadavre  
lieu, on le couvre de peaux,  
met de la terre sur le tout. On  
ensuite sur le tombeau un pilier  
quel on attache tout ce qui  
marquer l'estime qu'on faisoit  
On y grave quelquefois une  
qu'on prétend être son portrait  
y annonce, par des hiéroglyphes  
plus belles actions de sa vie  
déponille de ce qu'on a de  
cieux, pour parer les tombeaux  
les découvrir de tems en tems  
tapisser de nouvelles peaux,  
d'une partie d'elles  
porter sur la  
les lieux où  
sont erran  
levent, on  
prise pour



liquent

onie.

gade se

sens aux

nient en-

pagné de

épare des

te, qui se

des princi-

s de la fosse

bâtons de la

n ; un jeune

e femme en

tant de per-

leur sexe s'ef-

a victoire est à

t. Il se fait en

on tire quelque

nit la cérémonie

es. La famille du

discrupuleux : cha-

elix, se noircit le

e, se tient sou-

e personne en

e, ne mange

e de tous les

jamais, même

roids. Ce deuil

out de quels on

G y

en recommence un qui est plus doux ;  
& qui diminue insensiblement.

Un mari ne pleure jamais sa femme ,  
parce qu'il est honteux à un homme  
de pleurer , pour quelque motif que ce  
soit : mais les femmes pleurent leur  
mari pendant un an entier , & font re-  
tentir le village de leurs cris , principa-  
lement au lever & au coucher du soleil ,  
& lorsqu'elles vont ou reviennent du  
travail.

Le deuil des meres a le même terme  
pour leurs enfans : les principaux de  
la nation peuvent se remarier au bout  
de six mois ; mais les hommes du  
commun ne le peuvent qu'au bout  
d'un an.

Fête des  
Morts.

- La *fête des Morts* , ou le festin des  
ames , est une partie de la religion des  
Sauvages. On désigne d'abord le lieu de  
l'assemblée , on choisit ensuite celui qui  
doit présider. Il est chargé de régler  
toutes les cérémonies , & de faire les  
invitations aux villages voisins. Au  
jour marqué , tous les Sauvages s'as-  
semblent , & vont deux à deux vers  
le cimetière. Lorsqu'on y est arrivé ;  
on commence par découvrir les cada-  
vres , & on reste quelque tems à les

considérer en silence. Les femmes interrompent ce silence par des cris lamentables.

On ramasse ensuite les ossemens , qu'on met par monceaux : s'il se trouve des cadavres qui ne soient pas tout-à-fait consommés , on les met dans de l'eau chaude , on détache la chair des os , qu'on enveloppe avec des robes neuves de castors , & on les porte avec les autres. Chaque famille désigne quelqu'un qui doit se charger d'une certaine quantité d'ossemens : lorsque chacun en a fait un paquet , il le prend sur ses épaules , & on retourne au village , dans le même ordre qu'on en est parti : pendant la marche , les femmes continuent les gémissemens , & les hommes donnent les mêmes marques de douleur , qu'au jour de la mort de leurs parens. Lorsqu'on est arrivé au village , ceux qui ont des paquets d'ossemens vont les porter dans leur cabane. Cette cérémonie étant finie , on fait un festin dans chaque cabane , à l'honneur des morts de la famille. Les jours suivans , il s'en fait de publics , accompagnés de danses , de jeux & de combats , pour lesquels il y a des prix proposés. On

pousse par intervalle des cris perçans ; qui s'appellent *les cris des ames*. On fait des présens aux étrangers : on profite quelquefois de ces occasions pour traiter des affaires publiques : on élit un Chef. Tout se passe avec beaucoup d'ordre & de décence ; les danses mêmes prennent un air lugubre. Quelques jours après , on se rend dans une grande salle dressée exprès ; on y porte les ossemens qu'on a tirés des cimetières , & on y met les présens destinés aux morts. Delà on transporte encore les restes des morts dans une grande fosse , qu'on a creusée pour ce motif , & tapissée des plus belles pelletteries ; & on les y dépose pour toujours. Les présens que l'on fait aux morts sont placés à part. Lorsque les os sont dans l'endroit où ils doivent rester , les femmes recommencent leurs gémissemens : tous les assistans descendent ensuite dans la fosse , mettent de nouvelles fourrures sur les os , & par-dessus des écorces , sur lesquelles on jette du bois & de la terre , après quoi toute l'assemblée se retire. Les femmes vont encore pendant quelques jours pleurer sur cette fosse.

Nous avons parlé si souvent des Danse des Sauvages. danses des Sauvages, que nous croyons devoir faire connoître au lecteur celles qui sont le plus en usage. La plus célèbre est *la danse du Calumet*. Celle du Calumet. C'est une fête militaire, dont les guerriers sont les seuls acteurs. Ils ont les mêmes ajustemens qu'ils portent lorsqu'ils vont à la guerre : leur visage est peint de toutes sortes de couleurs ; leurs têtes sont ornées de plumes, & chacun en tient plusieurs à la main. Le Pere Charlevoix. Tous forment un cercle, au milieu duquel est le calumet : les spectateurs sont répandus de tous côtés par petites troupes, les femmes sont séparées des hommes : tous sont couverts de leurs plus belles robes, & assis à terre. Ce spectacle fait, à une certaine distance, un assez bel effet. Les instrumens de musique ne sont que le tambour & le chickikoué ; ce dernier est une gourde remplie de petits cailloux : on peut croire que les sons de ces instrumens sont fort ennuyeux. La danse se réduit à des contorsions qui n'expriment rien. A la fin de chaque danse, un guerrier sort de son rang, & va frapper un coup de hache d'arme sur un poteau, qui est planté à

quelque distance des danseurs. C'est un signal pour le silence : il raconte alors ses exploits guerriers ; il reçoit des applaudissemens , & va se remettre à sa place. Les spectateurs jettent de tems en tems de grands cris , pour applaudir aux danseurs.

Danse de  
la décou-  
verte.

La danse qu'ils appellent *de la découverte*, demande beaucoup plus d'action , & annonce mieux la chose dont elle est l'image. Elle représente assez au naturel tout ce qui s'observe dans une expédition militaire. Comme les Sauvages ne cherchent qu'à surprendre leurs ennemis , il y a beaucoup d'apparence qu'elle tire delà son nom. Un homme s'avance d'abord lentement au milieu de la place , où il demeure quelque tems immobile : il représente ensuite le départ des guerriers , la marche & les campemens. Il paroît aller à la découverte , il fait les approches , il s'arrête , comme pour prendre haleine , & entre tout-d'un-coup en fureur ; il semble vouloir tuer tout le monde. Revenu à lui , il va prendre quelqu'un , comme s'il le faisoit prisonnier ; il feint de casser la tête à un autre ; il couche un troisième

en joue , & se met à courir de toutes ses forces. Il s'arrête ensuite , & reprend ses sens. C'est la retraite précipitée , ensuite plus tranquille. Alors il exprime par divers cris les différentes situations où son esprit s'est trouvé dans la dernière campagne , & finit par raconter ses exploits.

La *danse du bœuf* est encore fort en usage parmi ces peuples. Les habitans du même village se rendent au lieu désigné : chaque famille forme un cercle ; tous les hommes y portent leurs armes & leurs boucliers. Tous les cercles tournent de différens côtés , en observant une espèce de cadence , qui leur est marquée avec le tambour & le chickikoué. De tems en tems le chef d'une famille présente son bouclier , sur lequel tous les danseurs vont frapper : il rappelle quelques-uns de ses exploits ; & s'il n'est pas contredit , il va couper un morceau de tabac , dont on a attaché une assez grande quantité au poteau qui est dans la place. S'il manque quelque chose à la vérité de son récit , celui qui le prouve est en droit de lui enlever le tabac qu'on lui a laissé prendre. Ce divertissement est

Danse du  
Bœuf.

toujours suivi d'un festin. On ne trouve rien dans cette danse qui ait rapport avec le nom qu'elle porte. Il peut lui venir des boucliers, qui sont faits de peaux de bœuf. Ces Sauvages ont plusieurs autres danses, qui ne consistent qu'à sauter en rond, & à faire différentes contorsions, au son des mêmes instrumens dont on vient de parler.

**Musique.** Leur musique n'a que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse. En chantant, ils donnent à leur voix un certain tour, qu'il est difficile d'exprimer par la note. Leurs chansons n'ont ordinairement point de sens déterminé; ils n'ont qu'une articulation, à peu près semblable au la la la, &c. des François.

**Jeux.** Ces peuples sont aussi attachés aux jeux de hasard, que les Européens mêmes. Le plus commun parmi les hommes, est celui du *plat*. Il ne se joue qu'entre deux. Chacun prend six ou huit osselets à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc, tirant sur le jaune. On les met dans un plat rond & creux : on frappe la table avec ce plat; les osselets sautent, & lors-

Le Pere  
Charlesvoix.



qu'ils retombent tous sous la même couleur, celui qui a joué gagne cinq points. La partie est en quarante, & les jeux gagnés se rabattent à mesure que l'adversaire en prend. Cinq osselets d'une même couleur ne donnent qu'un point ; mais s'ils reviennent une seconde fois, ils valent rasle de tout. Celui qui perd cede sa place à un autre, qui est désigné par les marqueurs. Ordinairement tout le village s'intéresse au jeu : quelquefois même un village joue contre un autre. Chaque partie désigne ses marqueurs : mais ils se démettent de cet emploi, quand ils le jugent à propos. Ceux qui perdent poussent des hurlemens horribles, & font mille imprécations contre les génies de leurs adversaires. Les grandes parties durent ordinairement cinq ou six jours, même pendant les nuits. On invite souvent les Missionnaires à s'y trouver, parce qu'on s'imagine que leurs génies sont plus puissans que ceux des Sauvages. Ils veulent quelquefois prendre occasion des incidens, pour faire connoître aux Sauvages la vanité de leur culte : mais ceux-ci leur répondent froidement : « Vous avez vos dieux, nous » avons les nôtres. Il est malheureux

» pour nous que les nôtres soient les  
» plus foibles. »

Jeu des pail-  
les.

Pour jouer le jeu des pailles, ils prennent un nombre illimité, mais toujours impair, de petits joncs, de la grosseur des tuyaux de froment. Après les avoir bien remués, en invoquant les génies, ils les placent sur une table, & les séparent en petits monceaux de dix avec un os pointu. Chacun prend son monceau à l'aventure ; & celui qui a pris le monceau d'onze, gagne un certain nombre de points. Ils y jouent encore avec un acharnement incroyable, & souvent ne le quittent que lorsqu'ils sont nus, & qu'ils n'ont plus rien à perdre.

Jeu galant.

Ces peuples ont encore une espèce de jeu : mais il pique peu l'intérêt. A l'entrée de la nuit, on forme dans une grande cabane, un cercle de poteaux : on place une symphonie au centre. Au haut de chaque poteau, est une touffe de duvet, dont les couleurs sont différentes. Les jeunes gens des deux sexes dansent autour de ces poteaux : toutes les filles ont quelque ornement de duvet, de la couleur qu'elles aiment. Un jeune homme se détache,

& va prendre sur un des poteaux, quelques flocons de duvet, de la couleur que porte sa maîtresse. Il danse autour d'elle, & , par divers signes, lui donne un rendez-vous. La danse est suivie d'un grand festin, qui dure tout le jour. On se retire le soir, & les filles trouvent toujours le moyen d'échapper à la vigilance de leurs mères, pour aller au rendez-vous.

Pour jouer le jeu qu'on appelle *de la* <sup>Jeu de la</sup> *croffe*, on élève deux poteaux, qui servent de bornes, à une distance proportionnée, au nombre des joueurs. S'il y a quatre-vingt, l'éloignement des poteaux est d'une demi-liene. Les joueurs sont partagés en deux bandes, dont chacune a son poteau. On a une balle & des bâtons recourbés, qui servent à raquettes. Il s'agit de faire parvenir la balle au poteau des adversaires, sans qu'elle tombe à terre, & qu'on la touche avec la main : dans l'un ou l'autre cas, on perd la partie, à moins qu'on ne lance la balle au but d'un seul trait, ce qui est presque toujours impossible. Ils ont une adresse si surprenante à prendre la balle avec leur croffe, que ces parties durent quelquefois plusieurs jours.

**Jeu des boules.**

Le *jeu des boules* approche beaucoup de celui-ci ; mais il est moins dangereux. On marque aussi deux termes , & les joueurs remplissent tout l'espace qui est entre. Un des joueurs jette une balle en l'air , le plus perpendiculairement qu'il est possible , & tâche de la recevoir , pour la jeter vers le but des adversaires : mais tous les autres joueurs ont le bras levé pour la recevoir aussi. Lorsque quelqu'un d'eux l'a reçue , il la jette à un autre de son parti , qui la jette à un troisième , &c. Il faut qu'elle arrive au but des adversaires , sans tomber à terre. Si quelqu'un la laisse tomber , ses associés perdent la partie. Les femmes jouent quelquefois à ce jeu.

**Jeu des filles.**

Les filles jouent ordinairement avec des fuseaux , qu'elles font passer par-dessous un petit bois , un peu élevé

**La Pocherie.**

de terre. Celle qui le pousse le plus loin a gagné. Lorsqu'il gele bien fort , elles le mettent dans l'eau , pour qu'il se forme autour une croûte de glace , & le poussent sur le penchant d'une côte bien glacée.

**Jeu des enfans.**

Le jeu ordinaire des enfans est de se cacher , & de faire deviner aux au-

tes où ils sont : ils luttent , courent les uns après les autres.

### §. III.

#### *Histoire Naturelle.*

##### *Arbres & Plantes.*

**L**E froid est ordinairement très-long & très-rude au Canada , ce qui paroît d'autant plus étonnant, qu'il est au même degré que les Provinces les plus méridionales de la France. Le Pere Charlevoix , dans son Journal Historique , attribue ce froid aux montagnes , aux bois & aux lacs. La preuve qu'il en apporte , c'est que le froid diminue sensiblement , à mesure que le pays se peuple & se découvre. Le voisinage de la mer du Nord y contribue encore.

Le Canada n'est , pour ainsi dire , qu'une vaste forêt , composée d'une multitude d'arbres , qui sont aussi anciens que la terre qui les porte. On y trouve des pins , des sapins d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse. On y distingue deux sortes de pins qui

Bois de l'A<sup>4</sup>  
Amérique Sep-  
tentrionale.

produisent une résine propre à faire le goudron. Les pins blancs jettent aux extrémités de leurs plus hautes branches, une espèce de champignon, que les habitans nomment *guarigue*, & dont ils se servent avec succès contre la dysenterie & les maux de poitrine. Les pins rouges ne deviennent pas si gros.

On y compte quatre espèces de sapins, dont la première est semblable à celle de l'Europe; les trois autres sont l'épinette blanche, la rouge & la peruse. Les deux dernières s'élèvent très-haut, & sont excellentes pour la mâture, principalement l'épinette blanche dont on fait aussi de bonne charpente. Son écorce est unie & luisante. Il s'y forme deux petites vessies de la grosseur d'une fève d'haricot. Elles contiennent une gomme qui est souveraine pour les plaies & pour les fractures. L'épinette rouge ne ressemble presque en rien à la blanche. Son bois est massif & d'assez bon usage pour la construction & la charpente. La peruse est gommeuse: son bois résiste long-tems à la pourriture. Son écorce sert aux tanneurs, & les Sauvages en

font une teinture qui tire sur le bleu turc.

Il y a deux sortes de cedres, le blanc & le rouge. Le premier, qui est plus gros que l'autre, sert à faire des clôtures & des bardeaux. Son bois est léger. Il distille une espèce d'encens : ses fruits ne ressemblent point à ceux du Mont Liban. Le cedre rouge est moins gros & moins grand. La différence qu'on remarque entre les deux, c'est que l'odeur du premier vient de ses feuilles, & celle de l'autre vient du bois.

Le chêne est fort commun dans ce pays : on en distingue deux sortes : le chêne blanc & le chêne rouge. Le rouge est moins estimé que le blanc : l'un & l'autre portent du gland. L'érable est aussi fort commun ; il s'emploie pour les meubles : on le distingue en mâle & femelle. L'érable femelle est plus pâle que l'autre : mais son bois est fort ondu. Ils ont les mêmes propriétés : on peut faire d'assez bon sucre de l'eau qu'il distille, aussi-bien que de celle du merisier.

On connoît dans le Canada trois sortes de frêne, le franc, le mérisier & le bâtard. Le premier qui vient souvent

entre les érables , est propre pour la charpente & pour les futailles : le second a les mêmes propriétés. On distingue aussi trois espèces de noyers ; le dur , qui produit de très-petites noix d'un fort bon goût , mais fort difficiles à vider. Son bois n'est bon qu'à brûler : le tendre , qui produit des noix longues aussi grosses que celles de France ; leurs coques sont fort dures. Le bois de ce noyer n'est pas si beau que celui de France ; mais il est presque incorruptible , même dans l'eau , & très-difficile à brûler. Le troisième produit aussi de fort petites noix : mais elles sont ameres : on en tire d'assez bonne huile.

Le hêtre est encore fort commun dans ces climats. Leur graine dont on pourroit tirer de l'huile , fait la principale nourriture des ours & des perdrix. Le bois en est fort tendre , & sert à faire des rames pour les chaloupes. Le bois blanc croît parmi les érables & les merisiers. Il devient fort gros & fort droit , & sert à faire des planches & des madriers. Les Sauvages se servent de l'écorce pour couvrir leurs cabanes. L'orme est très-commun



commun dans ce pays. On distingue l'orme rouge & l'orme blanc. Le bois du premier est beaucoup plus difficile à travailler que celui du second : mais il dure plus. Leur écorce sert aux Iroquois à faire des canots, & l'on en voit d'une seule pièce qui peuvent contenir vingt hommes. Les ours & les chats se retirent dans les ormes, depuis le mois de Novembre jusqu'à celui d'Avril. On trouve dans les bois une multitude de pruniers chargés de fruits ; mais ils ne sont pas mangeables à cause de leur âcreté.

Le *Vinaigrier* n'est connu que dans ce pays. C'est un arbrisseau fort moëlleux. Il produit un fruit en grappes. Il est rouge comme du sang de bœuf & est fort âcre : en le faisant infuser dans l'eau, on en tire un assez bon vinaigre. La *Pemine* est un autre arbrisseau qui croît le long des ruisseaux & dans les prairies. Son fruit, qu'il porte aussi en grappes, est d'un rouge très-vif & fort astringent. L'*Atoca* est un fruit à pepins, & de la grosseur des cerises. Il est un peu âcre ; mais étant adouci par le sucre, il fait de fort bonnes confitures. La plante

Arbres particuliers au pays.

rampe dans les marais. Le *Cotonnier* pousse comme une asperge, à la hauteur d'environ trois pieds, & se termine par plusieurs touffes de fleurs. Si l'on secoue ces fleurs le matin avant que la rosée soit tombée, il en sort une espece de miel qu'on réduit en succe en le faisant bouillir. La graine forme une gouffe qui contient une espece de coton. Les François ont nommé *Soleil* une certaine plante qui vient dans les champs, & s'éleve à sept ou huit pieds de hauteur & porte une assez grosse fleur de la couleur du souci. Les Sauvages font bouillir sa graine & en tirent une huile qui leur sert de pommade.

Les groseilles de ce pays ressemblent à celles d'Europe, quoiqu'elles viennent sans culture. L'épine blanche y est assez commune : son fruit a trois noyaux. Le bluet, qui ressemble à celui de France, guérit de la dysenterie.

Grains, Légumes.

Les grains & les légumes que les Sauvages ont soin de cultiver, sont le maïs, le haricot, les citrouilles & les melons. Leurs citrouilles sont plus petites que les nôtres. On les fait cuire

dans l'eau ou sous la cendre, & on les mange sans autre préparation. Elles ont un goût sucré. Les melons d'eau & les melons ordinaires y sont assez communs. Le houblon & le capillaire sont aussi des productions ordinaires du Canada.

L'Acacia est originaire de l'Amérique septentrionale : on en a transplanté en France où il a très-bien réussi. Il est si connu, que nous ne nous arrêterons point à en donner la description. La décoction du bois & des feuilles est astringente & rafraîchissante. Plantes Médicinales.

L'*Aconit à fleurs de Soleil*, *Aconitum helianthemum Canadense*, a des racines grosses & charnues, avec de petites fibres qui s'étendent beaucoup. C'est un véritable poison. Les tiges s'élèvent de cinq ou six pieds, se séparent en plusieurs petits rameaux qui sont terminés par de larges fleurs jaunes, lesquelles ont ordinairement dix ou douze feuilles oblongues, un peu séparées les unes des autres. Au milieu est une espèce de cône aplati, couvert de graines, qui a sa base couronnée de petites feuilles vertes. Les feuilles de l'arbruste sont d'un verd foncé & fort découpées.

Il y en a une autre espèce qui se nomme seulement *Aconit du Canada*, *Aconitum Canadense Baccis niveis & rubris*, qui croît dans les lieux convertis. Celui qu'on a transplanté en France pousse ordinairement une tige haute d'un pied. Sa racine est noire & ne s'étend ni en profondeur ni en superficie : mais elle jette quantité de fibres qui l'attachent fortement à la terre. Ses feuilles ressemblent à celles de la vigne ; mais elles sont plus petites , plus ridées & d'un verd plus obscur. Au mois de Mai le sommet des tiges produit , au lieu de fleurs , des grappes de petits filets ; cependant , lorsqu'on les regarde avec attention , on distingue à chacun six petites feuilles blanches. Une petite baie qui est au milieu , a d'abord la figure d'une poire , mais elle devient ronde en grossissant. Son extrémité est marquée par un point de couleur de pourpre ; le pédicule qui la soutient & qui est assez long , a la même couleur. On trouve encore dans le Canada un autre aconit qui ne diffère de celui-ci qu'en ce qu'il a les fleurs rouges.

Il vient dans ce pays une espèce

d'*Agrimoine* ou d'*Eupatoire*, à laquelle on a donné le nom d'*Agrimoine* à la feuille d'année : elle a les mêmes vertus & les mêmes fleurs que celle qui vient en France. Ses tiges n'ont point de peau, sont d'un rouge cendré, rondes, creuses & remplies de nœuds. Ses feuilles qui ont une palme de long, sur trois pouces de large, sont rudes comme celles de la sauge, dentelées, d'un verd foncé, soutenues quatre à quatre sur des pédicules qui sortent des nœuds & de la tige. Il y en a deux de chaque côté qui sont tournées les unes vis-à-vis des autres, comme celles de la petite gentiane. Du sein de chaque feuille, il sort un petit rameau environné de feuilles plus petites. Nulle autre eupatoire ne s'éleve si haut. Lorsqu'elle est arrivée à sa perfection, elle a cinq coudées, & est couronnée d'une infinité de fleurs qui ont de petits poils au lieu de feuilles, & semblables à celles de l'eupatoire-chanvre, si on excepte l'odeur & la couleur qui est un peu plus pourprée. Elles sont suivies de semences aussi délicées que du poil follet. Cette plante est un peu amère : on la regarde comme un très

bon remède contre les obstructions du foie : elle fond la pituite & la fait couler ; elle fortifie les viscères & excite la salivation , lorsqu'elle est tenue long-temps dans la bouche.

On a donné le nom d'*Alcée de la Floride*, *Alcea Floridiana* à un grand arbre fort droit , dont les branches forment une pyramide régulière , & dont les feuilles ont la figure du laurier commun, si ce n'est qu'elles sont moins dentelées. Il est tout couvert de fleurs pendant l'été. Ses fleurs tiennent à des pédicules longues de quatre ou cinq pouces de long , sont monopétales , & se divisent en cinq segmens qui environnent une touffe d'étamines dont les têtes sont jaunes : elles sont remplacées au mois de Novembre par des capsules coniques qui s'ouvrent dans leur maturité , & se partagent aussi en cinq segmens. Cet arbre conserve ses feuilles pendant toute l'année , croît dans les lieux humides , souvent même dans l'eau. On n'en voit point dans les provinces plus septentrionales que la Caroline.

Dans quelques endroits du Canada on trouve encore un *Alisier* à feuilles

d'arbrusier, qui croît sans culture dans les bois : il est de moyenne hauteur ; mais , lorsqu'il est cultivé , il s'élève beaucoup plus. Tournefort en parle , sans en donner ni la figure ni l'explication.

Le Canada produit une petite Ancholye , si précoce , qu'au mois de Mai elle a déjà produit toutes ses fleurs. Ses feuilles ressemblent , pour la grandeur & la figure , à celles du thalietrum des prés : mais la couleur en est un peu plus pâle. Ses tiges , qui ont au plus une palme de haut , sont rougeâtres & fort menues. Elles sont terminées par cinq petites fleurs , composées de cinq petits cornets creux , comme l'Ancholye Européenne. Leur partie inférieure est d'une couleur obscure , & la supérieure tire sur le safran. Au milieu cinq petites feuilles rouges , dont la pointe est renversée en arriete , environnent un grand nombre d'étamines ; les unes à tête jaune , qui tombent avec les fleurs ; les autres terminées en pointe , qui deviennent des gouffes qui sont recourbées & remplies de grains noirs & luisans. Les racines de cette plante jettent quantité de filamens.

On trouve dans les cantons découverts du Canada deux especes d'Angélique, l'une à fleurs blanches, l'autre les a d'un pourpre foncé. La tige de la premiere ne s'éleve que d'une coudée, & n'a de moëlle qu'aux jointures de ses nœuds, d'où sortent les feuilles. Ces nœuds sont couverts d'une sorte de membrane qui sert comme d'enveloppe à la tige; elle s'arrondit ensuite, s'allonge & sert de pédicule à la feuille qui est d'un beau verd & dentelée. Les fleurs qui sont blanches, ne composent pas un bouquet rond comme dans l'angélique d'Europe; mais une ombelle comme dans l'anis, & sont bientôt suivies de semences qui ont moins d'enveloppes que celles de notre angélique. La racine en est grosse & jette de toutes parts des fibres charnues. Aussi-tôt que la semence est tombée, la plante sèche & meurt. Cette angélique a le même goût & les mêmes vertus que la nôtre; mais elle pique plus la langue. L'angélique pourpre n'est arrivée à son parfait accroissement que la troisieme année. Sa racine est plus grosse & plus charnue, assez blanche, couverte d'une pellicule



noire qui est environnée de fibres. Ses feuilles sont plus longues , en plus grand nombre & montées sur un plus long pédicule. La tige s'élève de la hauteur d'un homme : chaque demi-pied est marqué par un nœud , & de ces nœuds sortent les feuilles. Vers le milieu de sa hauteur , elle commence à pousser des tiges. Les fleurs forment un bouquet rond. Les tiges & les pédicules des feuilles sont d'un rouge foncé. Cette angélique a moins d'odeur & de goût que la précédente.

La *Palachine* ou *Cassine* est un arbrisseau de la Louisiane. On en distingue deux espèces , la grande & la petite : mais toute la différence paroît consister dans les feuilles , dont les unes sont plus grandes & ressemblent assez à celles du buis ; les autres plus petites & se rétrécissant en pointe. Elles sont toutes d'un verd clair en dehors & foncé en dedans. On n'a point encore fait usage des baies qui viennent en grappes : mais les feuilles prises en teinture comme le thé , passent pour un excellent diurétique. Les Sauvages lui attribuent d'autres qualités , & ne manquent jamais de s'assembler

pour en boire avant d'aller à la guerre. Ils en grillent les feuilles , à peu près comme on grille le café en Turquie , & les laissent infuser dans l'eau. Cette boisson a tant de force , qu'elle les enivre. Les Espagnols en font usage , mais avec plus de modération , & s'en trouvent fort bien.

L'*Apios* de l'Amérique a les racines à peu près semblables aux olives. Elles sont attachées par des nerfs qui les séparent , & auxquels elles tiennent par des fibres. A l'entrée du printems ces racines poussent quantité de rejetons , qui , semblables à ceux de la vigne , s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent , s'élèvent fort haut , sont chargés de feuilles sans ordre , & toujours en nombre impair. Leur figure est la même que celles de l'*Asclepic* ; mais leurs pédicules sont plus courts. Les fleurs ont la figure de celles de l'*aconit* , & forment une espèce de petit épi. Les feuilles tombent au mois d'Octobre & la plante meurt. Mais la racine se conserve dans la terre & pousse de nouvelles tiges au printems. Les feuilles & les tubercules des racines se mangent.

On trouve au Canada cette plante à laquelle les François ont donné le nom de *Tue-chien*. Elle n'est pas rampante comme l'apocynon de Syrie ; elle se découvre : mais ses tiges sont environnées d'une quantité prodigieuse de fibres qui la tiennent fortement attachée à terre. Ses feuilles sont étroites, longues d'un doigt & terminées en pointe. Ses tiges poussent deux à deux, & ont une coudée de haut, & une couleur pourpre tirant sur le noir. Elles portent au sommet des bouquets de fleurs semblables à celles de l'apocynon de Syrie ; mais d'un plus beau pourpre. Après leur chute, chaque tige se divise en deux petites qui sont aussi terminées par des bouquets de fleurs. Une humeur gluante les garantit des mouches : elles s'y prennent même lorsqu'elles s'y arrêtent. En automne il sort des fleurs deux petites bourses qui contiennent la semence. Toute la plante est remplie d'un suc blanc fort venimeux.

L'Arbre pour le mal de dents vient à la Jamaïque sur les côtes de la Virginie & de la Floride. Il peut avoir seize pieds de haut & un de diamètre.

Son écorce est blanche & fort rude. Le tronc & les branches sont presque entièrement couverts d'excroissances pyramidales , terminées en pointes fort aiguës , de la même consistance que l'écorce & de la grosseur d'une noix. Les petites branches sont couvertes d'épines. Les feuilles ne sont pas également divisées par leur grande côte. Elles sont rangées deux à deux , l'une vis-à-vis de l'autre , sur une tige longue de six pouces , & soutenues par des pédicules d'un demi-pouce. De l'extrémité des branches , sortent de longues tiges qui portent de petites fleurs à cinq feuilles , avec des étamines rouges. Ces fleurs forment de petits bouquets , & chacune est suivie de quatre semences d'un verd luisant , renfermées dans une capsule verte & ronde. L'odeur des feuilles est celle de l'oranger. L'écorce & les semences sont également aromatiques. Cet arbre doit son nom à son écorce & à sa semence , qu'on dit être admirables pour les dents.

L'*Aromatique* est ainsi nommé , parce que son écorce porte une forte odeur de canelle. C'est un arbrisseau qui est fort commun dans les parties

désertes & montagneuses de la Caroline. Il s'éleve ordinairement à la hauteur de huit ou dix pieds : ses feuilles sont opposées les unes aux autres , & ses fleurs ressemblent aux anémones étoilées. Elles sont composées de plusieurs pétales roides , couleur de cuivre rouge , & renferment une touffe de plusieurs étamines jaunes, auxquelles succèdent des fruits ronds , aplatis par les extrémités. Les Voyageurs n'annoncent point quelles propriétés cet arbrisseau peut avoir.

On trouve dans ces climats un autre arbrisseau , dont les feuilles sont semblables à celles de l'aune , & qui vient dans les lieux humides. Ses fleurs forment des bouquets blancs , longs d'un demi-pied : elles viennent au bout des branches , & ne paroissent qu'au mois de Juillet. Chaque fleur est composée de cinq feuilles , qui environnent une touffe de petites étamines , & tiennent à la tige par un pédicule long d'un quart de pouce. Elles sont suivies de petites capsules ovales & pointues , qui contiennent plusieurs semences légères. Cette plante a été transportée en Angleterre , où elle a très-bien réussi.

L'*Aster*, ou l'*Etoile*, est une plante qui a environ deux coudées de haut. Elle est ronde, chargée de feuilles d'un verd obscur, assez longues, & sans pédicule. Elles tiennent à la tige par une pellicule ailée. Ses fleurs sont jaunes, en étoiles rondes, & viennent à l'extrémité de la tige, sur des pédicules assez longs. Elles sont remplacées par de petites pointes qui, frottées avec les doigts, ont une odeur qui approche de celle de la *Carline*. La racine est fibreuse & astringente.

L'*Astérique*, ou le petit *Aster* d'automne a sa racine couverte de filamens, ses tiges ligneuses, rondes, rougeâtres; elle monte à la hauteur de deux coudées. Ses feuilles sont dentelées, fort larges, & soutenues de longs pédicules d'un verd qui tire sur le jaune. Les tiges sont terminées par des bouquets de fleurs, qui sont en étoiles, & plus petites que l'*Aster Atticus*, auquel cette plante ressemble beaucoup. Le nombril des fleurs est couleur de cendre. Il y a encore dans l'Amérique septentrionale, une autre espèce de marguerite, qu'on appelle *Bellis*. Sa tige a six pieds de haut, & sa racine

est formée de plusieurs petites fibres : ses feuilles sont longues , grasses , rudes , d'un verd obscur & assez profondément canelées. Il sort de la tige quantité de petits rameaux , qui sont terminés par un grand nombre de fleurs , qui ressemblent à celles de la petite bellis ; mais le milieu est d'un verd jaunâtre , environné de petites barbes , qui ne rougissent jamais , & restent toujours d'un beau blanc. Chaque fleur a ses pédicules ; mais ils ne sont jamais de même longueur. Cette plante fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Lorsque les feuilles de la fleur tombent , le milieu se trouve rempli de graine. Elle tombe , germe deux jours après , & produit d'autres plantes , qui prennent la place de la première. Cette plante est chaude & sèche : elle pique la langue , & laisse une amertume agréable , avec une odeur d'aromate , qui fait couler la pituite du cerveau. On assure qu'elle guérit promptement les ulcères invétérés , & qu'en seringuant dedans une décoction faite avec cette plante , on en fait sortir les ordures. Réduite en poudre , elle en mange le pus. On y applique

aussi des cataplasmes , en la broyant simplement.

On trouve dans les bois du Canada , une espece de bluet , qu'on croit être ce que les Anciens ont nommé *Vigne du Mont-Ida* : elle est fort commune dans les montagnes d'Auvergne , & dans plusieurs endroits de l'Allemagne & de l'Italie. Ses tiges sont à peu près d'une coudée , & ses feuilles ovales sont d'un verd foncé. Ses fleurs qui sont rondes & creuses , sortent parmi les feuilles. Les fruits sont ronds , en forme de nombril , verds d'abord , & noirs dans leur maturité. Ils contiennent un suc noir , qui a assez bon goût , & des pepins. Ce fruit mûrit au mois de Juin , & est assez rafraîchissant , astringent , & un peu dessicatif. Mangé crud ou cuit , il est bon contre les fievres chaudes & bilieuses , contre les chaleurs d'estomac , contre l'inflammation du foie : il resserre le ventre , & ôte l'envie de vomir.

La *Bourgené* du Canada est , suivant Tournefort , la même plante que Bauhin nomme l'*Aune noir* , & ne differe de la commune , que par ses feuilles ,



qui sont plus larges & ridées. C'est un arbrisseau qui jette plusieurs verges droites & assez longues, desquelles il en sort de plus petites, qui sont couvertes d'une écorce noire, tachetée de verd. L'écorce est jaune pardeffous : le bois est blanc, & la moëlle d'un rouge qui tire sur le noir. Les fleurs qui sont petites & blanchâtres, sont suivies de petites baies rondes comme des grains de poivre, d'abord vertes, ensuite rouges & noires, & d'un goût désagréable. On prétend que la semence de cette plante, pilée & réduite en huile, garantit de la vermine, & qu'avec un bâton de son bois, on chasse les serpens. L'écorce intérieure qui est jaune, étant desséchée & trempée dans du vin, est un assez bon purgatif. Lorsqu'elle est cuite dans du vin, sa décoction guérit de la galle & de la douleur de dents. On vante aussi l'écorce pour l'hydropisie.

On trouve dans plusieurs endroits du Canada une bruyere qui paroît avoir été connue des Anciens. C'est un arbrisseau branchu, semblable au tamarisc; mais il est plus petit. Ses feuilles approchent beaucoup de celles

de la bruyere commune. Ses branches sont d'un noir roussâtre ; les fleurs naissent à la racine des feuilles , & sont composées de trois feuilles : leur couleur est blanchâtre. Elles font place à des baies rondes , de la grosseur du genievre. Elles sont d'abord vertes , & noircissent en mûrissant , ont une chair molle , dont le suc est d'un rouge noir. Il s'y trouve de petits grains triangulaires de différentes grosseurs.

*Le Sceau de Salomon* est une espèce de Polygonat , dont les fleurs viennent en grappes. Sa racine est blanche , noueuse , environnée d'un grand nombre de filamens fort menus. Il n'en sort ordinairement qu'une tige , qui est d'un pourpre noirâtre , & de la hauteur d'une coudée. Elle porte de larges feuilles , dont les nerfs sont à peu près rangés comme dans le plantain ; les uns d'un verd foncé , les autres pourpres. Ses feuilles sont d'un verd obscur , dures & ridées à leur contour. L'extrémité des tiges semble d'abord offrir une grappe de raisin en fleurs. Ce sont de petits filamens d'un poil blanchâtre , qui font place , huit jours après , à de petits grains ronds , de la

grosſeur du génievre , & qui forment une très-belle grappe. Ils ſont d'abord jaunes & ſemés de petits points couleur de ſang , & prennent celle de ceriſe dans leur maturité. Le goût en eſt agréable : la ſemence eſt preſque ronde.

Les François ont nommé *Canneberge*, une plante à laquelle les Sauvages donnent le nom d'*Acora*. Elle croît entre les trente - cinq & quarante - ſeptième degrés , dans des marais tremblans & couverts de mouſſe. Ses branches ſont petites , fort menues , & garnies de petites feuilles ovales & alternes , entre leſquelles naiſſent de petits pédicules longs d'un pouce , qui ſoutiennent une fleur à quatre pétales. Du fond de leur calice , qui eſt de même figure , s'élève un beau fruit rouge , de la groſſeur d'une ceriſe , qui contient des ſemences rondes : on le confit , & ſa vertu eſt vantée pour le cours de ventre.

Le *Capillaire* du Canada ſurpaſſe de beaucoup celui de l'Europe. Sa racine eſt fort petite , enveloppée de fibres noires fort délicées. Sa tige , qui eſt d'un pourpre foncé , s'élève , dans quelques cantons , juſqu'à trois ou quatre

pieds. Il en sort des branches qui se couchent en tout sens. Ses feuilles sont plus larges que celles de nos capillaires, d'un beau verd des deux côtés, semées de petits points obscurs. Cette plante est sans odeur sur pied : mais cueillie & renfermée, elle répand une délicieuse odèur de violette. Sa qualité est encore supérieure à celle des autres capillaires.

Le *Cerfeuil* du Canada differe du nôtre par la largeur de ses feuilles, par la hauteur & l'extrémité de sa tige, qui est terminée par une fleur blanchâtre, divisée en petits bouquets. Cette plante ne vit que trois ans : mais sa semence n'est pas plutôt tombée, qu'elle germe d'elle-même sur terre, sans être couverte. L'odeur & le goût en sont également agréables.

Le *Cerifier noir* de la Floride a les fleurs blanches : elles forment des bouquets renversés. Ses fruits sont d'un noir verdâtre : ils viennent comme les groseilles, en grappes de cinq ou six pouces de long. Ces cerises sont ordinairement ameres. Mais l'eau qu'on en tire a beaucoup de propriétés. L'arbre ressemble à notre cerifier noir.

L'Amérique septentrionale produit sept especes de chênes. 1°. Le *Chêne-saule*, qu'on nomme aussi *Chêne de Maryland*, a les feuilles longues, étroites & unies à l'extrémité, semblables à celles du saule : il ne se trouve que dans les fonds humides. Son bois est tendre, & le grain assez gros. Ses feuilles ne tombent point dans les pays tempérés ; mais il les perd dans ceux où l'hiver est rude. Il n'est jamais ni haut, ni gros. Son écorce est d'une couleur obscure, & ses feuilles d'un verd pâle. Le gland qu'il produit est petit & fort rare. 2°. Le *Chêne verd*, ainsi nommé, parce qu'il conserve toujours ses feuilles. Il s'élève ordinairement à la hauteur de quarante pieds. Le grain de son bois est gros ; plus dur & plus rude que celui d'aucun autre chêne. Il croît ordinairement aux bords des marais salés. Son gland est fort agréable au goût. Les Sauvages en tirent une huile très-saine, & presque aussi bonne que celle d'amande. 3°. Le *Chêne-châtaignier* est le plus grand & le plus gros de l'Amérique septentrionale : il ne croît que dans les meilleurs terrains. Son écorce est blan-

che & comme écaillée. Le grain du bois n'est pas beau, quoiqu'on s'en serve beaucoup pour la charpente. Ses feuilles sont larges & dentelées comme celles du châtaignier, & ses glands fort gros. 4°. On trouve dans ce pays une autre espèce de chêne, dont les feuilles sont larges d'environ dix pouces, & le gland est de grosseur ordinaire. Cet arbre croît dans les mauvais terroirs, & ne s'élève pas beaucoup. Son écorce est noire, & son bois n'est pas bon à brûler. 5°. Le chêne qu'on nomme *blanc*, aux feuilles armées de pointes, est commun dans la Caroline, & dans plusieurs autres Provinces de la Floride. Ses feuilles ont les entailles profondes, & les pointes fort aiguës. L'écorce & le bois sont blancs. 6°. Le *Chêne d'eau* est une espèce de chêne qui ne croît que dans les fonds remplis d'eau. Le bois sert pour les colures. Il ne perd ses feuilles que quand l'hiver est rude. Ses glands sont petits & si amers, que les porcs n'y touchent pas. 7°. Le *Chêne rouge* est un grand arbre, qui a l'écorce d'un brun obscur, très-épaisse, très-forte, & qu'on préfère à toute autre pour la

annerie. Son bois est spongieux, peu durable, & d'un grain fort grossier. Ses glands sont de différentes formes, & ses feuilles n'ont pas de figure déterminée.

Le *Chevre-feuille de la Caroline* ressemble par ses bouquets à notre chevre-feuille, quoiqu'ils n'aient pas la même couleur. Cette plante est encore assez commune dans la Virginie, & a très-bien pris en Angleterre. Elle a ordinairement deux ou trois tiges droites, & assez menues; mais dans les terrains gras, elles sont de la grosseur d'une canne, & montent jusqu'à seize pieds. Elles sont garnies de petites branches, sur lesquelles les fleurs sont alternativement placées. Aux fleurs succèdent des capsules longues & pointues, qui contiennent une infinité de petites semences.

*Grande Consoude de l'Amérique*, ou *Sideritis*. Sa racine pousse plusieurs tiges rondes, lisses, un peu pourprées, & d'environ quatre coudées de haut. Elles sont toutes remplies de feuilles qui croissent sans ordre, & qui ont la figure du plantain aquatique. En regardant le soleil à travers ces feuilles,

on voit qu'elles sont percées de petites pointes, qui sont occasionnées par la frisure de ses fibres. Elles sont douces, & d'un verd très-éclatant. La fleur est fort tardive, manque même souvent. C'est une espece de panache jaune en touffe de petits tuyaux & de petits filamens, qui se réduisent bientôt en poils follets. La racine est environnée de fibres, & toute la plante a l'odeur & le goût très-agréables. Elle est chaude, sans âcreté, & fort astringente, d'une substance visqueuse & si vivace, qu'une de ses tiges coupée se conserve long-tems sans eau. On en voit qui, suspendues au plancher, y croissent & poussent des fleurs. Leur suc monte toujours, & quitte les feuilles d'en bas. Il n'y a point de simple qui referme mieux & plus promptement les plaies.

Le *Cyprès de la Louisiane* est fort commun dans cette contrée, & il excède par sa hauteur & par sa grosseur, tous les autres arbres qui y sont. Il s'en trouve qui, près de terre, ont jusqu'à trente pieds de circonférence : mais elle diminue au point qu'à six pieds, elle a perdu un tiers de sa grosseur.



leur. Il sort de sa racine plusieurs chicots, qui peuvent avoir depuis un pied de haut jusqu'à quatre. Leur tête est couverte d'une écorce rouge & unie ; mais ils ne poussent ni branches, ni feuilles. Cet arbre ne se reproduit que de sa semence, qui est semblable à celle des cyprès d'Europe, & qui contient une substance odoriférante. Le mâle produit une gousse, qu'il faut cueillir verte, & qui renferme un baume souverain pour les coupures. Le bois de cet arbre est incorruptible, excellent pour la fabrique des bateaux, pour la charpente, & pour couvrir des maisons, parce qu'il a le grain léger & délié. Les perroquets aiment à faire leur nid sur ses branches, & se nourrissent des pepins du fruit qui mûrit vers le mois d'Août.

L'*Elléborine* croît dans les lieux humides, a la racine bulbeuse, & pousse une seule tige d'environ un pied de haut. En sortant de terre, elle est environnée d'une seule feuille, qui lui sert comme de fourreau, & qui, venant à s'épanouir, file droit, & finit en pointe. La fleur sort du haut de la tige : elle est composée de dix feuilles,

dont trois sont longues & d'un violet foncé : les trois autres plus courtes ont une couleur de rose pâle, & sont ordinairement renversées. Un pistil s'élève du milieu de cette fleur.

*L'Érable à fleur rouge* est fort commun à la Caroline & à la Virginie. Il monte fort haut : mais sa grosseur n'est pas proportionnée. Ses fleurs, qui sont petites & rouges, s'ouvrent au mois de Février, avant que les feuilles paroissent, & restent seules l'espace de six semaines. Il embellit les forêts, s'accommode assez des climats tempérés de l'Europe.

Le Canada produit deux sortes de *Fumeterre*, dont l'une toujours verte, comme celle de l'Europe, peut servir aux mêmes usages dans la médecine. Elle a la tige droite, haute d'un pied, ronde, lisse, & parfumée d'une sorte de poussière, qu'on fait aisément tomber avec le doigt. Ses feuilles sont douces, découpées comme celles de la nôtre, mais plus grandes, & résistent au froid. De petites tiges sortent des ailes de la principale, au sommet de laquelle les fleurs croissent en épis, de la figure de celles de la racine creu-

se, mais de couleur différente. Leur petit calice est couleur de chair, & lorsqu'elles sont épanouies, elles sont d'un jaune aussi éclatant que l'or. Aux fleurs succèdent des gousses courbées en faucilles, & de couleur jaunâtre : elles contiennent des semences semblables à celles du millet, mais plus rondes. La racine est fibreuse, & jette plus de filamens que notre fumeterre. Ce simple, âcre & amer, est un puissant diurétique, & pousse les humeurs bilieuses. Son suc éclaircit la vue, & les feuilles mâchées excitent la salivation.

L'autre espèce de fumeterre du Canada meurt pendant l'hiver : mais si l'on a soin de couvrir sa racine, elle provigne sous terre. Cette racine qui n'a aucune saveur, consiste en deux petites bossertes entourées de petits poils. Les feuilles sont ailées, pointues comme celles du genievre, & de la même couleur que celles des autres fumeterres. Les tiges sont d'un pourpre clair ; la fleur est blanche.

Le *Ging-seng* du Canada se trouve en plusieurs endroits de cette contrée : on prétend que cette plante a les mê-

mes vertus que celle de la Chine.

L'*Hésidaron du Canada* s'éleve jusqu'à deux coudées dans les pays froids, & à une seule dans les pays tempérés. Elle a plusieurs tiges anguleuses & moëlleuses, auxquelles quantité de fibres vertes, pâles, rougeâtres, forment une espace de cannelure. Au mois d'Août, elle produit des fleurs disposées en épis, beaucoup plus grands que ceux de l'hésidaron commun. Leurs feuilles supérieures sont aussi plus rouges : leurs ailes sont d'un rouge plus clair & plus pâle. Lorsque la fleur se fanne, on voit sortir du milieu une gousse qui a la figure d'une faux, noueuse, fort dure, terminée en haut & en bas par une ligne rougeâtre. La racine est fibreuse, noirâtre & pleine de suc. Toute cette plante jette une odeur agréable. On l'applique, avec succès, sur les humeurs froides, qu'elle fait résoudre. Plusieurs en font usage dans les médecines, croyant qu'elle chasse les humeurs attachées aux ulcères.

L'herbe aux serpens à sonnettes pousse une seule tige, qui peut avoir cinq ou six pieds de haut, & qui se

termine par une petite fleur jaune, de la figure d'un soleil. Ses feuilles n'ont pas toutes la même configuration. Quelquefois elle est seule, partagée en trois par de profondes entailles : quelquefois il y en a trois ou cinq, qui sont petites, ovales, longues, pointues, portées sur un même pédicule, & forment comme une patte de dindon. Toutes sont d'un beau verd. La fleur jette une odeur douce. La racine de cette plante étant broyée, est souveraine contre la morsure du serpent à sonnettes.

Le *Jasmin de la Floride* monte assez haut sur les arbres & les buissons où il pose ses branches. Ses feuilles sont rangées les unes vis-à-vis des autres, depuis les aisselles des branches, jusqu'à leur extrémité. Ses fleurs qui sont jaunes & de la figure des tubéreuses, naissent entre les tiges & les branches : leurs extrémités sont coupées en cinq parties. Ses semences sont plates, ailées d'un côté, & renfermées dans une capsule oblongue, terminée en pointe. Lorsqu'elles sont mûres, la capsule s'ouvre, en se repliant vers la tige, & les laisse tomber.

L'odeur de ce jasmin est la même que celle de la violette jaune. On en a transporté en Angleterre, qui a fort bien réussi.

L'*Ipecacuanha d'Amérique* est connu en Virginie, sous le nom de *pomme de Mai* ; mais ce nom ne lui vient que du tems de sa maturité, qui arrive dans ce mois. Cette plante s'élève d'un pied & demi, & fleurit au mois de Mars. Sa fleur est composée de plusieurs feuilles & de plusieurs étamines jaunes, qui entourent un ovaire de figure ovale d'une seule cosse, remplie de semences presque rondes. Les feuilles de la plante ressemblent assez à celles de l'aconit jaune. Sa racine passe pour un excellent émétique, & s'emploie comme vomitif.

Il y a dans ce pays plusieurs sortes de lauriers. Celui qu'on appelle *Tulipier*, s'élève très-haut, & prend quelquefois jusqu'à trente pieds de circonférence. Les branches en sont inégales, irrégulières, & souvent recourbées. Ses feuilles, dont la figure approche de celles de l'étable, ont des pédicules de la longueur du doigt. La ressemblance des fleurs de cet arbre avec

les tulipes , lui a fait donner le nom de tulipier. Elles sont composées de sept à huit feuilles , dont la partie supérieure est d'un verd pâle , & le reste rouge , avec du verd entre-mêlé. Une enveloppe qui les renferme d'abord , s'ouvre & se recourbe en arriere , lorsqu'elles s'épanouissent. Le bois de l'arbre est assez dur.

Le *Laurier à fleurs odoriférantes* est un très-bel arbre. Son bois est blanc & spongieux ; son écorce blanche ; ses feuilles sont de la couleur du laurier commun ; & , pendant tout l'été , les forêts sont parfumées de l'odeur de ses fleurs. Elles sont blanches , composées de six feuilles : au milieu est un piston conique , qui fait le commencement de son fruit. Après la chute de la fleur , il croît jusqu'à la grosseur d'une noix , couverte de nœuds & de petites éminences , qui s'ouvrent lorsqu'il est mûr , & laissent tomber de petites semences plates , de la grosseur d'une petite fève. Ces semences contiennent une amande , renfermée dans une coque très-mince , couverte d'une peau très-rouge. En sortant de leurs cellules , elles ne tombent point à terre , mais

demeurent suspendues par des filets blancs , longs d'environ un pouce. On en a transplanté en Angleterre , qui a fort bien réussi.

Le *Laurier rouge* vient en abondance dans la Caroline , & dans quelques endroits de la Virginie. Ses feuilles ont la figure de celles du laurier commun , & répandent une odeur aromatique. Ses baies sont bleues dans leur maturité , & viennent ordinairement deux à deux , quelquefois trois à trois , attachées à des pédicules de deux ou trois pouces , & rouges comme leur calice , dont les bords sont dentelés. Cet arbre est petit dans le Continent ; mais dans les Îles , & sur le bord de la mer , on en voit de fort grands & fort droits. Le bois est d'un beau grain , & propre à faire des ouvrages curieux.

Le petit laurier de la Caroline n'est qu'un arbrisseau , qui a le tronc fort mince , & n'excede pas ordinairement la hauteur de huit ou dix pieds. Ses feuilles sont alternativement placées sur des tiges d'un pouce de long. Entre ces feuilles , on voit paroître de petites fleurs blanches , composées de



cinq feuilles, qui environnent plusieurs longues étamines, à tête jaune. On prétend qu'une décoction de la racine purifie le sang, & fortifie l'estomac.

*Lierre.* Il y en a de deux espèces au Canada : ils ne conservent point leurs feuilles pendant l'hiver. Le premier se nomme lierre à trois feuilles, parce qu'elles sont souventes trois à trois par de longs pédicules, dont on fait sortir un suc blanc, qui, à l'air, devient noir comme de l'encre : on s'en sert pour noircir les cheveux. Ses fleurs sont petites, d'un blanc pâle ; elles sont placées à des baies en grappes, dont les grains contiennent une semence ronde, très-dure, de couleur cendrée, couverte d'une membrane sèche & ridée. Ce lierre fleurit au mois de Juillet, & sa semence est mûre en Septembre. Son bois est plus mou que celui du nôtre, & varie beaucoup dans sa manière de pousser. Tantôt il est droit & sans appui ; tantôt il est rampant, tantôt il s'attache aux rejettons des autres arbres. Au pied d'un mur, il fait la même chose que le lierre commun. Ses feuilles rougissent au tems des vendanges, ce qui lui a fait donner

en France le nom de *vigne du Canada* : mais il ne ressemble à la vigne , ni par l'écorce , ni par la figure des feuilles : d'ailleurs , ses baies sont tout-à-fait différentes de celles du raisin.

L'autre lierre , qu'on nomme le *Lierre à cinq feuilles* , a la tige de la nature du sarment , noueuse , moëlleuse , & couverte d'une peau coriace , plutôt que d'une écorce. Il s'élève aussi haut que le mur ou l'arbre auquel il s'attache , & s'étend à proportion. Des pédicules qui sortent alternativement des nœuds , soutiennent chacun cinq feuilles , attachées par de petites queues ; & dans l'intervalle des feuilles , il sort , des deux côtés de la tige , une espèce de petits clous , d'où naissent de petites fibres frisées , dont l'extrémité forme un durillon. C'est avec ces fibres , que la plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Elle forme sur les murs une verdure fort agréable , & n'y cause aucun dommage.

Le *Lifton de la Caroline* a la fleur semblable à celle du lifton ordinaire ; mais sa couleur est d'un pourpre tirant sur le rouge , & ses feuilles ressemblent à la pointe d'une fleche. On prétend

qu'après s'en être frotté, on peut toucher un serpent à sonnettes, sans en craindre la moindre incommodité.

Le *Lychnis du Canada* ne diffère du nôtre que par sa grandeur. On pile les fibres qui sortent de la racine, on les enveloppe dans un linge, on les jette au fond d'un tonneau, en y attachant un poids qui puisse les retenir au fond. Dans moins de trois mois, elles communiquent au vin un goût très-agréable. La racine mâchée rend aussi l'haleine fort agréable. On assure encore qu'elle a toutes les vertus du nard & du *lychnis* d'Europe.

Le *Matagon* pousse une tige d'environ un pied de haut. Aux deux tiers, elle produit deux petites feuilles ovales, placées l'une vis-à-vis de l'autre. Sur l'extrémité, il sort six autres feuilles, qui sont aussi ovales, & longues d'un pouce. Au milieu de ces feuilles s'élève un pédicule qui soutient un bouquet renfermé dans une enveloppe, composée de quatre feuilles blanches, ovales, longues de quatre ou cinq lignes, & disposées en croix. Chaque fleur est à quatre pétales, portées sur un calice légèrement découpé en qua-

tre pointes. Ce calice devient un fruit en forme de baie ronde, charnue, d'un très-beau rouge, & de la grosseur d'un pois, qui contient un noyau à deux loges. Les Sauvages mangent ce fruit.

On distingue dans ce pays deux especes de myrthe; l'une qui ne s'élève que d'environ trois pieds; l'autre s'élève à douze, avec des feuilles moins larges; & c'est toute la différence qui se trouve entr'eux. La tige du dernier est tortue, & pousse irrégulièrement ses branches fort près de terre. Ses feuilles sont longues, étroites, pointues, & dentelées. Au mois de Mai, les branches poussent des touffes oblongues de petites fleurs, qui ressemblent aux chatons du coudrier. Ces touffes sont placées alternativement, fort près les unes des autres, mêlées de rouge & de verd. Elles sont suivies de petites grappes de baies bleues & fort ferrées. Les pepins sont renfermés dans un noyau dur & oblong, couvert d'une substance onctueuse & farineuse. C'est de là qu'on tire une sorte de cire verte. Pour cet effet, lorsque ces baies sont mûres, ce qui arrive aux mois de Novembre & de Décembre, on les

fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que l'huile surnage, & on l'enleve, à mesure qu'elle paroît sur la surface de l'eau. Elle durcit en se refroidissant, & devient d'un verd sale : mais, en la faisant bouillir, on la rend d'un verd plus clair. Les bougies qu'on fait de cette cire, durent & éclairent autant que les nôtres. La fumée qui en sort, lorsqu'elles s'éteignent, donne une véritable odeur de myrthe. Cette bougie a le défaut d'être extrêmement friable : mais on y mêle un quart de suif, ce qui, à la vérité, diminue la douceur & la netteté de la lumière, & rend les bougies plus faciles à couler.

Le Noyer noir est fort commun dans les parties méridionales du Canada. Il est d'une hauteur extraordinaire. Ses feuilles sont beaucoup plus étroites, plus unies & plus pointues que celles du noyer commun. La coque interne du fruit est si dure, qu'il faut un marteau pour la briser ; l'externe est assez épaisse, & très-raboteuse. Le fruit est très-huileux, & a le goût fort, ce qui n'empêche pas les écureuils & les autres animaux d'en manger. Les Sauvages le laissent

sécher, & le mangent avec assez de plaisir. Le bois de cet arbre est très-bon pour les ouvrages de menuiserie : il est plus noir que celui du noyer ordinaire.

*L'Orignan du Canada* a les tuyaux assez semblables à une flûte de canne. Ses tiges sont quarrées, & quelquefois à plusieurs angles : elles sont velues, & poussent plusieurs branches. Les feuilles sont longues, d'un verd clair, & couvrent toute la tige, jusqu'à la cime, où est la fleur. La base de cette fleur est environnée de dix ou douze feuilles, plus petites que celles des tiges. Cette fleur, qui ressemble assez à celle de la scabieuse, quoique plus basse & plus applatie, est composée de plusieurs calices, d'où sortent de petits tuyaux bien rangés, & couleur de pourpre. Ils se partagent en deux à leur extrémité, & font place à deux ou trois filamens, dont la tête est de même couleur. Souvent au milieu de la fleur, il naît une tige longue de trois doigts, & terminée par une seconde fleur. Le velu des tiges n'est qu'un petit duver qui les couvre. On assure que la plante ré-

pand une odeur de sarriette. Le goût en est un peu âcre , & pique la langue comme le poivre ; mais sa racine est tout-à-fait insipide. Elle dure plusieurs années , & fleurit aux mois de Juillet & d'Août.

On trouve au Canada deux especes de *Panacé*. La premiere croît dans toutes sortes de terroirs , même entre les cailloux. Sa racine , qui est de la grosseur du pouce , a plus d'un pied de long. La tige , qui est d'un pourpre obscur , se divise par des jointures qui ont des nœuds , pousse plusieurs branches , & renferme une moëlle cartilagineuse. Les feuilles , dont plusieurs sont soutenues par un seul pédicule , ont presque la figure d'un cœur terminé en pointe , & sont dentelées autour. Des nœuds de la tige , il sort des pédicules qui l'enveloppent , & d'où sort la grappe. Au milieu de l'été , toutes les tiges sont chargées de fleurs & de baies en grappes. Les premieres ressemblent d'abord à celles de la vigne , blanchissent ensuite , & se changent en baies , qui , de vertes , deviennent rouges , & d'un goût fort agréable. Ce sont les baies qui contiennent

les semences. Les feuilles & la racine ont le même goût que celles du panacé; mais celui du fruit est plus délicat, & les cuisiniers en font usage. La plante meurt & renaît tous les ans. On vante la beauté de ce panacé.

L'autre, qu'on nomme le *Panacé musqué*, s'élève d'environ deux coudées : la racine est blanche, longue & charnue. Les premières feuilles qu'elle pousse, sont longues, larges, légèrement dentelées; & celles qui viennent ensuite, sont découpées presque jusqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pied de long, & s'étendent autour de la racine, près de terre, car la tige n'en a qu'une petite informe, comme mutilée, située à la naissance des branches, où elle paroît servir de lien pour soutenir le poids d'une ombelle fort pesante, qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles sont blanches, comme celles du panacé commun, & répandent assez loin une odeur agréable de musc. Les feuilles ont un goût âcre qui prend un peu au nez. Ce panacé fleurit dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre.

Le *Peuplier noir* ne vient que dans



la Caroline. Il est fort haut, & ses branches s'étendent beaucoup. Ses semences, dont la récolte se fait avant le mois d'Avril, sont disposées en grappes, & revêtues d'une substance coronneuse. Sur les plus gros boutons de l'arbre, on trouve un baume odoriférant. Ses feuilles sont dentelées & très-grandes.

Le *Pacancier* produit une noix de la figure & de la grosseur d'un gros gland. Il y en a dont la coque est mince, d'autres l'ont plus épaisse & plus dure. Leur goût est agréable. L'arbre est fort haut, & ressemble assez au noyer d'Europe. Arbres fruitiers.

L'*Aciminier* est un arbrisseau d'un bois tendre. Son écorce est mince, ses feuilles sont longues & larges comme celles du châtaignier, mais d'un verd plus foncé. Son fruit est de la longueur du doigt, & peut avoir un pouce de diamètre. Il a la chair tendre, un peu sucrée, & semée d'une graine qui ressemble à celle du melon d'eau.

Le *Piakiminier* est un assez bel arbre. Il s'élève à la hauteur ordinaire du prunier. Ses feuilles sont à cinq pointes; son bois est médiocrement

dur , & son écorce fort rude. Le fruit est ce qu'on appelle à la Chine *Figue caque*. Il a la figure d'une prune de damas ; mais il est un peu plus gros , a la peau tendre , la substance aqueuse , la couleur rouge , & le goût fort délicat. Il renferme des graines qui different peu de celles de l'acimine.

Plantes com-  
munes.

Le *Pied de veau de l'Amérique* croît dans les fossés & les basses eaux , s'éleve de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont attachées à de longues tiges pleines de suc : elles sortent d'une racine tubéreuse. Toutes portent à leur extrémité une grande capsule verte , qui contient plusieurs baies de même couleur , & de figure ronde ; les unes de la grosseur d'une balle de mousquet , les autres de moitié plus petites. Cette capsule , qui est de la grosseur d'un œuf de poule , s'ouvre lorsqu'elle est mûre , & laisse voir les baies qui , dans leur maturité , demeurent vertes , & sont fort tendres. Bouillies avec les viandes , elles sont bonnes & saines ; crues , elles paroissent extrêmement chaudes & astringentes.

La *Pimpernelle du Canada* sort d'une

racine fort étendue & fort chargée de fibres charnues. Sa maîtresse tige est ronde & pleine de nœuds, d'où naissent plusieurs autres tiges de la même couleur & de la même forme que la pimpernelle de l'Europe. Les fleurs qui naissent au haut des tiges, forment un épi fort long, & s'épanouissent les unes après les autres, en commençant par le bas. Chaque fleur est formée de quatre feuilles en forme de croix sur un petit vase un peu arrondi, & qui a quatre cavités, d'où sortent trois ou quatre filamens. Elle est presque toujours verte : mais elle finit par prendre une couleur blanchâtre. Malgré ces singularités, la plante a le même goût & la même saveur que la nôtre.

Le *Plane* est fort commun dans les parties méridionales du Canada. Ses feuilles sont larges, ont cinq pointes, sont dentelées, d'un verd clair, un peu velues par dessus. Les capsules qui renferment la semence sont rondes, attachées à un pédicule de quatre ou cinq pouces de long. Le fruit ressemble à celui du plane oriental. L'écorce de l'arbre est unie, ordinairement mê-

lée de blanc & de verd. On prétend que la pellicule intérieure de sa racine, bouillie dans l'eau, est un remède infailible pour toutes sortes d'écorchures. On baigne la plaie avec l'eau, & on met dessus un peu de cendre de la pellicule même.

La *Racine de la Chine* est une espèce de *Smilax*, dont les racines tubéreuses & divisées en plusieurs nœuds, poussent plusieurs riges noueuses, épineuses, phiantes, & de la grosseur d'une canne. Elles s'élèvent ordinairement à vingt pieds, & s'attachent aux arbres & aux buissons. En Automne, cette plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante d'environ trois doigts. Chaque baie contient une semence ronde & très-dure. Les racines sont fort tendres & pleines de suc, en sortant de terre; mais l'air leur fait prendre toute la dureté du bois : on en fait une liqueur fort vantée pour purifier le sang. Au printemps, on en mange les riges comme des asperges.

La *Roquette du Canada* est une espèce d'arbrisseau qui s'élève jusqu'à cinq pieds de haut, lorsque sa racine

qui est blanche & fibreuse rencontre un terroir qui lui convient. Il pousse plusieurs branches rondes & couvertes d'une boue assez rude. Les feuilles sont longues, pointues, inégalement dentelées, & revêtues d'un duvet léger. Elles ont, comme toutes les espèces de roquettes, le goût un peu aigre dans leur nouveauté, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroissent en grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, sont jaunes, & n'ont que quatre feuilles, avec un pistil & quatre étamines. Lorsque la fleur est tombée, le pistil devient une grosse gouffe, alongée, droite, & remplie de petites semences d'une faveur fort douce, qui sont mûres au mois d'Août, & tombent au mois de Septembre.

Le *Sabot de la Vierge* a la racine semblable à celle de l'ellébore noir. Sa tige s'élève d'un pied. Ses feuilles sont larges, & veinées dans toute leur longueur, & de la nature du plantain. Sa fleur, quelquefois unique, quelquefois double, est couronnée en sabot : elle est composée de deux ou trois feuilles, du milieu desquelles s'élève

une petite pellicule un peu arrondie, qui s'ouvre par le haut, & représente l'ouverture du sabot. Sa couleur est un pourpre foncé. On trouve une différence considérable entre ce sabot & celui qui étoit déjà connu sous le même nom ; il a plus de feuilles ; la pellicule qui forme la figure du sabot, est jaune.

*Le sang de dragon du Canada* vient à l'ombre, & dans les lieux pierreux. Sa fleur est à huit pétales disposés en rond : son fruit est une gousse large de cinq ou six lignes dans son milieu, à deux panneaux appliqués sur un chassis auquel tiennent de petits cordons qui nourrissent les semences. Sa racine est à genouillet, garnie de fibres d'un demi-pouce de grosseur : elle produit plusieurs tiges longues d'un pied, dont chacune soutient une feuille de cinq à six pouces dans toutes ses dimensions, rondes, incisées comme celles du figuier. De la même racine s'élèvent d'autres tiges, moins longues, qui n'ont point de feuilles, mais qui portent des gousses après les fleurs. La racine est rouge, & rend un suc couleur de sang : on l'emploie pour teindre les cabinets.

La *Sarrasine*, le *Sassafras* sont fort communs dans ces pays.

Le *Savinier* des Alpes vient aussi dans le Canada. Il ne s'éleve pas fort haut : mais ses branches s'étendent beaucoup. Ses feuilles qui sont très-épineuses à la cime, sont âcres & brûlantes. Ses baies, car il est stérile, ont la même odeur que celles du *Savinier* qui portent des fruits : mais les unes sont rougeâtres, les autres de couleur céleste : elles sont de la grosseur des grains de genievre, & sont précédées par de simples rudimens, soutenus par des pédicules courbés & composés de tubercules, au nombre de trois, de quatre ou de cinq. La principale vertu de ces baies est de faire mourir les vers qui sont dans le corps. Les feuilles broyées & mêlées avec du miel, nettoient les ulcères, & font résoudre le charbon.

Le *Seneka*, ou la racine contre les serpens à sonnettes, est une des plantes les plus estimées de l'Amérique. Sa racine est vivace, longue de quatre ou cinq pouces, grosse comme le petit doigt, tortueuse, partagée en plusieurs petites branches, garnie de

fibres latérales , & d'un côté saillante , qui s'étend dans toute sa longueur. Elle est jaunâtre en dehors , blanche en dedans , d'un goût âcre , un peu amer & légèrement aromatique. Elle pousse plusieurs tiges , les unes droites , les autres couchées sur terre , menues , jaunâtres , simples , sans branches , cylindriques , lisses , foibles , & d'environ un pied de long. Ces tiges sont chargées de feuilles ovales , pointues , alternes , longues d'un pouce , lisses , & qui deviennent plus grandes , à mesure qu'elles approchent plus du sommet. Les mêmes tiges sont terminées par un petit épi de fleurs clair-semées , semblables à celles du poligule ordinaire , mais plus petites , alternes , & sans pédicules. On distingue la racine du seneka par cette côte membraneuse & saillante qui regne d'un seul côté dans toute sa longueur. Les Sauvages prétendent qu'elle arrête les effets du serpent à sonnettes. Elle est bonne pour l'épaississement du sang.

La plante qu'on nomme *Serpentaire de Virginie* , pousse quelquefois trois tiges , sur lesquelles ses feuilles ,  
qui



qui sont longues de trois pouces, sont rangées alternativement. Ses fleurs naissent contre terre sur des pédicules d'un pouce de long. Leur figure approche de celle de l'Astolochie. Leur couleur est un pourpre foncé. Elles font place à des capsules rondes, canelées, qui contiennent plusieurs petites semences qui sont mûres au mois de Mai. La racine de cette plante est fort estimée; mais, comme elle multiplie beaucoup, on ne la vend pas cher.

Le *Smilax à feuilles de laurier*, a effectivement les feuilles de la même couleur & de la même consistance que celles du laurier mâle; mais leur figure approche plus de celles du laurier femelle. Elles n'ont de veines sensibles que celles du milieu. Ses fleurs sont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes. Ce sont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une semence dure qui mûrit au mois d'Octobre. Elle sert de nourriture à diverses sortes d'oiseaux, principalement à une fort belle espèce de geai. Cette plante pousse plusieurs tiges vertes qui montent souvent à plus de

seize pieds de haut , & deviennent si épaisses , qu'en été elles forment un massif impénétrable au soleil , & offrent en hiver une retraite tempérée pour les bestiaux.

Le *Solanum à trois feuilles* vient principalement dans les bois couverts. Il ne produit qu'une seule tige qui monte toute droite à la hauteur de cinq ou six pouces. De son sommet sortent trois grandes feuilles pointues , placées en triangle , pendantes , chacune à trois côtés & bigarrées de taches vertes , plus ou moins foncées. Il sort entr'elles une fleur violette , composée de trois feuilles droites & longues. Le calice est divisé en trois , & la racine de la plante est tubéreuse.

Il y a une autre espèce de *solanum* qui est propre au Canada. Il pousse de sa racine , qui est aussi tubéreuse , une tige ronde , verte , du milieu de laquelle sortent trois feuilles posées les unes vis-à-vis des autres. Elles sont fort larges , & se terminent en pointe ; leur couleur est d'un verd obscur. De l'extrémité de la tige , il sort une fleur composée de six feuilles un peu panchées , dont les trois in-

férieures sont vertes & plus petites ; les trois autres sont plus larges , plus longues & d'un pourpre obscur. Il vient au milieu de cette fleur une petite pomme qui noircit en mûrissant , & qui porte une semence qui est semblable à celle du solanum des jardins. Quelquefois la fleur de ces plantes est blanche. Elles fleurissent au mois de Mai , & la graine est mûre dans le mois suivant , & dans le mois de Juillet tout disparoît , au point qu'il ne reste plus que la racine.

Le *Souchet de l'Amérique* a les feuilles semblables à celles du poireau : mais elles sont plus longues & plus délicées. Son tuyau , qui n'est pas différent de celui du jonc noueux , s'élève d'une coudée & demie. Sa fleur est petite , sa racine déliée , fort longue , composée de bossettes rondes & velues , un peu éloignées les unes des autres. Les Espagnols les enfilent comme un chapelet & les nomment patenôtres de Sainte Héleine , parce qu'ils découvrirent cette plante au Cap Sainte Héleine , dans la Floride , à l'embouchure du Jourdain. Les bossettes exposées au soleil deviennent très-dures &

dur , & son écorce fort rude. Le fruit est ce qu'on appelle à la Chine *Figues caque*. Il a la figure d'une prune de damas ; mais il est un peu plus gros , a la peau tendre , la substance aqueuse , la couleur rouge , & le goût fort délicat. Il renferme des graines qui different peu de celles de l'acimine.

Plantes com-  
munes.

Le *Pied de veau de l'Amérique* croît dans les fossés & les basses eaux , s'élève de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont attachées à de longues tiges pleines de suc : elles sortent d'une racine tubéreuse. Toutes portent à leur extrémité une grande capsule verte , qui contient plusieurs baies de même couleur , & de figure ronde ; les unes de la grosseur d'une balle de mousquet , les autres de moitié plus petites. Cette capsule , qui est de la grosseur d'un œuf de poule , s'ouvre lorsqu'elle est mûre , & laisse voir les baies qui , dans leur maturité , demeurent vertes , & sont fort tendres. Bouillies avec les viandes , elles sont bonnes & saines ; crues , elles paroissent extrêmement chaudes & astringentes.

La *Pimpernelle du Canada* sort d'une

racine fort étendue & fort chargée de fibres charnues. Sa maîtresse tige est ronde & pleine de nœuds, d'où naissent plusieurs autres tiges de la même couleur & de la même forme que la pimpernelle de l'Europe. Les fleurs qui naissent au haut des tiges, forment un épi fort long, & s'épanouissent les unes après les autres, en commençant par le bas. Chaque fleur est formée de quatre feuilles en forme de croix sur un petit vase un peu arrondi, & qui a quatre cavités; d'où sortent trois ou quatre filamens. Elle est presque toujours verte: mais elle finit par prendre une couleur blanchâtre. Malgré ces singularités, la plante a le même goût & la même saveur que la nôtre.

Le *Plane* est fort commun dans les parties méridionales du Canada. Ses feuilles sont larges, ont cinq pointes, sont dentelées, d'un verd clair, un peu velues par dessus. Les capsules qui renferment la semence sont rondes, attachées à un pédicule de quatre ou cinq pouces de long. Le fruit ressemble à celui du plane oriental. L'écorce de l'arbre est unie, ordinairement mê-

lée de blanc & de verd. On prétend que la pellicule intérieure de la racine, bouillie dans l'eau, est un remède infallible pour toutes sortes d'écorchures. On baigne la plaie avec l'eau, & on met dessus un peu de cendre de la pellicule même.

*La Racine de la Chine* est une espèce de *Smilax*, dont les racines tubéreuses & divisées en plusieurs nœuds, poussent plusieurs tiges noueuses, épineuses, phantes, & de la grosseur d'une canne. Elles s'élèvent ordinairement à vingt pieds, & s'attachent aux arbres & aux buissons. En Automne, cette plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante d'environ trois doigts. Chaque baie contient une semence ronde & très-dure. Les racines sont fort tendres & pleines de suc, en sortant de terre; mais l'air leur fait prendre toute la dureté du bois : on en fait une liqueur fort vantée pour purifier le sang. Au printemps, on en mange les tiges comme des asperges.

*La Roquette du Canada* est une espèce d'arbrisseau qui s'élève jusqu'à cinq pieds de haut, lorsque la racine

qui est blanche & fibreuse rencontre un terroir qui lui convient. Il pousse plusieurs branches rondes & couvertes d'une bonté assez rude. Les feuilles sont longues, pointues, inégalement dentelées, & revêtues d'un duvet léger. Elles ont, comme toutes les espèces de roquettes, le goût un peu aigre dans leur nouveauté, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroissent en grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, sont jaunes, & n'ont que quatre feuilles, avec un pistil & quatre étamines. Lorsque la fleur est tombée, le pistil devient une grosse gousse, alongée, droite, & remplie de petites semences d'une faveur fort douce, qui sont mûres au mois d'Août, & tombent au mois de Septembre.

Le *Sabat de la Vierge* a la racine semblable à celle de l'ellébore noir. Sa tige s'élève d'un pied. Ses feuilles sont larges, & veinées dans toute leur longueur, & de la nature du plantain. Sa fleur, quelquefois unique, quelquefois double, est couronnée en sabot : elle est composée de deux ou trois feuilles, du milieu desquelles s'élève

une petite pellicule un peu arrondie, qui s'ouvre par le haut, & représente l'ouverture du sabot. Sa couleur est un pourpre foncé. On trouve une différence considérable entre ce sabot & celui qui étoit déjà connu sous le même nom ; il a plus de feuilles ; la pellicule qui forme la figure du sabot, est jaune.

*Le sang de dragon du Canada* vient à l'ombre, & dans les lieux pierreux. Sa fleur est à huit pétales disposés en rond : son fruit est une gousse large de cinq ou six lignes dans son milieu, à deux panneaux appliqués sur un châssis auquel tiennent de petits cordons qui nourrissent les semences. Sa racine est à genouillet, garnie de fibres d'un demi-pouce de grosseur : elle produit plusieurs tiges longues d'un pied, dont chacune soutient une feuille de cinq à six pouces dans toutes ses dimensions, rondes, incisées comme celles du figuier. De la même racine s'élèvent d'autres tiges, moins longues, qui n'ont point de feuilles, mais qui portent des gousses après les fleurs. La racine est rouge, & rend un suc couleur de sang : on l'emploie pour teindre les cabinets.



La *Sarrasine*, le *Sassafras* sont fort communs dans ces pays.

Le *Savinier* des Alpes vient aussi dans le Canada. Il ne s'éleve pas fort haut : mais ses branches s'étendent beaucoup. Ses feuilles qui sont très-épineuses à la cime, sont âcres & brûlantes. Ses baies, car il est stérile, ont la même odeur que celles du *Savinier* qui portent des fruits : mais les unes sont rougeâtres, les autres de couleur céleste : elles sont de la grosseur des grains de genievre, & sont précédées par de simples rudimens, soutenus par des pédicules courbés & composés de tubercules, au nombre de trois, de quatre ou de cinq. La principale vertu de ces baies est de faire mourir les vers qui sont dans le corps. Les feuilles broyées & mêlées avec du miel, nettoient les ulcères, & font résoudre le charbon.

Le *Seneka*, ou la racine contre les serpens à sonnettes, est une des plantes les plus estimées de l'Amérique. Sa racine est vivace, longue de quatre ou cinq pouces, grossie comme le petit doigt, tortueuse, partagée en plusieurs petites branches, garnie de

fibres latérales , & d'un côté saillante , qui s'étend dans toute sa longueur. Elle est jaunâtre en dehors , blanche en dedans , d'un goût âcre , un peu amer & légèrement aromatique. Elle pousse plusieurs tiges , les unes droites , les autres couchées sur terre , menues , jaunâtres , simples , sans branches , cylindriques , lisses , foibles , & d'environ un pied de long. Ces tiges sont chargées de feuilles ovales , pointues , alternes , longues d'un pouce , lisses , & qui deviennent plus grandes , à mesure qu'elles approchent plus du sommet. Les mêmes tiges sont terminées par un petit épi de fleurs clair-semées , semblables à celles du poligule ordinaire , mais plus petites , alternes , & sans pédicules. On distingue la racine du seneka par cette côte membraneuse & saillante qui regne d'un seul côté dans toute sa longueur. Les Sauvages prétendent qu'elle arrête les effets du serpent à sonnettes. Elle est bonne pour l'épaississement du sang.

La plante qu'on nomme *Serpentaire de Virginie* , pousse quelquefois trois tiges , sur lesquelles ses feuilles ,  
qui

qui sont longues de trois pouces, sont rangées alternativement. Ses fleurs naissent contre terre sur des pédicules d'un pouce de long. Leur figure approche de celle de l'Astolochie. Leur couleur est un pourpre foncé. Elles font place à des capsules rondes, canelées, qui contiennent plusieurs petites semences qui sont mûres au mois de Mai. La racine de cette plante est fort estimée; mais, comme elle multiplie beaucoup, on ne la vend pas cher.

Le *Smilax à feuilles de laurier*, a effectivement les feuilles de la même couleur & de la même consistance que celles du laurier mâle; mais leur figure approche plus de celles du laurier femelle. Elles n'ont de veines sensibles que celles du milieu. Ses fleurs sont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes. Ce sont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une semence dure qui mûrit au mois d'Octobre. Elle sert de nourriture à diverses sortes d'oiseaux, principalement à une fort belle espèce de geai. Cette plante pousse plusieurs tiges vertes qui montent souvent à plus de

les semences. Les feuilles & la racine ont le même goût que celles du panacé; mais celui du fruit est plus délicat, & les cuisiniers en font usage. La plante meurt & renaît tous les ans. On vante la beauté de ce panacé.

L'autre, qu'on nomme le *Panacé musqué*, s'élève d'environ deux coudées : sa racine est blanche, longue & charnue. Les premières feuilles qu'elle pousse, sont longues, larges, légèrement dentelées; & celles qui viennent ensuite, sont découpées presque jusqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pied de long, & s'étendent autour de la racine, près de terre, car la tige n'en a qu'une petite informe, comme mutilée, située à la naissance des branches, où elle paroît servir de lien pour soutenir le poids d'une ombelle fort pesante, qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles sont blanches, comme celles du panacé commun, & répandent assez loin une odeur agréable de musc. Les feuilles ont un goût âcre qui prend un peu au nez. Ce panacé fleurit dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre.

Le *Peuplier noir* ne vient que dans

la Caroline. Il est fort haut, & ses branches s'étendent beaucoup. Ses femences, dont la récolte se fait avant le mois d'Avril, sont disposées en grappes, & revêtues d'une substance coronneuse. Sur les plus gros boutons de l'arbre, on trouve un baume odoriférant. Ses feuilles sont dentelées & très-grandes.

Le *Pacancier* produit une noix de la figure & de la grosseur d'un gros gland. Il y en a dont la coque est mince, d'autres l'ont plus épaisse & plus dure. Leur goût est agréable. L'arbre est fort haut, & ressemble assez au noyer d'Europe.

L'*Aciminier* est un arbrisseau d'un bois tendre. Son écorce est mince, ses feuilles sont longues & larges comme celles du châtaignier, mais d'un verd plus foncé. Son fruit est de la longueur du doigt, & peut avoir un pouce de diamètre. Il a la chair tendre, un peu sucrée, & semée d'une graine qui ressemble à celle du melon d'eau.

Le *Piakiminier* est un assez bel arbre. Il s'élève à la hauteur ordinaire du prunier. Ses feuilles sont à cinq pointes; son bois est médiocrement

les semences. Les feuilles & la racine ont le même goût que celles du panacé; mais celui du fruit est plus délicat, & les cuisiniers en font usage. La plante meurt & renaît tous les ans. On vante la beauté de ce panacé.

L'autre, qu'on nomme le *Panacé musqué*, s'élève d'environ deux coudées : sa racine est blanche; longue & charnue. Les premières feuilles qu'elle pousse, sont longues, larges, légèrement dentelées; & celles qui viennent ensuite, sont découpées presque jusqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pied de long, & s'étendent autour de la racine, près de terre, car la tige n'en a qu'une petite informe, comme mutilée, située à la naissance des branches, où elle paroît servir de lien pour soutenir le poids d'une ombelle fort pesante, qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles sont blanches, comme celles du panacé commun, & répandent assez loin une odeur agréable de musc. Les feuilles ont un goût âcre qui prend un peu au nez. Ce panacé fleurit dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre.

Le *Peuplier noir* ne vient que dans

la Caroline. Il est fort haut, & ses branches s'étendent beaucoup. Ses femences, dont la récolte se fait avant le mois d'Avril, sont disposées en grappes, & revêtues d'une substance cotonneuse. Sur les plus gros boutons de l'arbre, on trouve un baume odoriférant. Ses feuilles sont dentelées & très-grandes.

Le *Pacancier* produit une noix de la figure & de la grosseur d'un gros gland. Il y en a dont la coque est mince, d'autres l'ont plus épaisse & plus dure. Leur goût est agréable. L'arbre est fort haut, & ressemble assez au noyer d'Europe.

Arbres fruitiers.

L'*Aciminier* est un arbrisseau d'un bois tendre. Son écorce est mince, ses feuilles sont longues & larges comme celles du châtaignier, mais d'un verd plus foncé. Son fruit est de la longueur du doigt, & peut avoir un pouce de diamètre. Il a la chair tendre, un peu sucrée, & semée d'une graine qui ressemble à celle du melon d'eau.

Le *Piakiminier* est un assez bel arbre. Il s'élève à la hauteur ordinaire du prunier. Ses feuilles sont à cinq pointes; son bois est médiocrement

dur , & son écorce fort rude. Le fruit est ce qu'on appelle à la Chine *Figue caque*. Il a la figure d'une prune de damas ; mais il est un peu plus gros , a la peau tendre , la substance aqueuse , la couleur rouge , & le goût fort délicat. Il renferme des graines qui different peu de celles de l'acimine.

Plantes com-  
munes.

Le *Pied de veau de l'Amérique* croît dans les fossés & les basses eaux , s'éleve de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont attachées à de longues tiges pleines de suc : elles sortent d'une racine tubéreuse. Toutes portent à leur extrémité une grande capsule verte , qui contient plusieurs baies de même couleur , & de figure ronde ; les unes de la grosseur d'une balle de mousquet , les autres de moitié plus petites. Cette capsule , qui est de la grosseur d'un œuf de poule , s'ouvre lorsqu'elle est mûre , & laisse voir les baies qui , dans leur maturité , demeurent vertes , & sont fort tendres. Bouillies avec les viandes , elles sont bonnes & saines ; crues , elles paroissent extrêmement chaudes & astringentes.

La *Pimpernelle du Canada* sort d'une



racine fort étendue & fort chargée de fibres charnues. Sa maîtresse tige est ronde & pleine de nœuds, d'où naissent plusieurs autres tiges de la même couleur & de la même forme que la pimpernelle de l'Europe. Les fleurs qui naissent au haut des tiges, forment un épi fort long, & s'épanouissent les unes après les autres, en commençant par le bas. Chaque fleur est formée de quatre feuilles en forme de croix sur un petit vase un peu arrondi, & qui a quatre cavités, d'où sortent trois ou quatre filamens. Elle est presque toujours verte : mais elle finit par prendre une couleur blanchâtre. Malgré ces singularités, la plante a le même goût & la même saveur que la nôtre.

Le *Plane* est fort commun dans les parties méridionales du Canada. Ses feuilles sont larges, ont cinq pointes, sont dentelées, d'un verd clair, un peu velues par dessus. Les capsules qui renferment la semence sont rondes, attachées à un pédicule de quatre ou cinq pouces de long. Le fruit ressemble à celui du plane oriental. L'écorce de l'arbre est unie, ordinairement mê-

lée de blanc & de verd. On prétend que la pellicule intérieure de la racine, bouillie dans l'eau, est un remède infailible pour toutes sortes d'écorsures. On baigne la plaie avec l'eau, & on met dessus un peu de cendre de la pellicule même.

La *Racine de la Chine* est une espèce de *Smilax*, dont les racines tubéreuses & divisées en plusieurs nœuds, poussent plusieurs tiges noueuses, épineuses, phanées, & de la grosseur d'une canne. Elles s'élèvent ordinairement à vingt pieds, & s'attachent aux arbres & aux buissons. En Automne, cette plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante d'environ trois doigts. Chaque baie contient une semence ronde & très-dure. Les racines sont fort tendres & pleines de suc, en sortant de terre; mais l'air leur fait prendre toute la dureté du bois : on en fait une liqueur fort vantée pour purifier le sang. Au printemps, on en mange les tiges comme des asperges.

La *Roquette du Canada* est une espèce d'arbrisseau qui s'élève jusqu'à cinq pieds de haut, lorsque la racine

qui est blanche & fibreuse rencontre un terroir qui lui convient. Il pousse plusieurs branches rondes & couvertes d'une bourse assez rude. Les feuilles sont longues, pointues, inégalement dentelées, & revêtues d'un duvet léger. Elles ont, comme toutes les espèces de roquettes, le goût un peu aigre dans leur nouveauté, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroissent en grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, sont jaunes, & n'ont que quatre feuilles, avec un pistil & quatre étamines. Lorsque la fleur est tombée, le pistil devient une grosse gouffe, alongée, droite, & remplie de petites semences d'une faveur fort douce, qui sont mûres au mois d'Août, & tombent au mois de Septembre.

Le *Sabot de la Vierge* a la racine semblable à celle de l'ellébore noir. Sa tige s'élève d'un pied. Ses feuilles sont larges, & veinées dans toute leur longueur, & de la nature du plantain. Sa fleur, quelquefois unique, quelquefois double, est couronnée en sabot : elle est composée de deux ou trois feuilles, du milieu desquelles s'élève

seize pieds de haut , & deviennent si épaisses , qu'en été elles forment un massif impénétrable au soleil , & offrent en hiver une retraite tempérée pour les bestiaux.

Le *Solanum à trois feuilles* vient principalement dans les bois couverts. Il ne produit qu'une seule tige qui monte toute droite à la hauteur de cinq ou six pouces. De son sommet sortent trois grandes feuilles pointues , placées en triangle , pendantes , chacune à trois côtés & bigarrées de taches vertes , plus ou moins foncées. Il sort entr'elles une fleur violette , composée de trois feuilles droites & longues. Le calice est divisé en trois , & la racine de la plante est tubéreuse.

Il y a une autre espèce de *solanum* qui est propre au Canada. Il pousse de la racine , qui est aussi tubéreuse , une tige ronde , verte , du milieu de laquelle sortent trois feuilles posées les unes vis-à-vis des autres. Elles sont fort larges , & se terminent en pointe ; leur couleur est d'un verd obscur. De l'extrémité de la tige , il sort une fleur composée de six feuilles un peu panchées , dont les trois in-

La *Sarrasine*, le *Sassafras* sont fort communs dans ces pays.

Le *Savinier* des Alpes vient aussi dans le Canada. Il ne s'éleve pas fort haut : mais ses branches s'étendent beaucoup. Ses feuilles qui sont très-épineuses à la cime, sont âcres & brûlantes. Ses baies, car il est stérile, ont la même odeur que celles du *Savinier* qui portent des fruits : mais les unes sont rougeâtres, les autres de couleur céleste : elles sont de la grosseur des grains de genievre, & sont précédées par de simples rudimens, soutenus par des pédicules courbés & composés de tubercules, au nombre de trois, de quatre ou de cinq. La principale vertu de ces baies est de faire mourir les vers qui sont dans le corps. Les feuilles broyées & mêlées avec du miel, nettoient les ulcères, & font résoudre le charbon.

Le *Seneka*, ou la racine contre les serpens à sonnettes, est une des plantes les plus estimées de l'Amérique. Sa racine est vivace, longue de quatre ou cinq pouces, grossie comme le petit doigt, tortueuse, partagée en plusieurs petites branches, garnie de

fibres latérales , & d'un côté saillante , qui s'étend dans toute sa longueur. Elle est jaunâtre en dehors , blanche en dedans , d'un goût âcre , un peu amer & légèrement aromatique. Elle pousse plusieurs tiges , les unes droites , les autres couchées sur terre , menues , jaunâtres , simples , sans branches , cylindriques , lisses , foibles , & d'environ un pied de long. Ces tiges sont chargées de feuilles ovales , pointues , alternes , longues d'un pouce , lisses , & qui deviennent plus grandes , à mesure qu'elles approchent plus du sommet. Les mêmes tiges sont terminées par un petit épi de fleurs clair-semées , semblables à celles du poligule ordinaire , mais plus petites , alternes , & sans pédicules. On distingue la racine du seneka par cette côte membraneuse & saillante qui règne d'un seul côté dans toute sa longueur. Les Sauvages prétendent qu'elle arrête les effets du serpent à sonnettes. Elle est bonne pour l'épaississement du sang.

La plante qu'on nomme *Serpentaire de Virginie* , pousse quelquefois trois tiges , sur lesquelles ses feuilles ,  
qui

qui sont longues de trois pouces, sont rangées alternativement. Ses fleurs naissent contre terre sur des pédicules d'un pouce de long. Leur figure approche de celle de l'Astolochie. Leur couleur est un pourpre foncé. Elles sont placées à des capsules rondes, canelées, qui contiennent plusieurs petites semences qui sont mûres au mois de Mai. La racine de cette plante est fort estimée; mais, comme elle multiplie beaucoup, on ne la vend pas cher.

Le *Smilax à feuilles de laurier*, a effectivement les feuilles de la même couleur & de la même consistance que celles du laurier mâle; mais leur figure approche plus de celles du laurier femelle. Elles n'ont de veines sensibles que celles du milieu. Ses fleurs sont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes. Ce sont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une semence dure qui mûrit au mois d'Octobre. Elle sert de nourriture à diverses sortes d'oiseaux, principalement à une fort belle espèce de geai. Cette plante pousse plusieurs tiges vertes qui montent souvent à plus de

seize pieds de haut , & deviennent si épaisses , qu'en été elles forment un massif impénétrable au soleil , & offrent en hiver une retraite tempérée pour les bestiaux.

Le *Solanum à trois feuilles* vient principalement dans les bois couverts. Il ne produit qu'une seule tige qui monte toute droite à la hauteur de cinq ou six pouces. De son sommet sortent trois grandes feuilles pointues , placées en triangle , pendantes , chacune à trois côtés & bigarrées de taches vertes , plus ou moins foncées. Il sort entr'elles une fleur violette , composée de trois feuilles droites & longues. Le calice est divisé en trois , & la racine de la plante est tubéreuse.

Il y a une autre espèce de *solanum* qui est propre au Canada. Il pousse de sa racine , qui est aussi tubéreuse , une tige ronde , verte , du milieu de laquelle sortent trois feuilles posées les unes vis-à-vis des autres. Elles sont fort larges , & se terminent en pointe ; leur couleur est d'un verd obscur. De l'extrémité de la tige , il sort une fleur composée de six feuilles un peu panchées , dont les trois in-



férieures sont vertes & plus petites ; les trois autres sont plus larges , plus longues & d'un pourpre obscur. Il vient au milieu de cette fleur une petite pomme qui noircit en mûrissant , & qui porte une semence qui est semblable à celle du solanum des jardins. Quelquefois la fleur de ces plantes est blanche. Elles fleurissent au mois de Mai , & la graine est mûre dans le mois suivant , & dans le mois de Juillet tout disparoît , au point qu'il ne reste plus que la racine.

Le *Souchet de l'Amérique* a les feuilles semblables à celles du poireau : mais elles sont plus longues & plus déliées. Son tuyau , qui n'est pas différent de celui du jonc noueux , s'élève d'une coudée & demie. Sa fleur est petite , sa racine déliée , fort longue , composée de bossettes rondes & velues , un peu éloignées les unes des autres. Les Espagnols les enfilent comme un chapelet & les nomment patenôtres de Sainte Héleine , parce qu'ils découvrirent cette plante au Cap Sainte Héleine , dans la Floride , à l'embouchure du Jourdain. Les bossettes exposées au soleil deviennent très-dures .

aux digues : les castors se trouvent à sec , & demeurent sans défense. S'ils n'apperçoivent point les chasseurs , ils accourent pour y remédier : mais on est préparé à les attraper , & il en échappe très-peu. Quelques Voyageurs assurent que s'ils découvrent les chasseurs , ou les bêtes carnassieres qui les attaquent , ils plongent sur le champ , & font un si grand bruit , en battant l'eau avec leurs queues , qu'on les entend d'une demi-lieue. C'est , sans doute , pour avertir ceux qui sont aux environs , du danger qui les menace. Ces animaux ont l'odorat si fin , que dans l'eau même ils sentent de fort loin les canots : mais on assure qu'ils ne voyent que de côté , & que ce défaut les livre souvent aux chasseurs. On prétend qu'un castor , après avoir perdu sa femelle , ne s'accouple jamais avec une autre. Les chasseurs ont grand soin d'empêcher leurs chiens de toucher aux os de castors , parce qu'ils sont d'une dureté à laquelle il n'y a point de dent qui résiste.

● *Original.*

L'*Original* tient le second rang parmi les animaux de l'Amérique septentrionale , par les grands avantages que

la chasse de cet animal procure. Il n'est différent de celui qu'on nomme en Allemagne, en Pologne & en Russie, l'*Elan*, ou la *Grand'Bête*, que par sa grosseur, qui approche beaucoup de celle du cheval. Il a la croupe large, la queue d'une petitesse extrême, le jarret fort haut, les jambes & les pieds du cerf. Un long poil lui couvre la gorge, le cou & le haut du jarret. Sa tête a plus de deux pieds de long, & sa maniere de la présenter en avant, lui donne fort mauvaise grace. Son muse est gros & rabattu par le haut. Ses nazeaux sont si larges, qu'on peut y fourrer la moitié du bras. Son bois est plus large, & presque aussi long que celui du cerf : mais il est plat & fourchu comme celui du daim. Il se renouvelle tous les ans : on n'a pas encore observé s'il prend un accroissement qui marque les années. On prétend que cet animal est sujet à l'épilepsie, qu'il se gratte l'oreille avec son pied gauche, & qu'il se guérit ; ce qui fait croire que la corne de ce pied est un remède souverain pour cette maladie. On la regarde encore comme un très bon remède pour les palpitations de cœur,

la pleurésie , la colique , le cours de ventre , les vertiges & le pourpre. Le poil de l'original est mêlé de gris-blanc , & de rouge-noir. Il devient creux lorsque l'animal vieillit , ne se foule point , & ne perd jamais une sorte d'élasticité qui le fait toujours redresser : on en fait des matelas & des selles de chevaux. La chair de cet animal est légère , nourrissante , & a très - bon goût. Sa peau est forte , douce & moëlleuse : elle se passe en chamois , & l'on en fait des buffles d'autant plus estimés , qu'ils pesent très-peu. Les Sauvages du Canada regardent l'original comme un animal de très-bon augure. On assure qu'il se met à genoux pour boire , pour manger , & pour se coucher ; qu'il a dans le cœur un petit os , qui , réduit en poudre , & pris dans du bouillon , facilite l'accouchement.

Le Carcajou  
ou Quinca-  
jou.

L'original , outre les chasseurs , a deux cruels ennemis. Le plus terrible est le *Carcajou* , ou *Quincajou* , espece de chat sauvage , qui a le poil roux & brun , la queue si longue , qu'il s'en fait plusieurs cercles autour du corps. Lorsqu'il peut s'approcher d'un original , il saute dessus , s'attache à son

cou , l'entoure avec sa queue , & lui coupe avec ses dents la veine jugulaire. L'orignal n'a qu'un seul moyen de s'en garantir ; c'est de se jeter promptement à l'eau , que le carcajou ne peut souffrir : mais s'il est éloigné des rivières , il périt promptement.

Les Missionnaires assurent que les renards se joignent au carcajou pour prendre l'orignal : ils le poussent avec une adresse surprenante vers le carcajou ; & lorsque celui-ci l'a tué , ils partagent leur proie avec une adresse & un accord étonnans.

L'Orignal aime les pays froids. Il broute l'herbe en été , & ronge les arbres en hiver. Lorsque les neiges sont hautes , ces animaux s'assemblent par troupes dans les forêts , & se mettent sous les plus gros arbres , pour y être à couvert du mauvais tems , & y restent tant qu'ils y trouvent à manger. C'est dans ce tems qu'on leur donne la chasse. On en attrape encore beaucoup , lorsque le soleil prend assez de force pour fondre la neige : la gelée de la nuit forme comme une croûte dessus : l'orignal qui est pesant ;

Chasse de  
l'Orignal.

la casse avec les pieds, & s'écorche les jambes : alors il ne peut courir, & on le tue aisément à coups de fusil ou de fleches : mais lorsqu'il est libre, cette chasse est dangereuse. Si cet animal a la moindre blessure, il devient furieux, se précipite sur les chasseurs, & les foule aux pieds : pour s'en garantir, ils lui jettent leurs habits, sur lesquels il décharge sa fureur : pendant ce tems, ils se cachent derriere un arbre, & l'achevent.

Dans les parties septentrionales du Canada, ceux qui vont à la chasse de l'orignal, se divisent en deux bandes : l'une s'embarque dans des canots qui se tiennent à quelque distance les uns des autres, forment un cercle assez grand, tout près du rivage ; l'autre reste à terre, embrasse un grand terrain, & lâche les chiens, pour faire lever les orignaux qui peuvent se trouver dans cet espace. Ils les poussent jusqu'à la riviere, ou au lac, c'est-à-dire, à l'endroit où sont les canots. Ces animaux se jettent dans l'eau, & ceux qui sont dans les canots, tirent dessus. La méthode la plus commune, est d'enfermer un espace de forêt d'une

enceinte de pieus entrelacés de branches d'arbres. On n'y laisse qu'une ouverture assez étroite , où l'on tend des lacets de peau crue. Les orignaux qui sont dans cet espace , en voulant sortir , sont pris par les cornes , & les chasseurs ont le tems de les tuer.

Les *Ours* sont assez communs dans cette contrée. Avant que les Européens y fussent arrivés , les Sauvages négligeoient la chasse du castor , & s'adonnoient tout entiers à celle de l'ours , dont la chair & la peau leur paroissent préférables. Cet animal est trop connu , pour qu'on s'arrête à en donner ici la description. L'Ours.

Les *Chiens* du Canada sont tous de la même espèce. Ils ont les oreilles droites , le museau alongé , & approchent beaucoup du loup. Ils n'aboyent point , comme on l'a déjà dit , mais ils grondent. On vante leur attachement & leur fidélité , quoique les Sauvages les nourrissent très-mal. Chiens.

Le *Bœuf* du Canada est plus grand que celui de l'Europe : il a les cornes noires & courtes , deux touffes de crin , l'une sous le museau , l'autre sur la tête , d'où elle lui tombe sur Bœuf.

les yeux , ce qui lui donne un air hideux. Sur le dos , est une bosse qui commence aux hanches , & va en croissant jusques sur les épaules : elle est couverte d'un poil rousseâtre , long & frisé. Celui qui est sur le reste du corps , est une laine noire , dont on fait beaucoup de cas : on assure que la dépouille d'un bœuf est de huit livres. La première côte de devant est plus haute d'une coudée que les autres , & a trois doigts de largeur. Ces animaux ont le poitrail fort large , la croupe assez fine , & la queue fort courte. Ils n'ont presque point de cou : mais leur tête est plus grosse que celle des nôtres. Ils fuyent ordinairement à la vue d'un homme , même d'un chien. Ils ont l'odorat si fin , que , pour s'approcher d'eux à la portée du fusil , il faut prendre le dessous du vent : mais lorsqu'ils sont blessés , ils deviennent furieux , & se précipitent sur les chasseurs. Ce bœuf est terrible , lorsque les vaches ont mis bas leurs veaux. Leur chair est dure ; mais leur peau est regardée comme la meilleure de l'univers : elle se passe aisément , & , quoique très-forte , elle devient



aussi moëlleuse que celle du chamois. Les Sauvages en font des boucliers , qui sont fort légers , & presque impénétrables aux balles.

Le *Cerf* du Canada ne differe de celui de l'Europe , qu'en ce qu'il est plus grand. Cerf

Le *Caribou* est de la grandeur de l'âne : il en approche beaucoup pour la figure : mais il a l'agilité du cerf. Caribou

Le *Chevreuril* est fort commun au Canada. Il ressemble aux nôtres pour la figure : mais , lorsqu'il est jeune , son poil est rayé de divers couleurs. Au bout de quelque tems il tombe , & celui qui vient à la place , est de la couleur ordinaire des chevreurils. Il s'apprivoise avec une facilité étonnante. Une femelle privée se retire dans les bois lorsqu'elle est en chaleur , & si-tôt qu'elle a été couverte , elle retourne chez son maître. Elle retourne encore dans les bois pour mettre ses petits bas ; les y nourrit , & va de tems en tems se montrer à son maître. Si on veut avoir ses petits , on la suit , on les emporte , & elle continue de les nourrir. Chevreuril

Les bois du Canada sont remplis de Chats ces

*Chats - cerviers.* Ces animaux ont la tête du loup , & tout le reste du corps est du chat. Leur peau fait une des plus belles fourrures du pays. Ils ont la chair assez blanche , & font un bon aliment.

Renards  
noirs.

Les *Renards noirs* sont fort communs au Canada : leur fourrure est aussi belle que celle des renards noirs de Russie. On en trouve d'autres qui sont d'un blanc-argenté. Pour la figure , ils ne different en rien de ceux d'Europe.

L'Enfant du  
diable.

On appelle *Enfant du diable* une espece d'animal , qui approche beaucoup de la fouine : il est de la grandeur d'un petit chat , mais plus gros : son poil est d'un gris-clair. Il a deux lignes blanches , qui lui forment sur le dos une figure ovale , depuis le cou jusqu'à la queue. Cette queue est touffue comme celle du renard , & se redresse comme celle de l'écureuil. Cet animal est assez joli : mais quand il est poursuivi , il lâche une urine qui infecte l'air dans un espace assez grand.

Rat mus-  
qué.

Le *Rat musqué* ressemble si parfaitement au castor , qu'on le prendroit pour un diminutif de la même espece , s'il n'avoit pas la queue du rat de l'Eu-

rope. Ses testicules renferment un musc qui est exquis. Il se met en campagne au mois de Mars , se nourrit de petits morceaux de bois. Après la fonte des neiges , il vit de racines d'ortie , ensuite des tiges & des feuilles de la même plante. En été , il mange des fraises , des framboises , & d'autres petits fruits qui succèdent à ceux-là. A l'entrée de l'hiver , le mâle & la femelle se séparent , font un trou , chacun de leur côté , & y passent tout le tems du froid sans manger. Le poil de ces animaux entre dans la fabrique des chapeaux , avec celui du castor. Sa chair est assez bonne , excepté dans le tems où il recherche sa femelle. Il s'y répand alors un goût de musc , que rien ne peut lui faire passer.

L'*Hermine* du Canada est de la grosseur de nos écureuils, mais un peu moins allongée. Son poil est d'un beau blanc ; l'extrémité de la queue , qu'elle a fort longue , est d'un noir de geai.

*Hermine.*

Les *Martres* de ce pays sont moins rouges que celles de France , ont le poil plus fin. Leur retraite ordinaire est dans les bois , d'où elles ne sortent que tous les deux ou trois ans , en trou-

*Martre.*

pes nombreuses : leur sortie annonce une neige abondante.

*Putois.*

Le *Putois* ne diffère de la fouine , qu'en ce qu'il a le poil plus noir , plus long & plus épais. Il fait la guerre aux oiseaux sauvages & domestiques.

*Rat de bois.*

Le *Rat de bois* est de moitié plus gros que les rats de l'Europe. Il a la queue couverte de poils. Il y en a qui sont tout blancs ; mais leur couleur ordinaire est un beau gris-argenté. La femelle a sous le ventre une bourse qui s'ouvre & se ferme : elle y met ses petits , pour fuir avec eux , lorsqu'elle est menacée de quelque danger. La fourrure de tous ces animaux , est ce qui se nomme dans le commerce , *menue Pelleterie*.

*Écureuils.*

On connoît au Canada trois espèces d'*Écureuils* ; les rouges qui ne diffèrent point des nôtres ; les Suisses , qui sont un peu plus petits , dont le poil est rayé , en longueur , de rouge & de noir ; les écureuils volans , qui ont le poil d'un gris obscur. Ce nom leur vient de leur extrême agilité : ils sautent d'un arbre à l'autre , à plus de quarante pas de distance. On croit que cette légèreté leur est procurée par

deux peaux fort minces, qu'ils ont des des deux côtés, entre les pattes de derriere & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Ces animaux multiplient beaucoup dans ce pays, parce qu'on leur fait peu la guerre.

Le *Porte-Epic* du Canada est de la grosseur d'un chien médiocre, mais plus court & plus bas. On en a vu la description à l'article de l'Afrique.

Porc-épi

Les *Lievres* & les *Lapins* ne different des nôtres, qu'en ce qu'ils ont les jambes de derriere plus longues. Leur poil est très-fin, & pourroit être employé dans la fabrique des chapeaux : mais ces animaux muent continuellement. Pendant l'hiver, ils restent dans leurs tanières, où ils vivent des plus tendres branches de bouleau. Les renards leur font une cruelle guerre : pendant l'hiver, les Sauvages les attrapent avec des collets, lorsqu'ils sortent pour aller chercher leur nourriture.

Lievre  
Lapin



## §. V.

*Oiseaux.*

Il semble qu'un climat aussi rude est peu convenable aux oiseaux ; cependant il s'y en trouve de différentes especes , & quelques-unes sont particulieres au pays.

*Aigles.*

On y voit des *Aigles* de deux especes : les plus gros ont la tête & le cou presque blancs : ils mangent les lapins & les lievres , les enlèvent dans leurs serres , & les emportent. Les autres sont gris , & font la guerre aux oiseaux : les deux especes la font aussi aux poissons. Le *Faucon* , l'*Autour* & le *Tiercelet* ne different point de ceux de France : on y trouve une espece particuliere de faucon , qui ne vit que de poissons.

*Perdrix.*

Il y a trois sortes de *Perdrix* ; les rouges , les noires & les grises : elles sont toutes plus grosses que celles de France. Les grises ont la tête & les yeux du faisan , & la chair brune : on en fait peu de cas , parce qu'elles sentent beaucoup le raisin , le genievre & le sapin. Toutes ont la queue longue ,

& l'ouvrent en éventail , comme un coq d'Inde. Le plumage des unes est mêlé de rouge , de brun & de gris ; celui des autres de gros - clair & de gris-brun.

Les *Bécassines* du Canada sont excellentes , & très-communes : mais les *Bécasses* y sont fort rares.

Bécassines.

Bécasses.

Le *Corbeau* du Canada est plus gros que le nôtre , plus noir , & crie différemment. Quelques Voyageurs prétendent qu'il est aussi bon qu'une poule.

Corbeaux.

L'*Orfraie* de ce pays est plus petite que la nôtre , & a le cri moins désagréable. Le *Chat-huant* du Canada ne diffère de celui de France , que par une petite fraise blanche , qu'il a autour du cou , & par son cri. Sa chair est préférée à celle de poule.

Orfraie.

Chat-huant.

La *Chauve-souris* est plus grosse ici qu'en France. Les *Merles* & les *Hirondelles* ne sont que des oiseaux de passage , comme en Europe. La couleur des premiers tire sur le rouge.

Chauve-souris.

Hirondelles.

On trouve dans ce pays trois sortes d'*Alouettes* : les plus petites sont de la grosseur d'un moineau. Le *Moineau* n'est pas si beau que le nôtre : mais il est aussi lascif.

Alouettes.

Moineaux.

**Differentes especes de Canards.** On distingue dans ce pays jusqu'à vingt-deux especes de *Canards*. Les plus beaux & les meilleurs se nomment *Canards branchus*, parce qu'ils perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est fort beau.

**Oiseaux de riviere.** Les *Cyignes*, les *Poules-d'Inde*, les *Grues*, les *Poules-d'eau*, les *Cercelles*, les *Oies*, les *Outardes*, & tous les oiseaux de riviere, sont très-communs par-tout, excepté vers les habitations, dont ils n'approchent point. Les *Grues* de ce pays sont de différentes couleurs : les unes sont blanches, les autres sont gris-de-lin : on vante leur chair, pour le goût qu'elle donne au potage. Les *Piverts* sont fort variés en couleur, & d'une beauté admirable. Le *Rossignol* du Canada ressemble beaucoup à celui de France : mais il n'en approche pas pour le chant. Le *Roitelet* au contraire l'a fort agréable. Le *Chardonneret* n'a pas la tête aussi belle qu'en Europe. Les bois sont remplis d'une espece d'oiseau jaune, de la grosseur d'une linotte : il a le gosier assez fin : mais son chant est fort court, & sans variété. On le nomme *Oiseau jaune*. L'*Oiseau blanc*, ainsi nommé, parce

**Piverts,  
Rossignols  
&c.**



qu'il a le dessous du ventre blanc , a deux qualités : il est aussi bon au goût que l'ortolan , & chante aussi-bien que notre rossignol. Il est cendré sur le dos. On ignore où il va passer l'hiver : mais c'est le premier qui paroît dans le printems.

On ne trouve des *Cardinaux* qu'à cent lieues de Québec , au Sud. La douceur de leur chant , la beauté de leur plumage en fait un des plus beaux & des plus agréables oiseaux du monde. Son plumage est d'un rouge incarnat : il porte une petite aigrette sur la tête.

Il a pour rival l'*Oiseau-mouche* , qui tire son nom de sa petitesse , & d'un bourdonnement qu'il fait avec ses ailes , & qui est assez semblable à celui que fait une grosse mouche. Cet oiseau est gros comme la moitié du pouce , tout au plus : ses pattes sont comme deux aiguilles , longues d'un pouce. De son bec , qui est gros à proportion , il sort une petite trompe , qu'il enfonce dans les fleurs , pour en tirer le suc , dont il se nourrit. La femelle a tout le dessus du corps cendré-blanc , & le dessous du ventre d'un

assez beau blanc. Le mâle est d'une beauté ravissante. Il a sur le haut de la tête une petite touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les ailes, la queue d'un beau verd, une couche d'or répandue sur son plumage, ajoute un éclat admirable à toutes ces couleurs ; & un duvet, presque imperceptible, y produit de très belles nuances. Il a l'aile très-forte, & son vol est d'une rapidité surprenante. Cet oiseau ne chante point. Le Pere Charlevoix assure qu'il est l'ennemi mortel du corbeau. Lorsqu'il en apperçoit un, il quitte les fleurs, s'élève comme un éclair, va se fourrer sous son aile, le perce avec la trompe dont il se sert pour sucer les fleurs, & le fait tomber mort. Ce petit animal se retire aux premiers froids vers la Caroline, où l'on n'en voit qu'en hiver. Ils font leurs nids au Canada. Rien n'est si propre que ces petits ouvrages : ils les suspendent à une branche d'arbre, & les tournent de manière qu'ils sont toujours à l'abri des injures de l'air. Le fond est de petits brins de bois, entrelacés en manière de paniers, & le dedans est revêtu d'un du-

vet aussi fin que la soie. Les œufs sont gros comme un pois, d'un fond blanc avec des taches jaunes. La portée ordinaire de l'oiseau-mouche est de trois, & quelquefois de cinq.

La *Tourte* est une espèce de Ramier. La Tourte.  
Elle est plus petite que nos gros pigeons, dont elle a les yeux & les nuances de la gorge. Le plumage de son corps est d'un brun obscur : mais ses ailes sont d'un très-beau bleu. Les tourtes sont très-bonnes à manger. On assure qu'elles obscurcissoient autrefois l'air par leur multitude : il y en a encore un très-grand nombre dans le Canada. Cet oiseau se plaît autour des villes : mais il ne fait que passer dans les mois de Mai & de Juin.

## §. VI.

### *Serpens.*

ENTRE les *Serpens* qu'on trouve au Serpent.  
Canada, celui qui mérite le plus d'attention est le *Serpent à sonnettes*. Il a des singularités qui ne se trouvent point dans ceux de l'Amérique méridionale. Ils sont plus gros que la

jambe d'un homme , & d'une longueur proportionnée. Les communs ne sont ni plus gros ni plus longs que les couleuvres de France. Leur figure est assez bisarre. Au bout d'un cou large & plat ils ont une fort petite tête. Leurs couleurs sont vives sans être brillantes : le jaune-pâle y domine avec d'assez belles nuances. Leur queue est écaillée en cotte de maille , un peu applatie. On prétend qu'elle croît tous les ans d'une rangée d'écailles , de sorte qu'on connoît l'âge du serpent à sa queue. En la remuant elle fait le même bruit que fait la cigale avec ses ailes. C'est de ce bruit que ce serpent tire son nom. Sa morsure est mortelle , si l'on n'y remédie sur le champ. L'antidote le plus sûr est la racine d'une plante que cette vertu a fait nommer *herbe du serpent* à sonnettes , & qui croît dans tous les lieux où cet animal se retire. Elle ne demande point d'autre préparation que d'être pilée ou mâchée. On l'applique sur la plaie. Cette plante a la tige ronde , un peu plus grosse qu'une plume d'oie ; elle s'élève de trois ou quatre pieds , & se termine par une fleur jaune d'une odeur

Le Pere  
Charlevoix.  
*ubi suprà.*

très-douce , de la figure & de la grandeur d'une marguerite. Les feuilles de la plante sont ovales , étroites , soutenues cinq à cinq en pattes de poule d'Inde , par un pédicule d'un pouce de long.

Le serpent à sonnettes est naturellement timide : il fuit si-tôt qu'il aperçoit quelqu'un : mais il mord , si l'on met le pied dessus : si on le poursuit de trop près , il se replie en rond & s'élance sur son ennemi avec une roideur incroyable. Les Sauvages lui donnent cependant la chasse , & mangent sa chair qu'ils trouvent très-bonne. Plusieurs Européens , qui en ont goûté , assurent qu'elle n'est pas mauvaise.

## §. VII.

### *Poissons.*

DANS les endroits du fleuve Saint-Laurent où la mer remonte , on y trouve toutes les especes de poissons qui sont dans l'Océan : le saumon , le thon , l'alose , la truite , la lamproie , l'éperlan , le congre , le maquereau , la sole , le hareng , l'anchois , la sar-

dine, le turbot, &c. Dans le golfe, on pêche des flettans, trois sortes de raies, des lencornets, des goberges, des plies, des requins & des chiens-de-mer qu'on met dans la classe des requins.

net. Le *Lencorner* est une espece de morue seche : mais il n'en a pas la figure. Il est ovale. Il a au dessus de la queue un rebord qui lui fait comme une rondache : sa tête est environnée de barbe d'un demi-pied de longueur. Il s'en sert pour prendre d'autres poissons. On en distingue deux especes qui ne different que par le volume. La premiere espece est de la grosseur d'une barrique, & les autres sont beaucoup plus petits en comparaison. Pour prendre ceux-ci, on attend la nuit, on va sur le rivag avec des flambeaux. Comme ils aiment la lumiere, ils s'approchent & demeurent échoués. Le lencorner est en général assez bon : mais il rend la sauce toute noire.

ge. La *Goberge* est une espece de petite morue qui a le goût de la grande, & qu'on fait aussi sécher. Elle a deux taches noires aux deux côtés de la tête. On lui donne aussi le nom de

*Poisson-Saint-Pierre*, dans l'opinion que c'est le poisson dans lequel cet Apôtre trouva de quoi payer le tribut à l'Empereur Romain pour J. C. & pour lui, & que ces deux taches sont l'endroit par lequel il le prit.

Les *Huîtres* sont très-communes pendant l'hiver sur les côtes de l'Acadie. Pour les prendre, on fait un trou à la glace, on y enfonce deux perches liées en forme de tenailles, & rarement on les retire sans quelques huîtres.

Huîtres.

Les étangs du Canada & de l'Acadie sont remplis de *Tortues* qui ont deux pieds de diametre. La chair en est très-bonne, & leur écaille supérieure à toutes celles que l'on connoît. Elle est rayée de blanc, de rouge & de bleu.

Tortues.

On trouve dans les lacs & les rivières qui s'y déchargent un poisson nommé *Chaoufarou*. C'est une espece particuliere de *poisson armé*. Sa figure approche de celle du brochet : mais il est couvert d'une écaille à l'épreuve de celle du poignard. Sa couleur est un gris-argenté. Il sort de dessous sa gueule une arête plate, dentelée,

creuse & percée par le bout ; ce qui fait croire que c'est par-là qu'il respire. Cette arête est longue à proportion du poisson : elle est couverte d'une peau tendre.

Les Sauvages prétendent qu'il se trouve des chaoularous qui ont huit pieds de largeur & une longueur proportionnée : mais les plus communs n'en ont que cinq , & leur grosseur est celle de la cuisse d'un homme. Ce poisson se nourrit d'autres poissons & d'oiseaux. Pour attraper ces derniers , il se cache dans des roseaux , il tient son arme élevée perpendiculairement au dessus de l'eau. Les oiseaux la prennent pour un morceau de bois & se perchent dessus. Aussi-tôt le poisson ouvre sa gueule & attrape sa proie avec tant de vivacité , qu'elle lui échappe rarement. On assure que les pointes de son arête sont souveraines pour le mal de tête : on pique avec , l'endroit où la douleur est la plus vive.

*Esturgeon.*

L'*Esturgeon* du Canada pourroit être le Dauphin des anciens. Il s'en trouve qui ont dix ou douze pieds de long & une grosseur proportionnée : ils portent



rent sur la tête une espece de couronne relevée d'un pouce : leurs écailles , qui ont un pied de diametre, sont parsemées de petites figures auxquelles on trouve beaucoup de ressemblance avec les fleurs de lys des armes de France.

Tous les Voyageurs vantent la délicatesse d'un poisson qu'on nomme *Poisson blanc*. On le trouve ordinairement dans les rivières. La Hontan dit que c'est un mets délicieux. Pour le manger dans sa perfection , il faut le faire griller ou le faire cuire à l'eau , sans aucune sauce. Selon lui les Sauvages , dans leurs maladies , préfèrent le bouillon du poisson blanc à celui de la viande. On ne nous donne point la description de ce poisson , non plus que celle de l'*Achignan* & du *Poisson doré* , qu'on regarde comme les plus estimés du fleuve Saint-Laurent.

Toutes les rivières du Canada sont peuplées d'une infinité de petits poissons inconnus en Europe. Celles qui sont du côté du Nord en ont de différents de celles qui sont du côté du Midi.

Les *Loups marins* sont amphibies : ils naissent à terre , & y vivent autant que dans l'eau : ils ont la tête d'un dogue ,

quatre pattes fort courtes; les pieds de devant ont des ongles, ceux de derriere sont en nageoires. Tout le reste de leur corps a la forme d'un poisson: leur peau est rude & couverte d'un poil ras qui est mêlé de roux, de noir & de blanc. Ils se traînent presque toujours, & marchent très-difficilement. On assure qu'ils ont un cri qui est une espece d'hurlement.

On en distingue de plusieurs sortes: les plus gros pesent jusqu'à deux mille, & n'ont pas le nez si plat que les autres. Une autre espece, qu'on appelle *les Brasseurs*, fretille sans cesse dans l'eau. Une troisieme est nommée *Naus*, & une quatrieme a reçu le nom de *Grosses-têtes*. Les plus petits sont fort vifs & fort adroits à couper les filets qu'on leur tend. On assure que les Sauvages les accoutument à les suivre comme des petits chiens. Ils sortent de la mer par troupes, & il en reste toujours un en sentinelle: au premier signal que les autres en reçoivent, ils se jettent à la mer, se rapprochent ensuite du rivage, se levent sur leurs pattes de derriere, pour voir s'ils n'ont rien à craindre.

La chair de ces animaux peut se manger : mais le plus grand profit qu'on en tire vient de l'huile. Lorsqu'elle est fraîche, on s'en sert pour la cuisine ; lorsqu'elle vieillit, on s'en sert pour brûler & pour passer les peaux. Leur peau tannée a presque la bonté du maroquin : elle est, à la vérité, moins fine : mais elle ne s'écortche pas si facilement & se tient plus long-tems fraîche. On en fait des souliers, des bottines qui ne prennent point l'eau. Elle sert aussi à couvrir des sieges, & le bois s'use plutôt que cette couverture. Au Canada on les tanne avec l'écorce de Perusse. Dans la teinture dont on se sert pour les noircir, on met une poudre tirée de certaines pierres qu'on trouve sur le bord des rivières, & qui ne paroissent que des marcaissites de mines.

C'est sur les rochers, quelquefois sur la glace que les loups marins s'accouplent & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire est de deux. Elles les allaitent quelquefois dans l'eau, mais plus communément à terre. On dit que, pour les accoutumer à nager, elles les portent sur

le dos, les abandonnent & les reprennent par intervalles, & continuent cet exercice jusqu'à ce qu'ils puissent nager seuls. Il est singulier de trouver des amphibies à qui la nature a refusé le talent de nager, qu'elle accorde à tous les animaux terrestres, même en naissant. Le loup marin a les sens fort vifs, & c'est son unique défense.

On trouve dans le fleuve Saint-Laurent des Marsouins de deux espèces. Ceux qui sont depuis le Cap Tourmente jusqu'à l'embouchure ne different point de ceux qui sont dans la mer : les autres sont blancs & de la grosseur d'une vache, & vont seuls. Ces derniers rendent une barrique d'huile qui est presque aussi bonne que celle du loup marin : on ne mange point leur chair : mais on fait d'assez bonnes andouilles de leurs boyaux. La peau des uns & des autres se tanne & se passe en façon de maroquin. D'abord elle est fort tendre, & a près d'un pouce d'épaisseur : mais, à force de la gratter, elle devient comme un cuir transparent : quelque mince qu'on la puisse rendre, elle est toujours si forte,

qu'on la croit à l'épreuve des coups de feu. Il s'en trouve de huit pieds de long sur neuf de large.

La *Morue* est fort commune dans le golfe Saint - Laurent. Nous en parlerons dans un autre article. La Morue.

Le *Flettan*, dont on a déjà parlé, Flettan. est une espèce de grande plie, dont on croit que ce qu'on appelle flet est le diminutif. Il est gris sur le dos & blanc sous le ventre. Sa longueur ordinaire est de quatre à cinq pieds, & sa largeur d'environ deux sur un d'épaisseur. Il a la tête fort grosse. Toutes les parties de ce poisson sont excellentes. On tire même de ses arêtes un suc qui surpasse en bonté la meilleure moëlle. Ses yeux & ses bords qu'on nomme *Relingues* sont fort délicats. Ce poisson est le plus dangereux ennemi des morues : il en mange deux ou trois avec une avidité extrême.



## ARTICLE II.

*La Louisiane.*

**N**ous comprenons sous le nom de *Louisiane*, cette partie de la Nouvelle-France, qui s'étend depuis le vingt-neuvième degré de latitude septentrionale, jusques vers le quaranté-quatrième, & depuis le quatre-vingt-huitième de longitude, jusqu'au cent cinquième. Elle est bornée au Levant par la Nouvelle-Angleterre, par le Canada proprement dit, & par la mer du Nord; au Midi, par le golfe du Mexique; au Couchant, par le Nouveau-Mexique, & au Nord, par le Canada proprement dit. Elle peut avoir trois cens lieues du Levant au Couchant, sur environ trois cens cinquante du Midi au Nord: mais elle n'a pas par-tout la même largeur. Ce fut Cavalier de la Salle, qui donna à ce pays le nom de *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV. Les Espagnols lui avoient donné le nom de *Floride*, parce qu'ils la décou-

Carte de la  
Louisiane par  
M. Bellin.

virent le jour de Pâque fleurie.

## §. I.

### *Habitans.*

LA Louisiane est peuplée par une infinité de Hordes Sauvages , qui tirent toutes leur origine des différentes nations , dont nous avons parlé à l'article précédent , & qui ont des villages assez peuplés. Les principales Hordes, qu'on regarde aujourd'hui comme des nations , sont les *Natchez* , qui sont à l'Orient du *Mississipi* , à quatre-vingt quelques lieues de son embouchure ; les *Thatas*, les *Chicachas* , qui sont au Nord du même côté ; les *Casaquias* sont à plus de cent lieues des derniers. De l'autre côté du fleuve , on trouve les *Taensas* , les *Acausas* , les *Mentons* , les *Missouris* , &c.

Ces peuples , ayant une communication assez fréquente avec les Européens , sont plus policés que les habitans du Canada : ils n'exercent pas leur imagination à multiplier les tourmens de leurs prisonniers , & ne se font pas un amusement de leurs souffrances. On assure co-

pendant que ceux du Nord ont conservé ce barbare usage.

Les Sauvages de la Louisiane sont grands , bien faits , fort agiles , bons nageurs , habiles chasseurs , exercices auxquels on les accoutume dès leur plus tendre jeunesse. Ils sont fiers & braves ; mais doux & humains , principalement envers ceux qui recherchent leur amitié. Ils ont l'habitude de s'oindre le corps avec de l'huile , ce qui leur donne une couleur plus rouge & plus foncée que n'ont les autres Sauvages.

Nation  
cruelle  
& barbare.

Au midi de la Louisiane , du côté de l'Ouest , sur les bords du golfe du Mexique , vers la rivière Saint Bernard , on trouve une nation qui est encore tout-à-fait barbare. Ceux qui la composent se nomment *Clamcoets*. Ils sont cruels , perfides , & d'autant plus à craindre , qu'ils savent cacher ces défauts sous une apparence de franchise & de bonne foi. On assure qu'ils ne sont jamais plus à craindre , que lorsqu'ils marquent de l'amitié. Les hommes de cette nation sont presque nus , & les femmes ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux ge-



noux : les uns & les autres ont un air affreux.

En 1685 , Cavelier de la Salle fit construire dans leur pays un Fort, auquel il donna le nom de *Saint-Louis*. Ceux qui composoient la Colonie qu'il y établit , mécontents de sa sévérité, l'assassinerent deux ans après. Les Clamcoets , instruits de sa mort , se doutèrent qu'ils trouveroient la colonie sans défense, fondirent à l'improviste sur le fort Saint-Louis , massacrèrent tous ceux qu'ils y trouverent. Un Italien y étoit par hazard , il imagina une ruse qui lui sauva la vie. Il dit aux Sauvages , qui paroissoient disposés à le tuer , qu'ils avoient tort de vouloir faire périr un homme qui les porteroit tous dans son cœur , & leur promit de prouver ce qu'il avançoit , si on vouloit lui donner jusqu'au lendemain , ce qu'on devoit lui accorder avec d'autant plus de facilité , qu'on resteroit toujours maître de sa vie. Il obtint ce qu'il demandoit. Le lendemain , il ajusta sur sa poitrine un petit miroir , & se présenta devant eux dans cet état. Il est difficile d'exprimer la surprise que l'effet de ce miroir causa à ces Bar-

Ruse qui sau-  
ve la vie à  
un Italien.

bates : ils ne pouvoient se lasser de s'y voir représentés tous ensemble , ou séparément : ils prirent en effet ce miroir pour son cœur ; & loin de lui faire du mal , le comblèrent de caresses. A sa sollicitation , ils firent même grâce à deux fils de Talon , Intendant du Canada , & à leur sœur.

Cent lieues plus au Nord , on trouve les *Cenis* ou *Affenis* , dont le caractère est un véritable contraste avec celui des précédens. Ils sont doux , humains , laborieux , cultivent la terre avec beaucoup de soin & d'exactitude.

Parures des  
habitans de  
la Louisiane.

Les Sauvages de la Louisiane se couvrent en général moins que les habitans du Canada , parce qu'ils habitent un pays beaucoup plus chaud. Ceux qui sont établis au Midi , ne se couvrent que lorsque les vents du Nord regnent , & sont tout nus dans tout autre tems. Ils se piquent , & se peignent le corps , de la maniere que nous l'avons expliqué plus haut.

Nourriture.

Leur nourriture est à peu près la même que celle des Canadiens : mais leur pays étant beaucoup plus chaud , leur récolte est plus abondante : ils sement du maïs , des fèves , des citrouil-

les, des melons, & plusieurs autres légumes. Ils ont à peu près le même gibier que l'on trouve dans le Canada. Les chevaux leur servent à emporter ce qu'ils ont tué à la chasse, & ils ont soin d'en élever une assez grande quantité pour cet usage.

Leurs cabanes sont en forme de pavillon quarré, fort basses, sans fenêtres, avec le faite arrondi comme nos fours. La plupart sont couvertes de feuilles, ou de paille de maïs. Quelques-unes sont construites de terre, revêtues en dehors & en dedans de nattes fort minces.

Habitations

Leur Gouvernement est à peu près le même que celui des Canadiens : mais les Chefs chez eux sont plus absolus ; cependant ils ne peuvent rien entreprendre d'important, qu'après avoir consulté leur Conseil. On leur rend de grands honneurs pendant leur vie & après leur mort. Les habitans de cette contrée, étant moins barbares que les Canadiens, n'entreprennent pas la guerre si légèrement qu'eux. Ils ne prennent ordinairement les armes, que pour repousser une incursion : leurs armes sont les

Gouvernement.  
Guerre.

mêmes que celles des Canadiens : les Chefs marchent toujours à la tête de l'armée. Quelques-unes de leurs tribus ne se servent que de cavalerie, armée de carquois de peaux de bœuf, qui pendent en bandoulières sur le dos des cavaliers, & qui sont remplis de fleches. Chaque cavalier porte un arc, & sur le bras gauche, un petit plastron de cuir, avec lequel il pare les fleches. Le mors des chevaux, n'est qu'une corde de crin : les étriers sont soutenus avec une corde du même fil, & tiennent à une peau de biche, pliée en quatre, qui sert de selle.

Ils sont aussi dans l'usage d'arracher la chevelure de leurs ennemis ; mais c'est après les avoir tués. Ils immolent ordinairement une partie de leurs prisonniers au Soleil, & gardent l'autre en esclavage, avec les femmes & les enfans. Il y en a parmi eux qui ont conservé le barbare usage de manger la chair de ceux qu'ils ont immolés.

Mœurs.

Les Sauvages de la Louisiane n'ont qu'une femme ; la polygamie n'est permise qu'aux Chefs, qui ne donnent même le nom d'épouse qu'à une seule de leurs femmes : les autres sont regardées comme esclaves, & leurs en-

sans n'héritent point de la succession du pere. On assure cependant que ces peuples vivent dans un grand libertinage , & que leurs mœurs sont fort corrompues.

Presque tous les Sauvages de la Louisiane ne reconnoissent d'autre divinité que le soleil , auquel ils rendent un culte , qui varie suivant les nations. Dans presque toutes on lui immole , comme nous l'avons dit , des prisonniers de guerre , & on regarde comme un point de religion , de manger la chair de ces victimes. Ils lui élevent un temple au milieu de leurs villages , à côté de la cabane de leur Chef , & ont toujours soin de le tourner du côté de l'Orient ; le construisent avec du torchis revêtu de nattes en dehors & en dedans , comme les plus belles cabanes. C'est ordinairement un carré , long d'environ quarante pieds , sur vingt de large , avec un toit assez semblable aux nôtres. Ils placent deux aigles de bois aux deux extrémités. La porte est au milieu du bâtiment , qui n'a point d'autre ouverture. Des deux côtés , il y a un banc de pierre. L'intérieur répond au dehors. Trois pièces

Religion:  
Le Pere  
Charlevoix.

de bois , placées en triangle , & qui occupent presque entièrement le temple , y brûlent à l'honneur du soleil ; mais d'un feu lent , qu'un Sauvage , honoré du titre de Gardien du temple , est obligé d'entretenir. Si le tems est froid , ce Gardien peut avoir son feu à part : il n'est permis à personne de se chauffer au feu du soleil. Les risons jettent ordinairement une fumée qui aveugle les spectateurs. Trois ou quatre caisses , qui contiennent des ossemens secs , & autant de têtes de bois , aussi grossièrement travaillées que les aigles qui sont en dehors , font tout l'ornement de ce temple. Une table de cinq pieds en longueur , de quatre en largeur , & élevée de trois , sert d'autel. Celui qui est chez les Natchez , passe pour le premier , & est regardé par toutes les nations payennes de la Louisiane , comme la Métropole. Chaque peuple y va allumer le feu du sien , lorsque , par négligence , ou par malheur , il s'est éteint.

D'Iberville , qui étoit sur le Mississipi en 1699 , dit qu'il y a des nations dans la Louisiane qui adorent différens animaux. Chez les Bayagoulas ,

il entra dans un temple, dont le toit étoit couvert de plusieurs figures d'animaux, parmi lesquels on distinguoit un coq peint en rouge. L'entrée étoit un appentis, large de huit pieds, sur onze de long, & soutenu par deux gros piliers, sur lesquels étoit une poutre de traverse. Aux deux côtés de la porte, étoient des figures d'animaux, tels que des ours, des loups, & divers oiseaux, au dessus desquelles étoit celle d'un *Chouchouaca*. Cet animal à la grosseur d'un cochon de lait, le poil gris & blanc, semblable à celui du bléreau. Il a la queue d'un rat, & les pattes d'un singe. La femelle a sous le ventre une bourse où elle porte ses petits.

L'intérieur du temple n'avoit que trente pieds de diamètre. Il y avoit au milieu deux bûches de bois sec & vertmonlu, placées bout à bout, qui bruloient, & faisoient beaucoup de fumée. On voyoit au fond une espece d'échafaud, sur lequel étoient plusieurs paquets de peaux de chevreuils, d'ours, de bœufs, qui avoient été immolés au *Chouchouaca*. Cet animal, qui paroît être le Dieu des Sauvages, étoit

peint en rouge & en noir dans différens endroits du temple.

## §. II.

### *Climat , Terrein , Rivieres.*

Le climat ne peut être égal dans une si vaste étendue de pays : mais on regarde en général la Louifiane, comme une des meilleures parties de l'Amérique, tant pour la bonté des terres, que pour la température de l'air. Du côté de la mer, le terrain est sablonneux : mais dans l'intérieur des terres, la grande quantité de rivières qui l'arrosent, le rendent fertile.

Les principales rivières de la Louifiane font le *Missiffipi*, & le *Missouri*. Le *Missiffipi*, que les François appellent la *Rivière de Saint-Louis*, est un des plus grands fleuves du monde. Il traverse la Louifiane dans son milieu, du Nord au Midi, depuis sa jonction avec la rivière des Illinois, jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique, dans l'espace de plus de deux cens cinquante lieues. Il arrose aussi le Canada, au Nord de la rivière des



Illinois, du Nord-Ouest au Sud-Est. Sa source n'est pas encore bien connue. M. de l'Isle la place vers le quarante-neuvième degré de latitude septentrionale, & le deux cens soixante-quinzième de longitude, dans les cartes qu'il a données des découvertes au Nord-Ouest de la mer du Sud. Ce fleuve se partage en diverses branches à son embouchure, qui est vers le vingt-neuvième degré de latitude septentrionale. On en compte aujourd'hui une vingtaine, qui forment plusieurs Isles, & dont la plus large & la plus profonde, n'a que deux cens cinquante toises de largeur. Ces canaux changent souvent de situation, à cause du grand nombre d'arbres que le fleuve entraîne, & de la quantité de sable & de vase qui s'y accumule. Il est très-profond, a, dans quelques endroits, jusqu'à soixante brasses d'eau, ce qui fait que la pêche y est presque impraticable. A cent quelques lieues de son embouchure, on prétend qu'il y a un goufre, dont on n'approche point sans danger. Sa largeur ordinaire est d'une demi-lieue, quelquefois de trois quarts de lieue : mais elle est souvent parta-

Dem Vall  
fetc, tom. 1

gée par des Isles. Ce fleuve est regardé comme la clef du pays , par la communication qu'il donne à tous les lacs qui conduisent au Canada.

*Id. ibid.* Entre le grand nombre de rivières que ce fleuve reçoit à droite & à gauche , la plus considérable est le Missourî. C'est une des plus rapides que l'on connoisse ; ce qui est occasionné par le grand nombre d'autres rivières , & de torrens qu'elle reçoit dans son cours. Quoiqu'on ait remonté cette rivière plus de cinq cens lieues , pour trouver sa source , on n'a pu la découvrir. Quelques Géographes la placent vers le quarante - troisieme degré de latitude , & vers le deux cens quatre-vingt-sixieme de longitude : son embouchure dans le Mississipi , vers le trente-neuvieme de latitude , & le deux cens quatre-vingt-sixieme de longitude. Il traverse la Louisiane du Nord-Est au Sud-Ouest. Cette rivière, comme toutes celles de la Louisiane , est extrêmement poissonneuse : mais il y a une grande quantité de crocodiles.

Nous ne parlerons pas de l'histoire naturelle de ce pays : le lecteur peut voir ce que nous avons dit à l'article

précédent, qui, pour cet objet, regarde aussi la Louisiane.

---

## ARTICLE III.

*Nations Européennes qui habitent la Nouvelle-France. Comment elles s'en sont emparées.*

### §. I.

#### *Les François.*

**O**N ignore & le nom & la patrie du Navigateur qui découvrit le Canada. On fait seulement que dès l'an 1504, des pêcheurs Basques, Normans & Bretons, alloient à la pêche de la morue, sur le grand banc de Terre-Neuve, sur les côtes de l'île du même nom, & sur celles du Continent voisin. En 1506, Jean Denis, de Honfleur en Normandie, donna une carte des côtes de l'île de Terre-Neuve. En 1508, Thomas Hubert, originaire de Dieppe, amena en France un Sauvage du Canada.

Le Père  
Charle. oix.

Histoire des  
Voyages, 10.  
F3.

Verazzani, Florentin, partit le 17 Janvier 1524, par ordre de François I, pour faire de nouvelles découvertes, sur un vaisseau nommé *la Dauphine*, & aborda, après cinquante jours de navigation, sur les côtes du Canada, qu'il parcourut en grande partie, lui donna le nom de *Nouvelle-France*, & retourna en Europe, où il rendit compte au Roi de ses découvertes.

Il se passa plusieurs années, sans que François I. songeât à profiter des découvertes de Verazzani : mais en 1534, Philippe de Chabot, Amiral de France, fit connoître au Monarque, combien il étoit intéressant d'établir une Colonie Françoisise dans quelque partie de l'Amérique, qui procureroit de si grandes richesses aux Espagnols. Son avis fut goûté : l'on fit partir le 10 Avril de la même année, Jacques Cartier de Saint-Malo, avec deux bâtimens de soixante tonneaux, & de cent vingt-deux hommes d'équipage. Dès le 10 Mai, il aborda à l'Isle de Terre-Neuve, delà fit voile vers le Canada, en prit possession au nom du Roi Très-Chrétien, remit à la voile pour retourner en France, où il arriva le 5 de Septembre.

Il retourna l'année suivante en Amérique , avec trois vaisseaux , entra dans la Baie Saint-Laurent , à laquelle il donna ce nom , parce qu'il la découvrit le jour que l'Eglise célèbre la fête de ce Saint. Il entra dans le fleuve , qu'il remonta jusqu'à Mont-Réal , & retourna en France. Quelques années après , il fit encore un voyage au Canada , & remonta le fleuve Saint-Laurent jusqu'aux Cataractes. Roberval , gentilhomme de Picardie , fit un voyage au Canada , presque dans le même tems : mais il y périt avec tous ceux qui l'accompagnoient ; & la France , occupée à se défendre contre l'Espagne , oublia , pour quelque tems , le Canada. L'Amiral de Coligni forma le projet d'établir une Colonie de Protestans au Brésil : voyant que son entreprise ne répondoit pas à ses espérances , il tourna ses vues du côté du Canada , où il ne comptoit pas trouver d'opposition. Le Roi Charles IX , loin de s'opposer à ce projet , accepta avec joie le moyen qu'on lui proposoit de se défaire d'une grande quantité de Calvinistes , qu'il regardoit comme les ennemis de l'Erat. Il laissa

à l'Amital la liberté d'user, pour son expédition, de tout le pouvoir que lui donnoit sa dignité. Deux vaisseaux furent bientôt équipés : on en confia le commandement à *Jean Ribaut*, natif de Dieppe, bon Officier de marine, & Protestant zélé. Il partit le 18 de Février 1562, s'arrêta sur la rivière de Sainte-Croix, où des Chouanons, y construisit un fort, qu'il nomma *Charles-Fort*. Satisfait de son établissement, il créa un de ses Officiers, nommé *Albert*, chef de la Colonie, & retourna en France, pour chercher de nouveaux renforts.

Tout sembloit annoncer un heureux succès pour cette Colonie : mais, de malheurs en malheurs, elle arriva à sa ruine. On oublia d'ensemencer les terres, & la famine vint désoler ceux qui la composoient. Le chef que Ribaut avoit laissé, étoit courageux, & de mœurs assez régulières : mais il étoit d'une brutalité extrême. Il punissoit avec la dernière sévérité les moindres fautes. On assure qu'il pendit lui-même un soldat, pour une faute qui ne méritoit pas la mort ; en dégrada un des armes & l'exila pour

un motif très-léger. Il menaçoit sans cesse du dernier supplice ; & ceux qui avoient le malheur de lui déplaire , étoient réduits à trembler continuellement pour leur vie : la patience épuisée se changea en fureur ; on forma une conjuration contre lui. Tout le monde le haïssoit , & personne ne songea à le préserver du malheur qui le menaçoit. Il fut assassiné : on lui donna un successeur qui , par sa prudence , rétablit le calme dans la Colonie : mais la famine augmentoit de jour en jour. Les Sauvages , qui avoient fourni des vivres jusqu'alors , craignirent la disette pour eux-mêmes , & cessèrent d'en fournir. Ne pouvant plus vivre dans ce pays , on résolut de retourner en France : mais on n'avoit point de vaisseau ; & parmi ceux qui composoient la Colonie , il n'y avoit pas un seul homme en état d'en diriger la construction. La misère donne de l'industrie : on résolut d'en construire un , & chacun mit la main à l'ouvrage. Des aventuriers , qui n'avoient de leur vie manié aucune espece d'outil , devinrent des charpentiers & des forgerons. La mousse , & cette espece de

Misere extrême  
d'une Colonie  
Françoise.

filasse , qui croît sur les arbres dans une grande partie de la Floride , servirent d'étoupe pour calfater le bâtiment. Chacun donna ses chemises & ses draps pour faire des voiles : on fit des cordages avec l'écorce des arbres : enfin , le navire fut achevé , & lancé à l'eau. On s'embarqua , & , ce qu'il y eut de singulier , c'est qu'on ne prit aucune précaution contre le mal qu'on vouloit fuir. Un calme opiniâtre fit consommer le peu de provisions qu'on avoit embarqué. Dans cette extrême misere , on dévora tous les souliers , & tout le cuir qui étoit dans le vaisseau. L'eau douce ayant manqué , quelques-uns burent de l'eau de la mer , qui leur causa une mort violente. Le bâtiment faisoit eau de toutes parts , & l'équipage , exténué par la faim , n'étoit pas en état de travailler à la pompe. Chaque circonstance n'offroit qu'un sujet de désespoir. Dans cette affreuse situation , il se trouva un soldat qui eut la hardiesse de dire qu'un seul pouvoit sauver la vie à tous les autres aux dépens de la sienne. Cette horrible proposition , loin d'être rejetée avec horreur , fut généralement applaudie. On étoit



étoit prêt à remettre au sort le choix de la victime, lorsqu'un soldat nommé Lachan, le même que le Capitaine Albert avoit dégradé des armes & condamné à l'exil, déclara hautement qu'il offroit sa vie, pour reculer de quelques jours la mort de ses compagnons. On accepta son offre ; on l'égorgea sur le champ. Ce malheureux, loin de faire de la résistance, présenta lui-même sa gorge au couteau.

Surprenante  
générosité  
d'un soldat.

On ne perdit pas une goutte de son sang : tout le monde en but avec avidité, & le corps ayant été mis en pièces, chacun en obtint sa part. Cet horrible sacrifice eût été, sans doute, suivi d'un carnage affreux, si l'on n'eût aperçu la terre & un vaisseau qui s'approchoit. C'étoit une frégate Angloise dans laquelle se trouva un François, du nombre de ceux qui étoient partis avec Ribaut. Il annonça que la guerre-civile étoit rallumée en France plus vivement que jamais, & que l'Amiral étoit trop occupé pour songer à sa Colonie : mais qu'il étoit dans la résolution d'y envoyer du secours si-tôt que la paix seroit conclue.

Les vœux de l'Amiral ne tarderent

pas à s'accomplir. La Cour fit un accommodement avec les Calvinistes, & le Roi Charles fit équiper trois vaisseaux pour porter du secours & des vivres à Charles-Fort. Le commandement de ces vaisseaux fut confié à *René Laudoniere*, gentilhomme d'un mérite connu, & très-bon Officier de marine. Il emmena avec lui des ouvriers dans tous les genres, & quantité de jeunes gens d'une naissance distinguée. L'Amiral eut soin d'exclure de cet armement tous les Catholiques. Laudoniere, en arrivant dans l'Amérique, apprit le malheureux sort de la Colonie de Charles-Fort, résolut d'en établir une nouvelle sur les bords de la rivière de Mai, & y fit construire un Fort qu'il nomma *la Caroline*.

Colonie de  
François mas-  
sacrée par les  
Espagnols.  
*Ibid.*

Cette nouvelle Colonie fut encore exposée aux plus terribles effets de la famine : elle reçut par la suite quelques secours de France : mais les Espagnols, armés par le fanatisme, allèrent fondre sur elle, passèrent au fil de l'épée tous ceux qui la composaient, s'emparèrent du Fort, & changèrent son nom en celui de *San-Matheo*. Cet événement qui arriva

vers l'an 1565, causa de l'indignation à tous les François qui conservoient de l'amour pour leur patrie & qui avoient l'ame assez élevée pour vouloir soutenir sa gloire.

Un gentilhomme Gascon, nommé de Gourgues, né à Mont-de-Marsan, dans le Comté de Comminges, d'une famille distinguée, résolut de sacrifier sa fortune & son sang pour venger la France. Une entreprise de cette nature sembloit au dessus de ses forces : mais un caractère comme le sien ne connoît point d'obstacles. Il vendit son bien, fit des emprunts, arma deux roberges, & une patache en forme de frégate du Levant. Quatre-vingt matelots choisis, formerent son équipage; mais il avoit avec lui cent cinquante soldats d'élite & des provisions pour un an. Il partit de Bordeaux, où l'armement s'étoit fait, le second jour d'Août 1567, avec la commission de Lieutenant de Roi. Lorsqu'il fut arrivé en Amérique, il fit un discours à ses gens, tel que put lui dicter son courage & le desir de venger sa patrie. Il eut la prudence de faire entrer dans son projet les Indiens qui étoient,

Un gentilhomme a le courage d'entreprendre seul de la venger.

mécontents des Espagnols.. Ils se joignirent à lui , & montrèrent dans cette expédition autant d'animosité contre les Espagnols que les François même. De Gourgues attaqua le Fort avec tant d'impétuosité , qu'il l'emporta dans un instant. Les Espagnols , surpris d'une invasion si peu attendue , songeoient plutôt à fuir qu'à se défendre. Lorsque de Gourgues se vit maître de la place , il fit conduire les prisonniers dans le lieu où l'on avoit exécuté les François , & les fit tous pendre à ses yeux. Ce procédé semble juste au premier coup-d'œil ; mais la modération eût fait beaucoup plus d'honneur à celui qui commandoit l'expédition. De Gourgues n'ayant pas assez de monde pour se soutenir dans ce pays , détruisit tous les Forts qui étoient dans la Caroline , repassa en France , où il mourut quelque tems après , regretté de tous ceux qui avoient quelque amour pour leur patrie.

Les François parurent pendant quelque tems dégoûtés des établissemens dans l'Amérique ; mais en 1598, un gentilhomme Breton , nommé de la Roche , obtint d'Henri IV. des

pouvoirs assez étendus pour aller faire des découvertes en Amérique : il n'y fit qu'un voyage sans fruit. Chauvin, Capitaine de vaisseau fit deux voyages sur le fleuve Saint-Laurent , y troqua des marchandises contre des pelleteries , & fit un profit considérable. Cette réussite éveilla l'attention des Marchands. Il se forma une Compagnie à Rouen , sous la protection du Commandeur de Chatte, Gouverneur de Dieppe. Plusieurs personnes de marque entrèrent dans cette société. On fit un armement , dont on confia la conduite à Pontgravé , fameux négociant de Saint-Malo , & qui avoit accompagné Chauvin dans ses deux voyages. Champlain , gentilhomme de Saintonge & Capitaine de vaisseau , se mit sur la flotte. La navigation fut heureuse. On entra dans le fleuve Saint-Laurent , on y fit le commerce de pelleterie , & on retourna en France. Quelques années après la Compagnie fit un nouvel armement , sous la conduite de Pierre de Guat , sieur de Monts , Saintongeais , qui fut nommé Vice-Amiral de ces pays. De Monts , convaincu qu'il étoit absolument né-

cessaire d'avoir un établissement dans ce pays , résolut de fonder une Colonie à Port-Royal qu'il trouva très-commode pour cet objet. Le climat y est tempéré , la chasse abondante , le pays agréable & le terrain fertile ; mais les Marchands qui composoient cette Compagnie , ne s'occupoient que du commerce ; on négligea ce nouvel établissement qui ne tarda pas à dépérir. Champlain retourna en Amérique : il connoissoit de quel intérêt il étoit pour la France d'avoir un établissement solide dans ce pays , chercha un endroit commode & se détermina pour celui où l'on a bâti Québec.

Les François tenterent différens établissemens dans l'Acadie : mais leur imprudence fit toujours échouer leurs tentatives. Enfin cette belle Province fut cédée en toute propriété aux Anglois par le Traité d'Utrecht qui fut conclu en 1712.

Fondation  
de Québec.

Champlain , occupé des progrès de la Ville de Québec , dont il étoit le fondateur , y retourna en 1610. Il la trouva dans le meilleur état. La récolte du bled qu'il y avoit fait semer étoit abondante. Les habitans avoient

fait alliance avec les Hurons, les Algonquins & les Montaguez qui les avoient soulagés dans leurs besoins, & qui, de leur côté, trouvoient de l'avantage à être alliés de ces nouveaux voisins qui étoient en état de les secourir contre les Iroquois, qu'on regardoit comme la nation la plus redoutable de l'Amérique septentrionale. Ils furent bientôt confirmés dans leur espérance; ayant été attaqués par les Iroquois, ils implorèrent le secours des François qui se mirent à leur tête, & remportèrent une victoire complète sur leurs ennemis. Ce fut dans cette occasion que les François virent, pour la première fois, brûler un prisonnier: mais ce spectacle leur fit tant d'horreur, qu'ils engagèrent les Sauvages leurs alliés à finir ses tourmens avec sa vie.

La Colonie de Québec eut d'abord tout le succès possible: les Princes du sang & les personnes les plus riches s'intéressèrent à son sort: le Canada prit alors le nom de Nouvelle - France. Mais les guerres civiles survenues en France pendant la minorité, retardèrent ses progrès. Le calme se réta-

blit ; on songea sérieusement à soutenir la Colonie de la Nouvelle-France ; on établit une nouvelle Compagnie : la plupart des Sauvages alliés embrassèrent la Religion Catholique ; Québec devint une Ville florissante ; les bords du fleuve Saint-Laurent furent embellis par de nouvelles habitations ; on forma de nouveaux établissemens , qui se peuplèrent par degrés.

Découverte  
de Mississipi.

Les François se voyant solidement établis dans le Canada , songerent en 1670 , à y faire de nouvelles découvertes. On savoit , par le témoignage des Sauvages , qu'il y avoit à l'Occident un grand fleuve, nommé Mississipi, qui ne couloit ni au Nord , ni à l'Est , d'où l'on concluoit qu'il devoit aller se rendre dans le golfe du Mexique , s'il avoit son cours au Sud , ou dans la mer du Sud , s'il alloit se décharger à l'Ouest. Persuadé que l'on pouvoit tirer beaucoup d'avantage de l'une ou de l'autre navigation , M. Talon , Intendant de la Nouvelle-France , ne voulut pas quitter l'Amérique , sans vérifier ce fait. Il chargea de cette commission le *Pere Marquette* , Mis-



fionnaire Jésuite , qui avoit parcouru presque toutes les contrées du Canada , où sa vertu l'avoit fait admirer. Il le fit accompagner par *Joliet* , bourgeois de Québec , homme d'esprit & d'expérience. Ils s'embarquèrent dans la baie du lac Michigau , & entrèrent dans le Mississipi le 17 Juin 1673. Ils

Recueil de  
Thévenot.

avancerent fort loin : mais , voyant que les vivres commençoient à leur manquer dans un pays dont ils ne connoissoient pas les habitans , ils retournerent à Québec pour rendre compte de leur voyage.

Cavelier de la Salle , qui se trouvoit en Amérique à peu près dans ce tems , avoit formé le projet de chercher un passage au Japon , ou à la Chine par le Nord ou par l'Ouest du Canada. Le récit que *Joliet* fit de ses découvertes , persuada au sieur de la Salle que le Mississipi se rendoit dans le golfe du Mexique , & que ce fleuve pourroit le conduire , du côté du Nord , au but qu'il se proposoit. Se voyant dépourvu de tout ce qui lui étoit nécessaire pour exécuter son projet , il passa en France , obtint des secours du Gouvernement , repassa en

Amérique , y établit plusieurs Forts , commença son entreprise sur le Mississipi au mois de Janvier 1682 , descendit la riviere des Illinois , se trouva sur le fleuve le 2 Février de la même année , le parcourut jusqu'à son embouchure , établit par des prises de possession les droits de la France sur ce fleuve , & retourna l'année suivante en France , pour rendre compte de son expédition. Il y fut reçu avec le plus grand accueil : on lui donna quatre bâtimens , avec un équipage considérable pour continuer ses découvertes , & former un établissement sur le fleuve Mississipi. Il partit de la Rochelle le 24 Juillet 1684 , parcourut beaucoup de pays , établit un Fort à la Baie de Saint - Bernard : mais il mécontenta , par ses hauteurs & ses duretés , tous ceux qui composoient cette Colonie , ils l'assassinerent le 20 Mai 1687. Les Sauvages des environs massacrèrent tous ceux qui restèrent dans le Fort & le détruisirent. Après la mort de la Salle , la Louisiane fut oubliée pour quelque tems.

Ce ne fut qu'en 1697 , qu'un Gentilhomme Canadien , nommé d'Iberville , déjà célèbre par ses découvertes ,

réveilla l'attention du ministère pour ce pays : on prit , à sa persuasion , la résolution de construire un Fort à l'embouchure du Mississipi , qu'il se flattoit de trouver. On arma deux vaisseaux à Rochefort , on en confia le commandement au Marquis de Château - Morand & à d'Iberville , qui mirent à la voile le 17 Octobre 1698. Dès le 27 Janvier de l'année suivante ils apperçurent les terres de la Floride. D'Iberville parcourut toute la côte , découvrit le Mississipi & y entra le 2 Août , construisit un Fort dans la baie du Biloxi , située entre le Mississipi & la Mobile , retourna promptement en France , pour y rendre compte de ses succès. Il s'y arrêta si peu qu'il étoit au Biloxi le 8 Janvier 1700. Pendant son absence une corvette Angloise parut sur le Mississipi : mais la garnison du Fort la força de se retirer.

Les Anglois & les Espagnols avoient, comme les François, formé le projet de s'établir dans la Louisiane. Le Roi Guillaume embarrassé pour faire subsister le grand nombre de réfugiés François qui étoient dans ses Etats ,

réfolut de former pour eux un établiffement fur le Miffiffipi. Les Proteftans , de leur côté , reftant toujours attachés à leur patrie , propoferent à Louis XIV. de former , fous fa protection , un établiffement dans ce pays , avec promeffe de le peupler & de le rendre très-floriffant , fi Sa Majefté vouloit leur accorder la liberté de confcience : mais le Roi , qui avoit réfolu de ne fouffrir en France & dans les Colonies qui en dépendoient aucune Religion différente de la fienne , n'accepta pas leur propofition.

Les Efpagnols , de leur côté , ne voyoient pas avec plaifir les François former de nouveaux établiffemens fi près des leurs. Ne voulant pas employer la force pour en arrêter les progrès , ils mirent la rufe en ufage & les retinrent long-tems au Biloxi par l'appât d'un commerce qui paroiffoit confidérable , & qui l'étoit au fond très-peu. Les François ouvrirent à la fin les yeux , formèrent des établiffemens dans différens endroits ; un fur la Maubile , un autre dans l'*Iſle Maſſacre* , depuis nommée l'*Iſle Dauphine* ,

Ce fut alors que les établissemens des François dans la Louisiane prirent une forme de gouvernement. On y envoya un Gouverneur, on y établit un Conseil supérieur, pour juger les affaires civiles & criminelles. On voulut établir un commerce réglé avec le nouveau & l'ancien Mexique ; mais les Espagnols, toujours attentifs à leurs intérêts, ne voulurent jamais y consentir.

Vers le milieu de l'année 1717, on vit naître en France cette fameuse Compagnie d'Occident, qui, sous la direction de Law, se chargea insensiblement de la plus grande partie du commerce de tout ce Royaume. Les Lettres - Patentes furent enregistrées le 6 Septembre de la même année. Elles lui accôrdoient 1°. le commerce du Canada pour vingt ans, à la charge de faire travailler aux cultures & aux plantations ; 2°. le commerce de la Louisiane pour le même tems, & à perpétuité les terres, ports, côtes, havres & isles qui composoient cette Province, pour en jouir en toute propriété, sans autre réserve pour Sa Majesté, & ses successeurs, que la foi & hommage,

Etablis-  
sement de la  
Compagnie  
des Indes  
Occidentales  
en France.

lige que la Compagnie étoit tenue de rendre à chaque mutation de regne , avec une Couronne d'or de trente marcs ; 3<sup>o</sup>. le pouvoir de traiter & de faire alliance au nom du Roi , dans toute l'étendue de la concession avec toutes les nations du pays qui n'étoient pas dépendantes des autres nations de l'Europe , de leur déclarer la guerre , de faire la paix ou des treves avec elles , &c. 4<sup>o</sup>. On lui cédoit encore la possession des mines & minieres qu'elle feroit ouvrir pendant la durée de son privilege ; 5<sup>o</sup>. la permission de vendre & d'aliéner les terres de sa cession , de faire construire tels Forts , Châteaux & Places qu'elle jugeroit nécessaires pour la défense du même pays , d'y mettre des garnisons , de lever des gens de guerre en France , avec l'agrément de Sa Majesté , & d'établir des Gouverneurs , des Majors & des Officiers pour le commandement des troupes.

Tout le monde s'empressa , comme on le fait , de s'intéresser dans cette Compagnie. On changea plusieurs fois de situation la principale Colonie. A la fin on construisit une Ville sur le bord

oriental du Mississipi , & on lui donna le nom de *Nouvelle-Orléans* , en l'honneur du Duc d'Orléans , Régent du Royaume de France. On auroit dû dire *Nouvel - Orléans* : mais l'usage a prévalu. Vers le mois de Mars 1718 , les premiers concessionnaires arrivèrent en France avec M. du Gué de Boisbriand que la Compagnie avoit nommé pour commander aux Illinois. Plusieurs Nations Sauvages qui , jusqu'alors avoient été contraires aux François , vinrent s'établir sur les bords du Mississipi , près de la Nouvelle-Orléans. La plupart de ces Sauvages , étant accoutumés à cultiver la terre , défrichèrent une assez grande étendue de pays aux environs de la Nouvelle-Orléans , & leur travail fut d'un grand secours pour cette Ville. La nouvelle Colonie François se fortifia de plus en plus , & la Ville prit une forme régulière qu'elle conserve encore à présent.

Fondation de  
la Nouvelle-  
Orléans.

Cette Ville n'étoit en 1722 qu'un amas de baraques placées sans beaucoup d'ordre , d'un magasin assez étendu , mais bâti en bois , & de deux ou trois maisons un peu apparentes.

Le Pere En 1742, la Nouvelle - Orléans étoit  
 Charlevoix. divisée en cinq Paroisses : il y avoit  
 jusqu'à huit cens belles maisons. Cette  
 Ville est très-bien percée : on y compte  
 douze rues qui la traversent du Midi  
 au Nord & de l'Orient à l'Occident. Il  
 y a sur le bord du Mississipi un quai  
 d'une grande beauté : il regne le long  
 de la Ville. La Nouvelle - Orléans est  
 la Capitale de la Louisiane.

La Compagnie des Indes Occidentales n'eut pas le succès qu'elle espéroit, elle se dissipa par des motifs, dont le détail n'appartient pas à notre sujet. Le Gouvernement de la Louisiane fut par la suite réuni à celui du Canada. Pour le spirituel, ce pays dépendoit de l'E-vêque de Québec. On a cédé la Louisiane aux Espagnols pour les dédommager des frais de la dernière guerre.

## §. II.

### *Les Espagnols.*

LA presqu'île de la Floride, depuis la Baie du Saint-Esprit, vers le 26<sup>e</sup> degré de latitude Septentrionale, jusqu'au 30<sup>e</sup>. ce qui forme la côte Occidentale du Mexique, appartient aux



Espagnols. Elle est bornée au Nord par la Louisiane & la Géorgie ; des trois autres côtés par la mer du Nord. Elle peut avoir dans sa partie Septentrionale 180 lieues d'étendue , & va toujours en diminuant jusqu'à la Baie du Saint-Esprit.

Les principaux établissemens des Espagnols dans ce pays sont *San-Matheo* , *Saint-Augustin* , *Saint-Marc* , *Saint-Joseph* , & *Pensacola*. Ils en ont encore quelques-uns situés entre le Mississipi & les frontieres du nouveau Mexique. Le terrain est généralement assez gras : il y a cependant des endroits où il est sec & aride.

Ce fut Menendez , Chevalier de Saint Jacques , qui chassa les François de ce pays en 1565 , s'en empara au nom de Philippe II , Roi d'Espagne , & fit construire le Fort Saint-Augustin. Les Espagnols possèdent à présent la Louisiane , comme on vient de le dire.

## §. I I I.

*Différends des François & des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.*

UNE partie des pays que nous ve-

nous de décrire, ayant occasionné plusieurs guerres en Europe, nous croyons devoir donner quelques détails à ce sujet. Par le Traité d'Utrecht, qui fut conclu en 1713, les Anglois se trouverent maîtres de l'Acadie; mais on n'eut pas l'attention de fixer ses limites. Cependant les Anglois resterent près de trente-cinq ans sans songer à les étendre : Après le Traité d'Aix-la-Chapelle, ils conçurent le projet de former plusieurs nouveaux établissemens, & donnerent au Traité d'Utrecht une interprétation favorable à leurs desseins. Sur les premières difficultés qu'ils firent, la Cour de France proposa des Commissaires pour régler les limites des deux Nations. Les Anglois acceptèrent cette proposition en apparence; mais ils commirent plusieurs hostilités contre les François, construisirent même des Forts sur la rivière d'*Ohio* qui étoit dans les possessions Françoises. Les Officiers François se trouverent forcés d'user de représailles. On proposa un accommodement : la Cour d'Angleterre demanda qu'on démolir tous les Forts situés sur l'*Ohio* & les montagnes, & ceux qui étoient

entre la rivière Saint-Jérôme & l'Ohio ; que les lacs Ontario , Erié & Champlain fussent fréquentés par les sujets des deux Couronnes , sans appartenir ni à l'une ni à l'autre ; que les Anglois , outre la Péninsule de l'Acadie possédassent vingt lieues de pays , depuis la rivière de Pentagoet , jusqu'au golfe Saint - Laurent ; & que la rive méridionale de ce fleuve fût déclarée n'appartenir à personne. Le 8 Juin 1755 , l'Amiral Boscawen attaqua & prit deux vaisseaux François à l'entrée du golfe Saint-Laurent : les François prirent les armes pour défendre leurs possessions : mais leurs efforts furent inutiles. Enfin la paix se fit en 1763 , & le Roi de France renonça par le Traité qui fut conclu le 10 Février de la même année , aux prétentions qu'il avoit sur l'Acadie , céda aux Anglois tout le Canada , l'Isle du Cap-Breton , toutes les Isles du golfe & du fleuve Saint-Laurent ; une ligne tirée au milieu du fleuve Mississipi , dans toute sa longueur , servit de bornes aux possessions des deux Puissances : cependant la Nouvelle-Orléans resta aux François. L'Espagne

Le Canada  
& la Floride  
cédés aux An-  
glois.

céda aux Anglois la presqu'île de la Floride qu'ils possédoient, comme nous l'avons dit plus haut.



## CHAPITRE III.

### *Nouvelle-Angleterre.*

**N**OUS donnons le nom de Nouvelle-Angleterre à toutes les terres que les Anglois possèdent le long de la côte orientale du Canada, de la Louisiane & de la Floride. Elles s'étendent du Nord-Est au Sud-Ouest, depuis le 46<sup>e</sup>. degré de latitude Septentrionale, jusqu'au 31<sup>e</sup>, & depuis le 44<sup>e</sup>. jusqu'au 66<sup>e</sup>. de longitude Occidentale. Leur étendue du Midi au Nord est d'environ 400 lieues : mais leur plus grande largeur d'Orient en Occident n'est que d'environ 150. Tous les Géographes partagent cette étendue de pays en neuf parties, qui sont l'*Acadie* ou la *Nouvelle-Ecosse*, la *Nouvelle-Angleterre* proprement dite, la *Nouvelle-Yorck*, le *Nouveau-Jersey*, la *Pensylvanie*, le *Marriland*, la *Virginie*, la *Caroline*, & la *Géorgie*.

## ARTICLE I.

*L'Acadie ou la Nouvelle-Yorck.*

**L'**ACADIE est une grande presqu'île située au levant du Canada, auquel elle est jointe par un Isthme qui a quinze à seize lieues d'étendue. La mer du Nord l'environne des autres côtés. On lui donne deux cens lieues marines de côtes, quatre-vingt du Nord-Est au Sud-Ouest, sur quarante de large. Elle est située entre le quarante - sixieme & le quarante-quatrieme degré.

Les François s'établirent dans cette presqu'île en 1603, y fonderent deux ou trois Colonies, entr'autres celle de *Port-Royal*, située sur la côte occidentale de la presqu'île, dans la baie Françoise; où il y a un des plus beaux ports de l'Amérique. Les Anglois s'emparèrent de ce pays & le rendirent à la France en 1667, par le Traité de Breda. Ils le reprirent en 1690, & la France leur céda toute l'Acadie en 1713. Par le Traité d'Utrecht, ils lui donnerent le nom de *Nouvelle-*

*Ecosse*, à cause de la ressemblance de la situation, par rapport à la Nouvelle-Angleterre avec l'Ecosse & l'Angleterre en Europe. Ils ont fait des efforts incroyables pour la peupler, y ont envoyé plusieurs Colonies, y ont bâti des Forts & des Villes : la principale est Port-Royal, dont ils ont changé le nom en celui d'*Annapolis*, en l'honneur de la Reine Anne.

L'Acadie est un très-bon pays : l'air y est pur, sain, tempéré ; mais il y a trois mois d'hiver qui sont assez rudes à passer : le terrain est fertile ; les rivières sont poissonneuses & les forêts remplies de gibier. L'intérieur de ce pays est habité par diverses Nations Sauvages qui font souvent la guerre aux Anglois, & causent beaucoup de préjudice à leurs Colonies. Les principales sont celles des *Etechemines* & des *Souriquois*. Les derniers habitent aux environs d'*Annapolis* : ils sont fort bien faits, n'ont pas le nez plat comme les autres Sauvages : mais leur teint est basané. Ils vivent sous l'autorité de leurs Caciques, & n'ont aucun culte Religieux. Leurs mœurs & leurs usages sont les

mêmes que ceux dont nous avons parlé à l'article précédent. Pour ce qui regarde l'Histoire Naturelle de l'Acadie, nous renvoyons le lecteur au même article.

---

## ARTICLE II.

### *La Nouvelle - Angleterre proprement dite.*

**L**A Nouvelle-Angleterre peut avoir trois cens milles d'étendue sur la côte, sans compter les angles, & cinquante milles de largeur. Elle est située entre les 45 & 41 degrés de latitude septentrionale. Ses bornes au Nord sont la Nouvelle-France, à l'Ouest la Nouvelle-Yorck, à l'Est & au Sud l'Océan. Ce pays, situé au milieu de la Zone tempérée, n'a pas un climat si doux ni si régulier que celui des cantons paralleles en Europe. Les étés y sont plus courts & plus chauds que les nôtres, & les hivers plus longs & plus froids. Cependant le tems est si peu varié, qu'on y en jouit souvent d'un

très-pur pendant deux ou trois mois consécutifs.

On divise la Nouvelle - Angleterre en onze Provinces & en quatre Comtés. Les Provinces sont celles des *Massachusetts*, d'*Essex*, de *Midlex*, de *Suffolk*, de *Hampshire*, de *Plymouth*, de *Barnstable*, de *Bristol*, de *Warwick*, de *Connecticut*, de *Newhaven*. Les Comtés sont ceux de la *Nouvelle - Londres*, de *Hartfort*, de *Newhaven* & de *Fairfield*.

### §. I.

#### *Province des Massachusetts.*

C'est une des plus grandes & des plus peuplées de toute l'Angleterre. Elle s'étend de l'Est à l'Ouest, près de cent dix milles le long de la côte, depuis *Scituate* dans le Comté de *Plymouth*, jusqu'à la rivière de *Saco* dans celui de *Maine*, & près de soixante milles du même point jusqu'à *Enfield* dans *Hampshire*. Son étendue est moins considérable dans les terres. Elle renferme l'ancienne Colonie de la Nouvelle - *Plymouth* avec celle de *Cornouailles*, ou la Nouvelle - *Hampshire*. On a construit, du côté des terres qui la  
séparent



separent des Indiens, un Fort nommé *Punmaquid*. Il y a dans cette Province une multitude incroyable de bourgades, toutes bien peuplées. L'intérieur du pays est montagneux, & par conséquent stérile : mais en approchant des côtes & sur le bord des rivières, le terroir est très-fertile. Le commerce des habitans se réduit à celui du poisson & des fourrures.

## §. II.

### *Province d'Essex.*

On donne le second rang à la Province d'Essex. Elle est remplie de bourgades, dont la principale est *Salem*, qui est située sur le bord septentrional de la rivière Charles. Au Nord de cette bourgade, on trouve le Cap Saint-Antoine, célèbre par sa pêcherie & par son port.

Le terroir de cette Province n'est pas d'une extrême fertilité, excepté vers les côtes. Elle est arrosée par la rivière Merrimack, qui seroit navigable dans tout son cours, si elle n'étoit pas bouchée par plusieurs bancs de pierres & de sable. A une certaine distance

de la mer , on voit au milieu de son lit un fort gros rocher , dont le sommet est creusé en plusieurs puits en rond , assez grands pour contenir plusieurs tonnes d'eau. Les Sauvages du pays ignorent quand & comment ils ont été faits : ils sont persuadés que le Ciel leur en a fait présent pour cacher leurs biens lorsqu'ils sont à la guerre. Plusieurs Anglois qui les ont examinés , assurent que c'est un ouvrage de la nature , d'autres assurent qu'il est de l'art.

## §. III.

*Province de Midlesex.*

POUR arriver dans cette Province , il faut passer par la précédente. Par le grand nombre de bourgs qui s'y trouvent , on en distingue deux assez considérables qui sont *Cambridge & Charles - Town*. Cambridge est la principale place de la Province. Elle est située sur le bras septentrional de la rivière Charles : on vante ses rues & ses édifices. Charles-Town est plus grand : il est situé entre deux rivières , celle de *Mistik* , & celle de Charles qui le sépare de Boston. On y

voit une belle Eglise & une assez grande place. On assure qu'il part tous les ans de Charles - Town mille navires de plus que de toutes les autres Colonies qui n'appartiennent point aux Anglois.

On ne trouve pas de rivières considérables dans cette Province : mais le nombre des ruisseaux est si grand , que c'est un des plus agréables & des plus fertiles cantons de la Nouvelle - Angleterre. Les pâturages sont remplis de toutes sortes de bestiaux : il n'y a point de collines qui ne soient couvertes de nombreux troupeaux. Enfin les Anglois comparent cette Province à leur Devonshire d'Europe.

## §. I V.

### *Province de Suffolk.*

LA Province de Suffolk suit celle de Middlesex. Il y a plusieurs bourgades & des Villes assez considérables. La Capitale est Boston, que les Anglois prononcent Baston , & qui l'est aussi de toute la Nouvelle - Angleterre. C'est une des plus grandes Villes de l'Amérique septentrionale. Elle est située

dans une Péninsule qui a quatre milles de long , au fond de la Baie des Massachusetts. Elle est défendue contre l'impétuosité des flots par quantité de rocs qui paroissent au dessus de l'eau , & par une douzaine de petites Isles , la plupart fertiles & habitées. La baie n'a qu'une entrée sûre ; encore est-elle si étroite , que trois vaisseaux ont peine à y passer de front : mais l'intérieur offre un mouillage pour cinq cens voiles. La plus remarquable des petites Isles qui sont devant la Ville , se nomme *Castle-Island* , ou l'Isle du Château. Elle présente effectivement un Château ou Fort situé à une lieue de Boston dans le canal même qui y conduit. Sa position est si avantageuse , qu'aucun vaisseau n'y peut passer sans être exposé à tout le feu de son artillerie. Le nombre des batteries est composé de cent pieces de canon de quarante livres de balles. Pendant la guerre , cinq cens hommes sont exemptés des devoirs ordinaires de la milice pour être toujours prêts au service du Château. On assure d'ailleurs que dans l'espace de vingt-quatre heures , Boston peut armer

Description  
de la Ville de  
Boston.

dix mille hommes. Il y a en outre , à deux grandes lieues de la Ville , un fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse , qui les répète aussi-tôt, pour la côte. Boston donne aussi les siens qui avertissent toutes les Colonies voisines ; de sorte qu'il est presque impossible de surprendre cette Ville au dépourvu. Si des vaisseaux ennemis se glissoient , à la faveur d'une brume épaisse , entre les Isles , & passaient impunément sous l'artillerie du Château , ils trouveroient au Nord & au Sud de Boston deux batteries qui commandent toute la baie & qui arrêteroient les plus grandes forces , tandis que les bâtimens Anglois & toutes les dépendances du commerce pourroient se retirer dans la rivière Charles , hors de la portée du canon. Le fond de la baie offre un môle d'environ deux mille pieds de long , couvert du côté du Nord d'une rangée de magasins. Il s'avance tellement dans la baie , que les plus grands vaisseaux peuvent décharger , sans le secours des chaloupes & des alleges. La principale rue de la Ville qui vient jusqu'à l'ex-

trêmité du môle , présente à l'autre bout , en face , l'Hôtel-de-Ville. C'est un grand & bel édifice , où l'on a réuni la bourse marchande , la Chambre du Conseil , celle de l'assemblée générale & de toutes les Cours de Justice. La bourse est environnée de Libraires qui sont tous fort riches. On compte dans Boston jusqu'à cinq Imprimeries , dans l'une desquelles on imprime une Gazette deux fois la semaine.

La Ville est disposée en forme de croissant autour du port , & contient trois ou quatre mille maisons. Le quai est fort élevé ; les rues sont larges & les maisons assez régulières : mais on compare le pavé à celui de Londres , c'est-à-dire , qu'il est fort mauvais. On compte dans cette Ville dix-neuf à vingt mille habitans.

Il y a dix Eglises à Boston : une Anglicane , une pour les François réfugiés , une pour les Anabaptistes , une pour les Quakers , enfin pour toutes les sectes. Ce mélange n'empêche pas que la société n'y soit aussi douce que dans les meilleures Villes de l'Angleterre. Ceux qui passent de Londres à Bos-

ton ne s'aperçoivent point du changement pour le goût & la propreté dans les habits & les meubles , pour la délicatesse dans les mets. C'est la résidence du Gouverneur , le siege des Cours de Justice , celui de l'assemblée générale , & le centre de toutes les affaires du pays.

La Province de Suffolk n'a pas de grandes rivières ; mais elle est si bien arrosée par de petites , que sa fertilité la fait nommer le paradis de la Nouvelle - Angleterre.

## §. V.

### *Province de Hampshire.*

A l'Ouest des Provinces de Suffolk & de Middlesex , on trouve celle de Hampshire qui peut avoir huit bourgades , toutes situées sur la rivière de Connecticut. La principale est *Northampton* , qui est le siege de la Cour de Justice. Le terroir de cette Province n'est pas , à beaucoup près , si fertile que celui des autres.

## §. VI.

*Province de Plimouth.*

CETTE Province est voisine de la précédente , sur la côte & vers le Sud. C'est le premier établissement des Anglois dans la Nouvelle - Angleterre. Elle peut contenir aussi huit bourgades. Celle de Plimouth , à laquelle on peut même donner le titre de Ville , est composée d'environ quatre cens familles. On en compte le double à celle de Scituate. Le terroir de cette Province differe peu de celui de Suffolk. En passant par mer de cette Province dans celle de Barnstable qui est la plus voisine , on trouve le Cap Cod , également remarquable par sa hauteur , & par l'abondance des morues qu'on y pêche. Il forme une baie large & commode. Elle étoit autrefois environnée de chênes , de pins , de Sassafras & de plusieurs sortes d'arbres aromatiques ; mais on en a détruit une grande partie. Cette Province , quoique stérile , est très - peuplée , à cause de la pêche qui y est très-abondante ; les habitants



passent même pour être très-opulens.

## §. VII.

### *Province de Barnestable.*

CETTE Province qui suit celle de Plymouth, a neuf bourgades : aux environs d'une des principales, qu'on nomme *Estham*, on compte cinq cens Indiens Chrétiens. Ils ont des écoles pour l'instruction de leurs enfans, & six Instruteurs de leur nation, avec un Ministre Anglois qui fait les sermons dans leur langue. Au Sud de cette Province, on trouve une Baie qui s'appelle la *Baie du Monument*, devant laquelle sont deux Isles que le Capitaine Gofnold nomma en 1602 la *Vigne de Marthe* & l'*Isle Elisabeth*.

Les détroits qui séparent ces deux Isles de la côte de Barnestable forment un passage très-dangereux, connu sous le nom de *Malabar*.

## §. VIII.

### *Province de Bristol.*

AU Sud de la Province de Barnestable, on trouve celle de Bristol,

O v

qui a neuf bourgades. Bristol, quoique la moins ancienne, est la plus grande & la plus peuplée. Pour le commerce, elle est à l'égard de Boston ce que le Bristol de l'Europe est à l'égard de Londres. Les avantages de sa situation l'ont fait prospérer pour le commerce, & pour l'augmentation des habitans. On assure qu'on trouve dans cette Province, sur le bord d'une rivière où la marée monte, un rocher sur le côté duquel on voit sept ou huit lignes d'écriture dans des caractères entièrement inconnus.

Près de Bristol, un peu au delà, est une petite Isle qui peut avoir quatorze ou quinze mille de long, sur quatre ou cinq de large. Elle se nomme l'*Isle de Rhode*. Cette Isle étoit habitée dès l'an 1639 par des Anglois d'une secte particuliere, dont on prétend que, faute de Ministres & d'instruction, la postérité est devenue aussi barbare que les Indiens. Cependant elle a su conserver ses privileges qui consistent à se gouverner elle-même, à élire les chefs du Conseil, sans aucune dépendance de la Couronne d'Angleterre. Le terroir de cette Isle est très-fertile,

& le séjour en est si agréable, qu'on la nomme le jardin de cette côte. Ces avantages y avoient attiré une si grande quantité d'habitans, qu'une grande partie fut obligée de retourner au Continent, où elle bâtit deux Villes, nommées la *Providence* & *Warwick*, qui jouissent de tous les privilèges de l'Isle. Rhode fait un commerce considérable de chevaux, de moutons, de beurre, de fromage & d'autres provisions avec les Antilles Angloises; richesses naturelles, qui ne manqueront pas d'y rappeler un jour la politesse. On y compte deux Villes ou bourgades, *Newport* qui est la Capitale & *Portsmouth*. Sa distance de Boston est d'environ soixante-dix milles.

## §. I X.

*Province de Warwick.*

C'EST dans cette Province que sont les deux Villes qui ont été fondées, comme on vient de le dire, par des Colonies de l'Isle de Rhodes. On assure qu'elles sont très-florissantes par leur commerce, & fort heureuses par leur gouvernement, quoique les ha-

bitans soient des sectaires qui vivent sans Magistrats & sans Ministres. Ils sont toujours en bonne intelligence avec leurs voisins.

La liberté qu'ils ont de satisfaire tous leurs desirs, n'empêche point que les crimes ne soient très-rares parmi eux ; ce qu'on attribue à leur profonde vénération pour l'Ecriture-Sainte qu'ils lisent & qu'ils expliquent à leur gré. Ils ont une aversion décidée pour toutes sortes de taxes. Leur charité ne se dément jamais pour les étrangers. Un Voyageur qui passe par l'une ou par l'autre de ces deux Villes, peut s'arrêter dans la première maison qu'il rencontre avec autant de liberté que dans une hôtellerie & s'assurer d'y être très-bien traité. La principale occupation des habitans est de nourrir des bestiaux & de faire du beurre & du fromage ; deux marchandises qui les ont enrichis.

## §. X.

*Provinces de Connecticut & de Newhaven.*

Ces deux Provinces sont deux

Colonies réunies qui , comme l'Isle de Rhodes, ont conservé les privilèges qu'elles avoient obtenus dès leur établissement. Les Provinces ont soixante-dix milles de longueur & cinquante de large.

## §. XI.

### *Comté de la Nouvelle-Londres.*

C'EST le premier Comté que l'on rencontre sur la côte. Il y a huit bourgades. Les parties orientales de ce pays sont agréables & fertiles ; celles du couchant sont remplies de montagnes & de marécages.

## §. XII.

### *Comté de Hartford.*

C E Comté touche au précédent par l'intérieur des terres. Il est le seul de la Nouvelle - Angleterre qui n'a point de Ville maritime ou de Port ; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit très-peuplé , & que ses habitans ne vivent dans l'abondance. Il y a onze bourgades. La principale qui porte son nom a deux Paroisses. On trouve

dans les parties occidentales de ce Comté plusieurs chaînes de montagnes & d'épaisses forêts.

## §. XIII.

*Comté de Newhaven.*

CE Comté étoit autrefois une Province ; mais elle s'est unie à celle de la Nouvelle-Londres. Le Comté contient six bourgades , dont la principale est Newhaven , qui pourroit même passer pour une grande Ville. On y a fondé un College avec une Bibliothèque publique. Il y a dans ce Comté une forge de fer dont on tire de grands avantages , à cause de la proximité des forêts. Elle est située sur une petite rivière qui porte ses eaux jusqu'à la mer.

## §. XIV.

*Le Comté de Fairfield.*

LE Comté de Fairfield a huit bourgades qui sont toutes aussi , peu remarquables pour leur commerce , que pour leur grandeur. Il n'y a point de rivières navigables dans ce canton : il est

DES AMÉRICAINS. 327  
rempli de marais inhabités. Il est bordé  
par la Nouvelle - York.

## §. X V.

### *Naturels de la Nouvelle- Angleterre.*

IL reste très-peu d'Indiens dans la Jurisdiction de la Nouvelle-Angleterre. D'ailleurs ceux qui y demeurent encore, ont tellement pris les mœurs, les usages, la Religion & la langue des Anglois, qu'il seroit très-difficile de les distinguer de ceux-ci, s'ils n'avoient pas conservé leur ancien nom.

Les *Massaffois* sont les premiers Indiens avec lesquels les Anglois ont lié commerce : ils firent alliance avec leur *Sachem* ou Roi ; mais le petit-fils de ce Prince devint un de leurs plus cruels ennemis : il souleva toutes les nations voisines contre la Colonie de Plimouth. Il périt dans cette guerre, & ne voulut jamais écouter les Ministres qui l'assistèrent à la mort, disant qu'il méprisoit une religion dont les partisans lui étoient odieux.

Les *Pokassets* sont les habitans naturels du Comté de Plimouth. Leur

Reine étoit alliée de cet ennemi des Anglois, dont on vient de parler, & périt avec lui. Les *Picots*, nation intraitable, habitoient les environs de la rivière de Connecticut. Ils s'efforcèrent long-tems de troubler les établissemens des Anglois : mais leurs guerres n'ayant tourné qu'à leur destruction, ils sont à présent en si petit nombre, qu'ils ne se trouvent plus en état d'attaquer ni de résister.

Les *Patuxets* & les *Makos*. Les *Patuxets* habitent le pays qui sépare le Comté de New-London & de New-Bristol. Les *Makos*, quoique rangés autrefois entre les nations de la Nouvelle-Angleterre, appartiennent aujourd'hui à la Nouvelle-York, & sont une des cinq qui ont fait alliance avec cette Province.

Les *Narragansets*, les *Neuteaks* & les *Massachusets*. Les *Narragansets* étoient redoutables pour la Colonie Angloise, quand elle commença à s'établir. Ils habitoient aux environs de New-London. Les *Neuteaks* occupoient le pays qui forme aujourd'hui le Comté d'Essex. Les *Massachusets* sont les anciens habitans des Comtés de Suffolk & de Middlesex. Ils formoient la plus nombreuse nation de cette contrée ; elle



avoit donné son nom à toute la Province de la Nouvelle-Angleterre. Lorsque les Anglois arriverent dans ce pays, ils trouverent l'habitation du Sachem sur une petite hauteur, à six milles de Boston. Cette hauteur étoit en colonne, & avoit la forme de la tête d'une fleche Indienne, qui, en langue du pays, se nomme *Mas*, & hauteur s'exprime par le mot *Wilufel*. Delà les sujets du Sachem reçurent des nations voisines, le nom de *Maswilufets*, d'où l'on a tiré celui de *Massachusets*.

Les *Mohegins* étoient établis près de la riviere de Hudson, ou de la Nouvelle-York, & tiroient leur origine des Maquas. Les *Manimogs* habitoient le Comté de Barnestable; & les *Namosquets*, le pays qui est entre les rivieres de la Providence & de Menimaks. Tous ces peuples formoient de petits Etats, qui avoient chacun un Roi. Ces Rois n'étoient ordinairement que de sages particuliers, choisis parmi les sages du canton. La Royauté demouroit dans une famille aussi long-tems que les vertus de celui qui en étoit revêtu paroïssoit justifier ce choix,

Les Mohegins, les Manimogs, & les Namosquets.

On ne connoissoit point d'autre noblesse. Quoiqu'un Roi eût mérité d'être destitué, ses descendans jouissoient toujours de quelque considération.

Forces des  
Indiens de la  
Nouvelle-Angleterre.

Les forces des Indiens de la Nouvelle - Angleterre sont aujourd'hui si peu considérables, que la dixième partie des Anglois qui y sont classés suffiroit pour les exterminer tous. Ils ne sont regardés que comme les valets des Anglois, vivant de leurs travaux & des libéralités de ceux qui les emploient. Ils sont tous en général d'une paresse incroyable.

## §. X V I.

*Comment les Anglois se sont établis dans la Nouvelle-Angleterre.*

UN Capitaine Anglois, nommé Barthélemi *Gosnold*, s'arrêta le premier sur cette côte, pour y faire quelque séjour; ce fut en 1601. Il n'avoit que trente hommes d'équipage: mais ils consentirent à y demeurer si le pays étoit favorable pour une Colonie. Après avoir pris terre par les quarante-deux degrés de latitude Nord, ils prirent du dégoût pour ce canton,

tournerent au Sud , jusqu'à la vue d'un Promontoire qu'ils nommerent *Cap-Cod* , ou des morues , parce qu'ils y en prirent beaucoup , firent le commerce avec les Sauvages. Sur le récit qu'ils firent de ce pays , il se forma en 1606 une compagnie. Popham & Gilbert , deux associés partirent avec deux vaisseaux. Ils s'établirent d'abord sur les bords de la riviere de *Sagadahok* , à peu de distance de celle de *Casco* : mais cette Colonie n'eut pas de grands succès dans ses commencemens. Le Capitaine Jean Smith , s'étant avisé par la suite des tems d'aborder sur ces parages , y fit un commerce si avantageux avec les Sauvages , que la Cour & le Conseil de Plimouth songerent sérieusement à y faire des établissemens. Le Prince Charles se fit donner un plan de ce pays , & donna lui-même des noms aux principaux lieux. Le lieu qu'on désigna pour établir une nouvelle Colonie , reçut de ce Prince le nom de Nouvelle - Angleterre. La riviere des Massachusets fut nommée *riviere Charles* ; la Baie du Cap-Cod , reçut le nom de Baie de *Milford* , & le Cap , celui de *James*.

Pour peupler ce pays , il se forma une Compagnie , à laquelle se joignit une prodigieuse quantité de personnes qui , dégoûtées des troubles que la Religion occasionnoit dans leur patrie , l'abandonnerent pour aller chercher la tranquillité dans le Nouveau Monde. Ces partisans de l'indépendance mirent à la voile le 6 Septembre 1721 , entrèrent dans la Baie du Cap Cod vers le commencement de Décembre : ils débarquerent dans un lieu qui leur parut fort commode pour établir la Colonie , élurent pour Chef un nommé *Carver* , Gentilhomme , qui sacrifioit toute sa fortune pour cette entreprise. Le 25 , ils jetterent les fondemens de la Nouvelle Plimouth , & firent des Réglemens Civils , Ecclésiastiques & Militaires.

Fondation  
de la Nouvelle  
Plimouth.

Diverses maladies diminuerent le nombre de la nouvelle Colonie pendant l'hiver. Les vivres commençoient à leur manquer : ils ne voyoient paroître aucun Indien , & commençoient à se trouver dans l'embarras , lorsqu'un Sauvage , nommé *Squanto* , se présenta au milieu d'eux. Il étoit nud , n'ayant pour unique vêtement qu'une pièce

de cuir au milieu du corps. Cet homme étoit d'une hauteur singulière, & avoit la taille bien proportionnée : ses cheveux étoient noirs & fort longs : c'étoit un des Princes du pays. Il avoit appris quelques mots de la langue Angloise, & se fit assez entendre par les habitants de la Nouvelle - Plimouth pour leur faire connoître qu'il leur offroit son amitié. Ils lui répondirent par les caresses les plus tendres. Il partit en leur donnant les plus grandes marques de joie & de satisfaction. Au bout de huit jours il revint accompagné de plusieurs autres Indiens : on les reçut avec le même accueil & la même politesse : leur satisfaction fut si grande, qu'après avoir bu & mangé, ils se leverent avec des transports de joie & se mirent à danser. Les Anglois apprirent d'eux qu'ils étoient sujets du Roi des *Massaïts*, désigné sous le titre du *Grand - Sachem*, & que ce Prince se propoisoit de venir lui-même, pour lier amitié avec les Anglois. Il arriva effectivement le 22 Mars avec *Quandebanco*, son frere, & une escorte de soixante hommes. La Milice de la Colonie alla au devant de lui & le

Un Prince  
du pays va  
visiter la Co-  
lonie.

Le Roi de  
tous les In-  
diens du can-  
ton y va aussi.

conduisit à la maison du Gouverneur, où il s'assit sur trois coussins qu'on avoit préparés pour le recevoir. Il n'avoit dans sa parure d'autre distinction qu'une chaîne de petits os qu'il portoit autour du cou, & un grand couteau qui lui pendoit sur l'estomac. Il avoit d'ailleurs, comme tous les autres Indiens de sa suite, un petit paquet de tabac derrière le dos, une piece de cuir à la ceinture, & le visage peint de diverses couleurs.

Carver, chef de la Colonie, entra dans la chambre où les Sauvages étoient, précédé d'un tambour & d'un trompette. Le Monarque se leva & l'embrassa. On apporta des liqueurs fortes : le Grand Sachem en avala un si grand verre, qu'il en eut la fièvre pendant tout le reste du jour. Squanto, ce premier Sauvage dont on a parlé, l'accompagnoit, & servit d'interprete entre lui & le Commandant. Ils firent ensemble une alliance qui renfermoit des engagemens mutuels d'affection & de service. Le Grand Sachem donna aux Anglois, pour eux & leurs successeurs, toutes les terres voisines de leur Ville, & leur laissa Squanto pour

leur apprendre à cultiver le maïs & à pêcher à la maniere du pays.

Carver étant mort, on élut un autre Chef qui envoya des Ambassadeurs au Grand Sachem, pour l'instruire de son élévation. Entre les honneurs que ces Ambassadeurs reçurent dans cette Cour sauvage, on compte celui d'avoir couché dans le lit même du Roi & de la Reine : mais on ajoute qu'il n'étoit composé que de plusieurs planches élevées d'un pied au dessus du rez de chaussée de la cabane, & que deux ou trois Grands de la nation partagerent cette faveur. Le Grand Sachem & la Reine étoient d'un côté sur une natte fort mince, & les Ambassadeurs étoient de l'autre avec les Grands. Cette Cour étoit tellement dépourvue de vivres, que les Ambassadeurs se trouverent tourmentés par la faim. La peste avoit fait périr neuf dixiemes des habitans. On leur dit que les Narragansets, qui habitoient l'autre côté de la Baie, étoient une nombreuse & puissante nation.

Les Anglois s'étoient flattés de faire alliance avec tous les Sauvages des environs par les voies de la dou-

Honneurs  
qu'il fait aux  
Ambassa-  
deurs Anglois

ceur : mais ils se virent bientôt dans la nécessité d'employer la violence. Leur fidele ami Squanto fut maltraité par quelques *Segamores* voisins, nom que les Indiens donnoient de petits Seigneurs, dépendans du Grand Sachem. Le Commandant de la Colonie y envoya un corps de troupes qui y répandit la terreur au point qu'ils demanderent grace. On saisit cette occasion pour leur faire signer un Traité conçu à peu près en ces termes :  
 » Nous déclarons par cet Acte que  
 » nous nous reconnoissons Sujets de  
 » Jacques, Roi de la Grande-Bre-  
 » tagne, &c. En foi de quoi nous  
 » avons souscrit nos noms & nos  
 » marques. » Ces Seigneurs étoient au nombre de neuf. Après cet engagement, la Colonie ne tarda pas de s'étendre, & les troubles d'Angleterre continuerent à lui fournir des habitans.

Gouverne-  
 ment de la  
 Nouvelle  
 Angleterre.

Cet établissement des Anglois dans le Nouveau Monde, n'avoit d'autre rapport à la Couronne, que celui d'une soumission assez vague, qui ne consistoit qu'à reconnoître les Rois d'Angleterre pour souverains. Cependant  
 on



On reçoit avec respect deux ordonnances qui furent envoyées successivement par la Cour , parce qu'elles parurent assez favorables & qu'elles devinrent le fondement d'une administration plus régulière. Le Général ou Gouverneur, son Lieutenant , les Officiers Militaires & ceux de Justice sont nommés par la Couronne : mais la nomination de la Cour de l'Amirauté appartient au Gouverneur. Le Conseil est choisi annuellement par une assemblée générale des principaux habitans. Le pouvoir de cette assemblée est très-étendu. Toute la partie exécutive du Gouvernement dépend de son approbation. Comme les loix & les coutumes regardent tous les habitans de la Nouvelle-Angleterre , nous nous bornerons pour le présent à ce petit détail ; nous en donnerons un plus circonstancié à la fin de ce Chapitre.



## CHAPITRE III.

*La Nouvelle-York.*

**L**A Nouvelle - York a été autrefois sous la domination des Hollandois , comme nous le dirons par la suite , & s'appelloit alors la *Nouvelle-Belge*. Ses bornes au Sud étoient le Mariland , les terres Indiennes à l'Ouest , les terres Françoises au Nord & la Nouvelle-Angleterre à l'Est. Lorsque les Anglois s'en furent rendus les maîtres, ils les resterrèrent beaucoup davantage. Aujourd'hui la Nouvelle - York est bornée à l'Ouest & au Sud par la Nouvelle-Jersey ; au Nord , par le Canada , à l'Est, par la Nouvelle - Angleterre. Ce pays n'a pas plus de vingt milles de profondeur dans les terres ; mais sa longueur sur la côte est d'environ cent vingt milles. Il est situé entre quarante-un degré & quarante - un & demi de latitude septentrionale ; par conséquent dans un climat plus tempéré que la Nouvelle - Angleterre.

Toutes les Colonies Angloises de l'Amérique ont divisé leur pays en

Comtés, peuplé du nom. C'est d'après cet usage que la Nouvelle-York l'est en neuf. Cinq sont encore habitées par des Hollandois, descendans de ceux qui se soumirent à la domination Angloise, & portent les noms d'*Albanie*, d'*Ulster*, de la *Duchesse*, d'*Orange*, de *King's-County* ou *Comté du Roi*. Les quatre autres sont ceux de la Reine, ou *Queen's-County*, *Suffolk*, *Chester*, & *New-York*, ou Nouvelle-York.

La Ville de ce nom qui est la Capitale du pays portoit autrefois celui de *Nouvelle-Amsterdam*. Les Anglois l'ont beaucoup augmentée. On y compte onze cens maisons & près de sept mille habitans. Les édifices y sont fort beaux. La principale Eglise fut bâtie en 1695 : elle passe pour être fort belle. On y en compte trois autres, la Hollandoise, la Françoisise & la Luthérienne. Presque tous les habitans sont d'extraction Hollandoise ; mais la langue Angloise leur étant devenue naturelle, ils ne fréquentent que les Eglises de cette nation.

Dans cette Ville il y a un Collège, une Imprimerie. Les anciens murs sont presque entièrement détruits : la princi-

pale défense est le Fort Saint-George qui est muni de deux batteries situées du côté de la mer. Il est gardé par deux Compagnies de troupes réglées. L'Hôtel-de-Ville est un fort bel édifice.

Gouvernement de la Nouvelle-York.

Le Gouvernement de la Nouvelle-York approche beaucoup de celui des Villes d'Angleterre en Europe : mais les contestations qui s'élèvent entre les Magistrats, causent souvent du trouble dans la Province. Cette Capitale est située dans l'Isle de *Monahattan* qui a quatre milles de long, est fertile, agréable : la rivière de Hudson qui l'arrose, en fait une riche & belle plantation. Cette Ville & ses environs ne le cedent à aucune Ville d'Angleterre pour les agrémens & l'utilité.

La Ville de Kingston.

La Ville de *Kingston* est située entre celles de New-York & d'Albanie, sur le bord occidental de la rivière d'Hudson, à 50 milles de la première. Ses maisons sont dispersées ; mais au centre, il y en a une centaine qui sont réunies & assez bien bâties. On compte dans Kingston environ deux cens familles. Une rivière nommée *Esopo* qui descend de la Nouvelle-Jersey, se jette dans celle d'Hudson

près de cette Ville & forme entre ces deux Provinces une communication qui est fort avantageuse.

Le Comté d'*Ouest-Chester* n'a qu'une Eglise Paroissiale, qui est dans la bourgade de même nom. *Faskars*, *Chams* & *Munerenok* sont d'anciennes plantations Hollandoises. Le Comté d'Ouest-Chester.

Le Comté d'*Albanie* est rempli de plantations Indiennes qui s'étendent jusqu'au Canada. La Ville qui porte le même nom est située au milieu de ces plantations, ce qui en rend le commerce fort agréable. On l'appelloit autrefois le Fort d'Orange. La plupart de ses habitans sont encore de race Hollandoise, & composent, à peu près, trois cens familles. C'est dans cette Ville que les Gouverneurs des autres places de la Nouvelle-Angleterre tiennent ordinairement leurs conférences avec les Sachems ou Rois. Albanie est défendue par un bon Fort de pierres, & l'on y entretient une garnison de deux Compagnies. Le Comté d'Albanie.

On trouve dans ce Comté une autre Ville, nommée *Schenechtada*, qui est située à vingt mille plus au Nord, dans une vallée dont on vante les agrémens.

A quelque distance de cette Ville on voyoit autrefois des nations Indiennes : mais elles se sont retirées dans l'intérieur des terres...

Long-Island  
ou l'Isle longue

Au Sud-Est de New-York est située *Long Island*, où l'Isle-Longue, qu'on nommoit autrefois l'Isle de Nassau. Elle s'étend le long du Comté de Fairfield dans la Nouvelle-Angleterre, presque jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudson. Sa longueur est de cent cinquante milles., sur douze de largeur. Cette Isle forme trois Comtés de la Nouvelle-York, celui de la Reine, Suffolk & Richemond.

Le Comté  
de la Reine.

Le Comté de la Reine, ou *Queens-County*, a deux Paroisses ; l'une à *Jamaïque*, bourgade d'environ quarante familles : l'autre à *Hampstead*, situé dans une belle plaine de même nom, où l'on nourrit de fort bons chevaux, & qui, pour cette raison, fournit sa portion de Milice en Cavalerie. On trouve dans le même Comté plusieurs autres petits villages.

Le terroir de la Nouvelle-York est en général fort fertile : ses productions ne diffèrent presque point de celles de la Nouvelle-Angleterre. On n'y

compte pas plus de mille Indiens : le nombre des Anglois monte à huit ou neuf mille. Leur principal commerce consiste en pellereries & en poisson. On fait de la porcelaine dans l'Isle-Longue avec des coquilles qu'on trouve sur le bord de la mer.

## CHAPITRE I. V.

### *La Nouvelle - Jersey.*

**C**E Canton est situé entre les trente-neuf & quarante degrés de latitude septentrionale. Il peut avoir cent vingt milles sur les côtes maritimes & le long de la rivière d'Hudson : il a, à peu près, la même étendue dans sa plus grande largeur.

Charles II. céda ce pays, aussi-bien que le précédent, à son frere le Duc d'York, qui abandonna ses droits sur celui-ci à Mylord Berkeley & au Chevalier Carteret, sous le nom de la *Nouvelle Canarée*. Ces Seigneurs, ou leurs députés, convinrent de la diviser en deux parties, qu'ils nommerent Nouvelle-Jersey de l'Est, & Nouvelle-Jersey de l'Ouest; cette division forma

pendant plusieurs années, deux Seigneuries distinctes.

La Nouvelle-Jersey de l'Est, ou cette partie qui borde la Nouvelle-York, tomba en partage au Chevalier Carteret; & celle de l'Ouest, ou la partie qui borde la Pensylvanie, à Mylord Berkeley. Toute cette Province, qui contient ces deux Jerseys, a pour bornes l'Océan au Sud-Est, la rivière de Lavare à l'Ouest, celle de Hudson à l'Est, & l'intérieur du continent au Nord.

Celle de l'Est est la plus grande & la plus peuplée. Elle s'étend à l'Est & au Nord le long des côtes & de la rivière d'Hudson, depuis le port Little-Egg, jusqu'à cette partie de la même rivière qui est par les quarante degrés de latitude. Au Sud & à l'Ouest elle est séparée de l'Ouest-Jersey, par une ligne tirée de Little-Egg, jusqu'aux rivières de Cresswick & de Stony & jusqu'au bras méridional de celle de Raritan. On la divise encore en Comtés qui méritent bien peu ce titre. Tels sont *Berghen*, *Essex*, *Middlesex* & *Montmouth*. Ils sont si peu considérables, que nous n'en ferons qu'un article.



Le Comté de Berghen est situé sur la Comté de  
Berghen.  
rivière d'Hudson, vis-à-vis New-York, & fut le premier cultivé de cette Province. La Ville de ce Comté est Berghen. Ce nom, qui est celui de la Capitale de la Norvege, fait douter si la première Colonie qui s'y établit n'étoit pas Danoise. Il n'y a point d'autre Ville, & tout le reste consiste en plantations. La plupart des habitans de Berghen sont Hollandois : le territoire de ce Comté est très-fertile, parce qu'il est arrosé par une multitude de rivières.

Le Comté d'Essex est plus considérable & plus peuplé que le précédent. La Comté d'Essex.  
principale Ville se nomme *Elisabeth*.

Elle est située au fond d'une anse, vis-à-vis la pointe occidentale de l'Isle des Etats. C'est le premier établissement des Anglois, & celui qui a fait le plus de progrès. On y compte plus de deux cens cinquante familles. C'est le siège du Gouverneur, des Cours de Justice, de l'assemblée générale & le centre de tout le commerce de la Province. Il y a, en outre, dans ce Comté, une autre Ville, mais elle n'est ni si peuplée ni si florissante. La partie occi-

dentale de ce Comté est assez fertile ; mais la partie du Nord est une chaîne de montagnes assez stériles.

Comté de Middlesex. Le Comté de Middlesex est le plus florissant du pays , par ses plantations. Il y a trois bourgades , dont la Capitale se nomme *Perth* : la plupart de ses habitans sont de race Ecossoise : le terrain est très fertile.

Comté de Montmouth. Dans le Comté de Montmouth on trouve trois Villes ou bourgades , dont la Capitale est *Shrewsbury* qui contient environ cent soixante familles. *Middletown* , qui passe pour une des plus jolies Villes du pays , en contient environ cent : la troisième n'en contient que quarante.

Ouest-Nevv-Jersey, ou partie orientale de la Nouvelle-Jersey. Ouest-New-Jersey n'est pas divisée en Comté , comme la plupart des Colonies Angloises. Sa pointe la plus occidentale est le Cap-May. On ne trouve dans cet espace que des plantations dispersées. La côte n'a guere d'autres habitans que des pêcheurs.

On ignore le nom de la neuvième. On trouve dans cette partie de la Nouvelle-Jersey neuf bourgades , *Burlington* , *Mainden-Head* , *Glocester* , *Fin* , *Antioche* , *Cohenst* , *Gibbon* , *Allony*. La Capitale est *Burlington* : les assem-

blées de la Province s'y tenoient , lorsqu'elle étoit sous un Gouvernement régulier : mais les troubles aigriront les habitans , qui renvoyeront à la Cour toutes les Chartres de leurs privilèges , & formeront une sorte d'anarchie qui approche beaucoup de l'indépendance. Cette Ville contient environ deux cens familles : ses maisons sont toutes construites en brique , & ne cèdent en rien à celles de l'Europe. Ses marchés sont toujours bien fournis.

Les deux Jerseys offrent , presque par tout , un terrain fertile , cependant elles ne sont pas bien peuplées : les Indiens les ont abandonnées , quelque chose qu'on ait fait pour les y retenir. Les droits du Mylord Berkeley & du Chevalier Carteret sont passés à d'autres Propriétaires par des ventes & des transactions.

Les premiers Européens qui abordèrent ce pays furent les Suédois. Ils y fondèrent trois bourgades du côté méridional , vers la Pensylvanie. On y voit encore les ruines d'un Fort qui porte le nom de Fort d'Elmsbourg. Les Suédois , voyant qu'ils tiroient peu d'avantages de leurs éta-

Par quelle nation Européenne ce pays fut découvert.

blissemens , les abandonnerent. Les Hollandois s'en mirent en possession & en tirerent un assez bon parti. Quelque tems après les Anglois en chasserent les Hollandois & y firent les établissemens dont nous venons de parler.

---

## CHAPITRE V.

### *La Pensylvanie.*

**C**E pays est borné au Nord & au Couchant par le Canada , au Midi par le Mariland , au Levant par la Nouvelle-Jersey. Il est entre les trente-neuvieme & quarante-troisieme degrés de latitude septentrionale. Il peut avoir quatre-vingt-cinq lieues communes de France du Midi au Nord , & trente-six du Levant au Couchant.

Quoique la Pensylvanie eût été découverte dans le même tems que la Virginie , les Anglois la laisserent presque déserte jusqu'en 1680 , que Charles II. la céda au Chevalier Pen , fameux Quaker. Ce Chevalier , voyant la secte persécutée en Europe , offrit

à tous ceux qui voudroient le suivre de leur donner un asyle dans ce pays que le Roi lui avoit abandonné. Plusieurs acceptèrent son offre , & défrichèrent cette Province , qu'on appelle Pensylvanie , du nom de Pen. C'est aujourd'hui un des principaux établissemens des Anglois en Amérique.

On divise cette Province en partie haute & partie basse. La partie haute contient les Comtés de *Buckingham* , de *Philadelphie* & de *Chester* ; la partie basse contient ceux de *Newcastle* , *Kent* , & *Suffex*.

La principale Ville du Comté de *Buckingham* est *Bristol*. Elle est située vis-à-vis de *Burlington* , dans la Nouvelle-Jersey. On lui donne pour fondateur *Samuel Carpenter* , riche partisan du Quakérisme. Il peut y avoir dans cette Ville quatre-vingt familles. Elle n'a rien de remarquable que différentes sortes de moulins. *Pensberry* est une bourgade , située dans une petite anse , & l'une des possessions que Pen se réserva. Il y bâtit une fort belle maison , accompagnée de jardins , de vergers , où les fruits sont excellens. On compte dans ce Comté dix ou douze

Comté de  
Buckingham.

autres petites bourgades qui envoient six députés à l'assemblée générale.

Comté de  
Philadelphie.

Le Comté de Philadelphie offre de toutes parts un terrain fort agréable. Sa plus ancienne bourgade est *Frankfort*, qui est assez bien bâtie & aussi grande que *Bristol*. *Oxford* est une assez jolie bourgade : elle est composée de soixante-dix ou quatre-vingt familles.

*Philadelphie*, Capitale de toute la Pensylvanie, est située entre deux rivières navigables, le *Delaware* & le *Schuylkill*. Ce fut Pen qui en jeta les premiers fondemens. Si son plan avoit été suivi, elle auroit pu être la Capitale d'un grand Empire. Quoiqu'elle ne remplisse pas le projet de son fondateur, elle ne laisse pas d'être une des plus grandes & des plus florissantes de la Nouvelle-Angleterre.

Ses premiers habitans furent des Quakers : ils en font encore le plus grand nombre. On y fonda une Eglise Anglicane, sous le Roi Guillaume, & on lui donna le nom de *Christ-Church* : le nombre des Paroissiens se monte à plus de douze cens. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que

les Quakers souffrirent cet établissement, & s'accoutumèrent à avoir pour voisins des hommes qu'ils n'avoient pu souffrir en Europe. Ils ont encore souffert des Presbytériens, des Luthériens Suédois & des Anabaptistes. Cette tolérance de Religion, jointe à la facilité de la navigation & du commerce, a rendu Philadelphie une des plus opulentes Villes de l'Amérique : ses habitans, qui, à l'envi, se conforment aux intentions de son fondateur, espèrent qu'elle en sera la plus belle. A peu de distance, la nature a placé sur les bords du Schuilkill un très-beau bois, qui fait, pour les habitans de la Ville, une promenade charmante. A demi mille de Philadelphie est la bourgade de *Vioco*, dont les habitans sont de race Suédoise. *Abingdon* & *Dublin* sont deux jolies Villes peuplées de Quakers Anglois. *German-Town* n'a pour habitans que des Quakers Allemands & Hollandois, dont le nombre se monte à deux ou trois cens familles. On observe que toutes les rues de cette dernière Ville sont plantées de pêchers.

Dans l'intérieur du Comté, on trouve

*Radnor*, qui est dans une belle situation, & peuplée de plus de cinquante familles. Il y a encore quelques bourgades dans le même Comté; mais elles ne sont pas assez importantes, pour qu'on en fasse mention.

Comté de  
Chester.

La première bourgade du Comté de Chester est *Newton*, qui ne contient pas plus de trente ou quarante familles. *Chester*, qui en est la Capitale, est dans une situation si avantageuse, qu'on croit qu'elle pourra devenir une Ville très-considérable. Plus loin on trouve *Chichester*, qui est aussi dans une position assez avantageuse pour la navigation. Les bourgades de ce Comté sont en général assez petites & mal peuplées; mais les plantations y sont fort nombreuses. Celle de *Marcus-Hook*, qui est à quatre milles de Chester, termine la partie haute de la Pensylvanie.

Au dessous de Chester on trouve une assez grande anse, nommée *Brandevin*, qui pourroit contenir de très-nombreuses flottes. Elle est suivie de celle qu'on nomme *Christina*, où les Suédois avoient autrefois une Ville & des plantations.



Ce canton & celui qui est de l'autre côté du Delaware étoient les principaux établissemens de ces Européens. Entre la dernière anse & celle qui la suit, on trouve la Ville de Newcastle qui donne son nom au Comté voisin. Les terres des environs portent le nom de pays de Galles, parce qu'elles doivent leur culture à des Gallois. Elles sont remplies de Villages, ou de petites bourgades : l'industrie des habitans y fait régner l'abondance.

*Montjoy* est un canton considérable, où la sœur de Pen s'étoit établie. C'est le premier de toute l'Amérique où l'on a trouvé de la pierre à chaux. Le reste du pays est remarquable par son excellent gravier. Il est habité par un mélange d'Anglois & de Hollandois.

Newcastle approche de Philadelphie pour le Commerce & le nombre des habitans. Les maisons y sont fort belles, & l'on y comptoit dans ces derniers tems plus de six cens familles. Les Gallois Anglicans & les Presbytériens Hollandois y ont des Eglises. A dix milles de Newcastle, on trouve un beau Village de Quakers qui ont une Eglise dédiée à Saint George,

& qui fait un sujet d'admiration pour tous ceux qui savent que ces sectaires ne reconnoissent point de Saints. Il est suivi des Anses de *Blackbrid* & d'*Apacanamy* : la dernière offre une bourgade de même nom. On trouve plus loin une autre Anse qui porte aussi le même nom : leur distribution est du Sud au Nord.

Comté de Kent. En passant par la pointe de *Bombay* & l'Anse de *Dart*, on arrive dans le Comté de Kent, qui contient les bourgades de *Cranebrook*, de *Dover*, de *Marden*, de *Mispelliven*, dans pareil nombre d'Anses qui portent les mêmes noms. *Dover* est composée d'environ cinquante familles, & passe pour la Capitale du Comté qui a beaucoup moins de bourgades que de plantations.

Comté de Suffex. La principale bourgade du Comté de Suffex est *Lewes*. Elle est située dans une Anse de même nom, peu éloignée de celle de *Phemb*, & n'est séparée de la mer que par une rivière. Ce lieu passe pour être fort agréable. Les Comtés de Kent, de Suffex n'ont guere que des plantations dispersées.

Population. On prétend qu'il y a près de cent

mille Européens dans la Pensylvanie ; quatre-vingt mille Anglois , & le reste est composé de François , de Hollandois , de Suédois & de Palatins.

On observe que cette partie de l'Amérique est , par sa latitude , à la même distance du soleil que Naples en Italie & Montpellier en France : mais les climats du Continent de l'Amérique different beaucoup de ceux qui sont à la même latitude en Europe. Il est cependant certain qu'en Pensylvanie l'air est doux & pur ; mais les pluies y commencent vers le 20 Octobre & durent jusqu'au commencement de Décembre. Le froid y est souvent si vif , que les plus larges rivières se glacent. Le Printems dure depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin ; mais le tems varie beaucoup dans cette saison. L'Été commence au mois de Juillet & dure jusqu'au commencement d'Octobre ; les chaleurs seroient insupportables , si elles n'étoient tempérées par des vents frais. Pendant tout l'Été le vent est Sud-Ouest ; pendant l'Hiver il est Nord-Ouest , & apporte des montagnes glacées & couvertes de neiges un froid insupportable.

climat

**Productions.** Le terrain de la Pensylvanie est généralement gras & fertile : mais il y a quelques endroits où il n'est composé que de sable jaune & noir ; dans d'autres , ce n'est que du gravier.

Les productions de ce pays sont les mêmes que dans les autres cantons : mais elles y sont mieux nourries & plus fortes ; ce qui regarde aussi les grains , les légumes & les fruits qu'on y a apportés de l'Europe. Un boisseau de grain y en rapporte cinquante , quelquefois soixante. On y a même remarqué comme une chose surprenante , parce qu'elle est extrêmement rare , qu'un grain d'orge d'Angleterre avoit produit cinquante beaux épis sur la même tige.

**Ancien Gouvernement.**

L'éloignement que les Quakers ont pour la guerre , a toujours maintenu cette Colonie dans la paix. Pen , ayant obtenu des Lettres-Patentes , nomma Gouverneur de ce nouvel établissement , son neveu Markam , auquel les Quakers & les Indiens même ne firent pas difficulté de se soumettre. Le Chevalier Jones , célèbre Jurisconsulte , dressa les constitutions du Gouvernement. Par le premier article , le pou-

voir législatif devoit résider dans le Gouverneur & l'assemblée du peuple. Par les autres articles, on ne pouvoit faire de loi ni lever d'impôts, sans le consentement du peuple; tous les droits & privilèges des Anglois en Europe dévoient avoir leur pleine & entière valeur en Pensylvanie; on pouvoit, sans attendre des ordres de la Cour, faire tout ce qui pourroit contribuer au bien de la Colonie.

Pen établit des Cours de Justice dans chaque Comté: pour empêcher les difficultés des procès, il établit sous le titre de *Pacificateurs* des Officiers particuliers qui devoient être choisis par le peuple dans chaque canton, pour prendre connoissance de tous les démêlés, avant de les laisser parvenir aux tribunaux réguliers.

Il resta deux ans entiers dans le pays, pour donner une forme constante à ces établissemens; mais étant retourné en Angleterre, il y devint suspect après la disgrâce de Jacques II: on lui ôta le Gouvernement de la Pensylvanie, & on changea la forme qu'il y avoit établie. Le Gouvernement de cette Province est aujourd'hui

le même que celui des autres possessions de l'Angleterre dans le continent de l'Amérique. Pen mourut en 1718 , laissa un fils fort jeune , qui alla prendre possession de l'immense héritage de son pere en 1732.

---

## CHAPITRE VI.

### *Le Mariland.*

**L**E Mariland faisoit autrefois partie de la Virginie : Mais Charles I , Roi d'Angleterre l'en détacha en 1631 , & lui donna ce nom en l'honneur de Marie, sa femme. Il est situé sur la Baie de Chesapeak. Ses bornes commencent à la riviere de *Patowmek* , s'étendent le long de la Baie , vers le Nord , jusqu'à ce qu'elles coupent une ligne tirée Ouest de l'embouchure d'une autre Baie nommée Delaware , qui est située par les quarante degrés de latitude Nord. Il a de hautes montagnes vers l'Ouest & cette même Baie à l'Est. Sa partie orientale est bornée à l'Ouest par la Baie de Chesapeak , à l'Est par l'Océan , au Nord par la Baie Delaware , & au Sud par la riviere de *Pokamoki*.

On divise le Mariland en onze Comtés, six du côté occidental, & cinq du côté oriental de la Baie de Chesapeak. Dans toute cette Province, on ne trouve qu'une seule Ville nommée *Sainte-Marie*, qui donne son nom à un des Comtés, & qui est dans une situation fort commode. C'étoit autrefois le siège du Gouvernement. Il y a des bourgs; mais ils sont peu considérables, si l'on en excepte *Annapolis* & *Williamstadt*, qui sont deux ports où le commerce extérieur est réuni. Ses principales rivières sont le *Patowmek*, le *Patuxent*, la *Saverne*, le *Chiptonk*, le *Chester* & le *Sassafras*.

Le premier des Comtés qui sont au côté occidental de la Baie est celui de *Sainte-Marie*: il prend à la pointe de *Look-Out*, & s'étend le long du *Patowmek*, jusqu'à l'Anse de Bud, sur cette rivière & jusqu'à l'Anse Indienne, sur la rivière de *Patuxent*. On y découvrit des eaux minérales en 1698. & on y bâtit des maisons pour le soulagement des pauvres. Les assemblées générales de la Province se tenoient autrefois dans cette Ville. L'hôtel qu'on y avoit bâti pour cet usage, servoit

Comté de  
Sainte-Marie.

aussi pour Conseil établi en faveur des orphelins : il se tenoit aux mois de Janvier, de Mars, de Juin, de Septembre & de Novembre. Depuis que le Gouvernement & les Cours de Justice ont été transférés à Appolonie, cette Ville s'est dépeuplée au point qu'il n'y a pas plus de soixante maisons.

Metapany est un Château que les Lords Baltimore, Seigneurs de la Colonie de Mariland, firent bâtir. Il est situé à l'embouchure de la riviere de Patuxent, & a plus de commodité que de magnificence.

Il y a trois paroisses dans ce Comté; Saint Jean, Saint Clément & Her-vington. La dernière s'attribue le titre de bourg.

Comté Char-  
les.

Le second Comté porte le titre de *Charles*. Il commence aux Anses Indiennes & de *Bud*, où finit celui de Sainte-Marie, & s'étend jusqu'à l'Anse de Mattawoman. Ses Paroisses sont *Bristol* & *Pisentaway*.

Comté du  
Prince George.

Le *Prince Georges*, troisième Comté, s'étend depuis l'Anse de Mattawoman & celle de Swanson, le long du Patowmek à l'Ouest & du Patuxent



à l'Est. Il a plusieurs Paroisses : mais on ne nomme que celle de Masterkone.

Le Comté de Calvert regne , vis-à-vis des deux précédens , le long du Patuxent qui l'en sépare. Ses Paroisses sont *Harrington , Warrington & Calverton.*

*Ann-Arundel & Baltimore* sont deux Comtés dont les bornes ont été marquées par des arbres. Elles commencent à cinq quarts de mille de l'Anse de Bodkin , du côté occidental de la Baie de Chesapeak. Delà , cette division court d'abord à l'Ouest , & devient ensuite moins régulière. Tout ce qui est au Nord appartient au Comté de Baltimore , & toute la partie du Sud à celui d'Ann-Arundel.

Le principal bourg d'Ann-Arundel est *Annapolis.* En 1694 , les Cours de Justice , l'Assemblée générale , le Conseil des Orphelins , & tout le Gouvernement y furent transférés de Saint-Marie. On y fit bâtir une Eglise qui devint la Métropole de la Province. On y a fondé une Ecole publique sous le nom d'Ecole du Roi Guillaume : les Archevêques de Cantorbery en furent nommés Chanceliers.

*Tome XIX.* Q

perpétuels. On a fait tout ce qu'on a pu pour y attirer du monde : mais le goût des Marilandois pour les plantations, où ils vivent séparément, les empêche de la peupler, & l'on n'espère pas qu'elle devienne jamais florissante.

Comté de  
Baltimore.

Le Comté de Baltimore a un bourg de même nom : mais ses maisons sont si dispersées, qu'il mérite à peine le titre de Village.

Comté de  
Cecil.

Les Comtés qui sont du côté oriental de la baie commencent par celui de *Cecil* qui regne le long d'une partie assez considérable de la Pensylvanie. Les Voyageurs ne disent rien sur ses propriétés, ni sur ses Paroisses.

Comté de  
Talbot.

Le Comté de *Talbot* est séparé de celui de Kent par une double ligne d'arbres. Le principal bourg se nomme *Williamstadt* : on en a fait un port, ou une Ville maritime : il est peu considérable, quelque soin qu'on ait pris pour le peupler.

Comté de  
Dorchester.

Le Comté suivant est celui de *Dorchester*, dont la principale bourgade est à peine composée de dix maisons. Il y a dans ce Comté plus d'habitations Indiennes que dans tout le reste de la Colonie. Un acte de l'Assemblée

générale de 1698 déclara que toutes les terres qui sont au Nord de la rivière de *Nanticoke*, en commençant à celle de *Chicacôan*, jusqu'à l'embouchure de celle-ci, appartenoient à *Panache* & *Annatonquin*, deux Rois Indiens, & à leurs successeurs, à condition qu'ils payeroient annuellement une peau de castor.

*Sommerfet* est l'onzième Comté du Mariland. Il a plusieurs Paroisses : mais on ne connoît que celle du même nom. En 1665 on comptoit seize mille Anglois dans cette Colonie.

## ARTICLE VII.

### *La Virginie.*

**L**A Virginie, proprement dite, est entre le trente-sixième & le trente-neuvième degré de latitude septentrionale. Elle a environ cent lieues communes de France d'étendue du Sud-Est au Nord-Ouest, & soixante-dix du Levant au Couchant. Elle est bornée au Nord-Ouest par le Canada & la Louisiane, dont elle est séparée

par une chaîne de montagnes, au Sud-Est, par le golfe ou la Baie de Chesapeake & le Mariland, au Sud-Ouest, par la Caroline.

Baie de Chesapeake.

Nous croyons devoir commencer la description de la Virginie par la Baie de Chesapeake. Son embouchure est par les trente-sept degrés de latitude Nord, & peut avoir dix-huit milles de large. La profondeur ordinaire du canal est de neuf brasses, qui diminue en quelques endroits jusqu'à sept. Sa longueur est d'environ deux cens milles. Elle contient plusieurs Isles : quelques-unes sont couvertes de bois. Entre une infinité de rivières qui se déchargent dedans, on en compte quatre qui sont assez considérables : ce sont celles de *James*, d'*York*, de *Repahanok*, & de *Patowmek*. Toutes les rivières de cette Baie sont si commodes & si bien distribuées, que, de six milles en six milles, on trouve presque toujours une bonne rade. Le plus grand avantage de toutes ces rivières est de procurer à chaque habitation la facilité de recevoir les navires & les barques à sa porte ; ce qui est cause qu'on a peu songé à fonder des Villes dans ce pays.

On trouve cependant dans ces rivières un désagrément fort considérable ; c'est que tous les ans , au mois de Juin , il paroît sur l'eau salée une multitude incroyable de vers qui percent les chaloupes , les barques & les vaisseaux même , par-tout où le goudron , la poix & la chaux laissent le bois découvert. Ils s'y forment des cellules semblables à celles des rayons de miel. Ils ne cessent d'être nuisibles qu'au tems des grosses pluies qui arrivent vers la fin de Juillet. Alors ils disparaissent jusqu'au retour de l'été , ou du moins ils ne font aucun mal. Pour s'en garantir , il faut palmer si bien les vaisseaux , qu'il ne reste aucun vuide. Si l'on arrive dans la saison des vers , il faut encore mouiller au fort de la marée , parce que le courant les entraîne , & hâler à terre les petites barques & les chaloupes.

Le nom de Virginie fut donné à ce pays en l'honneur de la Reine Elisabeth qui mourut sans avoir été mariée. Elle est divisée en vingt-cinq cantons , sous le nom de Comtés. Division de la Virginie.

Celui de *Norfolk* est le premier endroit de cette contrée où les Anglois Comté de Norfolk.

s'établirent. C'est le plus méridional. Il est situé sur la rivière James, n'a qu'une Paroisse nommée *Elisabeth*, contient cent douze mille dix-neuf acres de terre. Il est arrosé par une rivière qui se nomme aussi *Elisabeth*, & se décharge dans celle de James.

Comté de la Princesse Anne. Sur la rivière James, on trouve encore le Comté de la *Princesse Anne*. Il contient quatre-vingt dix-huit mille trois cens cinq acres de terre, & a une Paroisse nommée *Lyn-Haven*.

Comté de Nausamon. Le Comté de *Nausamon* a trente-un mille cent soixante-douze acres & trois Paroisses : l'une qu'on nomme basse, la seconde haute, la troisième *Chuckahet*.

Comté de Wight. Le Comté de *Wight* peut avoir quarante-deux mille sept cens quatre-vingt seize acres de terre. Il a deux Paroisses. On y trouve une source d'eau qui coule avec une abondance extraordinaire.

Comtés de Surrey, de Henrico. Le Comté de *Surrey* a cent onze mille cinquante acres & deux Paroisses.

Celui de *Henrico* contient cent quarante-huit mille sept cens quatre-vingt-sept acres. Il a deux Paroisses, *Henrico* &

*Bristol.* On avoit bâti dans ce Comté une ville nommée Henrico - Polis ; mais on l'a laissée tomber en ruines. Vingt milles au dessus du premier saut de la riviere James , on trouve une bourgade où les réfugiés François se sont établis. Tous ces Comtés sont sur le bord méridional de la riviere James.

Vis-à-vis de Henrico , au Nord de la même riviere , sont les Comtés du *Prince Georges* , du *Prince Charles*. Comtés du Prince Georges, du Prince Charles. Ils contiennent cent soixante-un mille deux cens trente-neuf acres & trois Paroisses.

Le Comté de *James* est situé en partie de l'autre côté de la riviere. Le Comté de James. Il peut contenir cent huit mille trois cens soixante-deux acres & cinq Paroisses. Il a toujours tenu le premier rang , parce qu'il contient James-Town , ou la ville de Jacques , qui est située sur la rive septentrionale de même nom , à quatre milles de son embouchure. Elle étoit autrefois assez considérable : mais une partie fut consumée par le feu ; & la translation des Cours de Justice à Williamsbourg , semblerent condamner James-

Town, à ne se relever jamais.

A sept milles de James-Town, est la ville de Williamsbourg. Quoique cette ville soit très-peu considérable, elle ne laisse pas d'avoir trois bâtimens qui passent pour les plus beaux de toute l'Amérique; le College, l'Hôtel-de-Ville qu'on nommoit d'abord le Capitole, & la Prison publique. La maison du Gouverneur n'est pas, à la vérité, si grande que les autres; mais elle les surpasse par la beauté de ses ornemens. L'Eglise & l'Arcenal sont aussi de fort beaux édifices.

Comté  
d'York.

Après le Comté de James, on entre dans celui d'York, qui est situé entre les rivières de James & d'York. Il contient soixante mille sept cents soixante-sept acres de terre. Il y a trois Paroisses, *Hampton, York*, & le nouveau *Pokoson*.

Comté de  
Warwick.

On trouve ensuite le Comté de *Warwick*, où l'on compte trente-huit mille quatre cents quarante-quatre acres & deux Paroisses. La rivière de *Pokoson* prend sa source dans ce Comté, & va se décharger dans la baie de *Cheapeake*, proche de l'embouchure d'York.



Le Comté d'*Elisabeth* suit celui de *Warwick*. Il ne contient que vingt-neuf mille acres & une seule Paroisse. C'est le plus petit de toute la Virginie. La ville qui porte le même nom, étoit autrefois beaucoup plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui. Elle avoit plusieurs maisons de brique, avec un Fort qui fut bâti pendant la guerre contre les Hollandois. Elle est à présent presque toute en ruine, par une fatalité qui menace toutes les villes de la Virginie.

C'est dans l'espace qui se trouve entre les rivières d'*York* & de *James*, que croît le meilleur tabac de la Virginie.

Pour arriver au Comté du *Nouveau-Kent*, il faut remonter au travers des Comtés d'*York*, de *Warwick* & d'*Elisabeth*, en suivant la rivière de *James*. C'est un des plus grands & des plus peuplés de la Virginie. Il contient trois cens soixante - onze mille trois cens quatorze acres, arrosés par le bras méridional de la rivière d'*York*: on y trouve deux Paroisses.

Les bornes de ce Comté à l'Ouest, sont d'assez hautes collines, d'où tombe

un sable brillant , semblable à la maille de cuivre. Les Anglois le prenoient d'abord pour de la poudre d'or.

**Comté du Roi Guillaume.** Après ce Comté , on trouve celui du Roi Guillaume , qui a quatre-vingt-quatre mille trois cens vingt-quatre acres & une seule Paroisse. Il est arrosé par le Pomunki , qui est un bras de la riviere d'York.

**Comté de Kingand Queen's.** Au Sud de ce Comté , on entre dans celui de *Kingand Queen's* , c'est-à-dire , du Roi & de la Reine , auquel on donne cent trente-un mille sept cens seize acres. Il a deux Paroisses.

**Comté de Gloucester.** De ce dernier Comté , en retournant par ceux de Guillaume & de Kent au bord septentrional de la riviere d'York , on arrive dans le Comté de *Gloucester* , qui est le mieux peuplé de tout le pays. Il a cent quarantedeux mille quatre cens cinquante acres & quatre Paroisses.

**Comté de Middlesex.** Le Comté de *Middlesex* est un des plus petits de la Virginie. Il n'a qu'environ quarante-neuf mille cinq cens acres & une seule Paroisse.

**Comté d'Essex.** Celui d'*Essex* est au dessus. Il contient cent quarante mille neuf cens

vingt acres. C'est dans ces deux Comtés que se trouve la grande Lande, qu'on nomme le *Désert du Dragon*, & qui a près de soixante lieues de long. Elle est couverte de bruyeres & de ronces, & remplie de bêtes féroces qui s'y tiennent comme dans une retraite inaccessible. La partie méridionale de ce Comté est arrosée par le Multapony, qui est un des bras de la riviere d'York. Il y a trois Paroisses dans Essex.

Les Comtés de *Richemont* & de *Stafford* sont plus loin. Il paroît qu'on n'a pas encore mesuré leur étendue. Ce sont des cantons nouvellement défrichés : on fait seulement qu'ils ont trois Paroisses.

On trouve ensuite le Comté de *Westmoreland*, qui est assez étendu. Il a deux Paroisses. Le Comté de *Lancaster* est plus bas. Il est arrosé par une assez belle riviere, & a deux Paroisses. Celui de *Northumberland* est le dernier de cette partie : il est situé sur le bord méridional du Patowmek. Il y a trois Paroisses. La riviere qui l'arrose porte le nom de *Wicomico* : elle va se jeter dans la baie de Che-

sapeak , à l'embouchure du Patowmek qui fait les bornes de la Virginie au Nord , & la sépare du Mariland.

Comté d'A-  
comak.

En traversant la baie de Chesapeak , & suivant la côte depuis le Cap Charles jusqu'à la rivière de Pokamoky , laquelle sépare la Virginie du Mariland à l'Est , on trouve deux autres Comtés , celui d'*Acomak* , qui a conservé son ancien nom , & qui contient deux cens mille vingt - trois acres. C'est le plus grand de toute la Virginie. Il est cependant moins peuplé que ceux de l'autre côté de la baie , & n'a qu'une Paroisse qui porte le même nom. Plusieurs rivières y prennent leur source.

Comté de  
Northamp-  
ton.

Le Comté de *Northampton* est fort étroit , & ne consiste que dans une langue de terre assez longue , qui s'étend entre la mer de Virginie & la baie de Chesapeak. Le Cap Charles qui en fait la partie la plus méridionale , est directement opposé au Cap Henri ; & ces deux Caps sont , ce qu'on nomme ordinairement , les Caps de *Virginie*.

Quelques Historiens Anglois ajoutent quatre autres Comtés à la Vir-

ginie : mais ils sont compris dans les précédens.

Les montagnes qui bornent la Virginie à l'Ouest , sont une partie de celles qu'on nomme *Apulaches*. Ce pays est plat vers les côtes ; mais dans l'intérieur des terres il est rempli de collines. Les bords de la plupart des rivières sont sablonneux : on y trouve des pierres fort dures & transparentes. Quelques-unes coupent le verre comme le diamant , & jettent le même éclat. Tous les lieux un peu élevés sont remplis de mines de fer : mais elles demandent tant de travail pour les exploiter , que personne n'ose l'entreprendre ; d'ailleurs les habitans de la Virginie négligent toute espèce de travail pour ne songer qu'à leurs plantations de tabac.

Observations  
générales sur  
la Virginie.

### §. I.

#### *Etablissement des Anglois dans la Virginie.*

LE Chevalier Raleigh , excité par l'exemple & les succès des Espagnols , & par les observations de quelques

Aventuriers de sa nation qui avoient déjà tenté la fortune, résolut en 1583, d'entreprendre quelques découvertes à ses frais. Il fut faire entrer dans ses vues plusieurs particuliers de Londres qui étoient en état d'y contribuer par leurs richesses, obtint de la Reine Elisabeth des Lettres-Patentes datées du 25 Mars 1585, par lesquelles tous les avantages du succès étoient abandonnés à la compagnie. Dès le mois d'Avril de l'année suivante, il mit en mer deux petits vaisseaux : ils mouillèrent à l'entrée d'une baie que les habitans du pays nommoient *Roenoke*, & qui appartient aujourd'hui au Gouvernement de la Caroline septentrionale. L'équipage fit quelque commerce avec les Indiens. Les Officiers qui commandoient ces vaisseaux firent des observations si exactes, qu'ils annoncèrent à leur retour en Angleterre, qu'on pouvoit tirer de grands avantages du pays, par sa fertilité & par la douceur de ceux qui l'habitoient. Ils amenèrent avec eux des Indiens qui, ayant appris à parler Anglois, augmentèrent l'idée qu'on avoit donnée de leur patrie.

Toute la Nation Angloise se réunir alors pour former un établissement dans ce pays. La Reine même voulut s'y joindre ; & , malgré la guerre qu'elle avoit à soutenir contre l'Espagne , elle promit de puissans secours à ceux qui voudroient se réunir pour cette entreprise , & consentit que le pays qu'on découvreroit fut nommé Virginie en son honneur , soit parce qu'elle étoit Vierge , dit un Auteur anonyme de la Virginie , soit parce que le pays & ses habitans sembloient retenir encore la pureté , l'abondance & la simplicité du premier âge du monde.

Au printemps suivant , le Chevalier Richard Greenwil , un des principaux associés de Raleigh , fut nommé pour commander sept vaisseaux bien pourvus d'armes , de munitions , de vivres , avec un nombre assez considérable de volontaires qui se proposoient de former un établissement. Il aborda au même lieu où Raleigh s'étoit arrêté , y fit semer des pois & des fèves qui produisirent au bout de deux mois. Il jugea d'après cela que la Colonie pouvoit subsister par elle-même , &

s'en retourna en Angleterre : mais l'imprudence de ceux qu'il laissoit , empêcha la réussite qu'on avoit lieu d'espérer. Ils se répandirent dans les terres , excitèrent la méfiance des Indiens qui en tuèrent plusieurs , & refuserent de faire le commerce avec les autres. Ces désagrémens les engagèrent à abandonner l'Amérique, si-tôt qu'ils en trouverent l'occasion.

Greenwil partit quelques temps après , c'est-à-dire , en 1587 , pour porter du secours à sa Colonie : n'y trouvant personne , il se persuada que les Indiens avoient massacré tous ceux qu'il y avoit laissés : mais un de ceux qui étoient passés en Angleterre avec Raleigh , se présenta à lui , assura si constamment qu'ils n'avoient reçu aucun mauvais traitement de sa nation , que Greenwil reprit confiance , laissa cinquante hommes , leur fit construire des logemens , leur laissa des provisions pour deux ans , & retourna en Angleterre.

On fit partir l'année suivante Jean With avec trois vaisseaux chargés de munitions & de vivres , & d'un nombre assez considérable d'hommes & de



femmes qui devoient faire prendre une forme régulière à la Colonie. Il avoit ordre d'y demeurer lui-même en qualité de Gouverneur, & d'employer tous ses soins à gagner l'affection des Indiens. Il eut encore le chagrin de trouver la Colonie déserte. Ce même Indien, dont nous avons déjà parlé, & qui se nommoit *Manteo*, vint encore le trouver, & l'informa qu'une partie des cinquante Anglois qu'on avoit laissés en dernier lieu, avoit été tués par surprise, & que l'autre avoit pris la fuite. Le terrain de la Colonie étoit déjà couvert de ronces. With, loin de se décourager, fit réparer l'habitation, s'y logea le premier, & engagea, par ce moyen, tous les gens à s'y établir. Manteo reçut le baptême avec le titre de Seigneur d'*Affamoupéack*, qui étoit le nom d'une Nation Indienne. Cette distinction que les Anglois crurent devoir à sa fidélité, servit beaucoup à leur concilier les Indiens voisins : on fit avec eux des traités de paix & d'alliance. On établit un corps de Justice, & l'on fit prendre à la Colonie une forme qui la fit respecter. Une An

gloise , femme d'Ananias *Dare* , mit au monde une fille qui fut nommée *Virginie*. La naissance de cet enfant , d'un pere & d'une mere Chrétiens, passa pour une marque éclatante de la protection du Ciel sur la nouvelle Colonie.

With retourna en Angleterre pour chercher de nouveaux secours : mais il n'en obtint qu'au bout de deux ans ; & lorsqu'il débarqua dans l'endroit où elle devoit être , il trouva quelques inscriptions sur les écorces des arbres , qui lui apprirent qu'elle avoit changé de situation ; mais elles ne lui annonçoient ni où étoit le nouvel établissement , ni quels motifs l'avoient engagée à tenir cette conduite : il retourna en Angleterre.

Plusieurs Marchands formerent des Compagnies qui envoyèrent successivement des vaisseaux du côté de la Virginie ; mais ceux qui les montoient ne songeoient qu'à faire le commerce avec les Indiens , & ne faisoient aucune tentative pour découvrir la Colonie. On ignore ce que devinrent ceux qui la composoient.

Les Sociétés de Londres , de Bristol , d'Excester & de Plimouth recon-

noissant l'avantage que l'on retireroit d'une entreprise régulière, s'adresserent au Roi Jacques I, obtinrent la permission de former une Compagnie. Il se réserva la direction de l'entreprise, créa deux Compagnies différentes, avec ordre de former chacune une Colonie, & de l'établir dans des cantons différens de la Virginie.

En vertu de cette concession, Jean *Smith* fut choisi par la Compagnie de Londres, pour commander trois vaisseaux qui mirent en mer au mois de Décembre 1606. Il aborda dans cette partie du Continent qui a retenu le nom de Virginie, mouilla à l'entrée de la baie de Chesapeake, & donna le nom de *Jacques* ou de *James* en langue Angloise, à la première rivière qu'il rencontra. Pour former son établissement, il choisit une Péninsule qui est à cinquante lieues de l'embouchure, & donna à la Ville le nom de *Jame's-Town*.

Les naturels du pays étoient du même caractère que ceux des autres parries du Continent septentrional, humains, traitables au premier moment,

mais soupçonneux & capables de passer tout-à-coup de la défiance à la haine. Ils fournirent des marchandises à la Colonie, pendant qu'ils crurent trouver de la bonne foi dans les échanges : mais n'ayant pas trouvé dans les Anglois de méthode fixe, & voyant qu'ils enchérissent arbitrairement leurs marchandises, ils se persuaderent qu'on cherchoit à les tromper ; ce qui leur fit former des projets de vengeance. À l'éloignement que les Indiens avoient conçu pour la Colonie, se joignit l'imprudence de ceux qui la composoient. Ils trouverent derrière leur ville un petit ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, entraînoit une poussière de talc qui brilloit au fond. Le penchant des Européens à prendre pour de l'or ou de l'argent tout ce qui avoit de l'éclat, leur fit tout négliger pour recueillir ce talc : un incendie qui vint de la même négligence, consuma dans le même tems une grande partie de leur ville & leurs provisions. Ils furent tout-à-coup réduits à vivre de fruits sauvages, d'écrevisses & de moules. Les Indiens,

auxquels ils s'étoient rendus suspects , ne se furent pas plutôt aperçus de leur embarras, qu'ils l'augmenterent par diverses sortes d'hostilités : ils massacrèrent ceux qui eurent l'imprudence de s'écarter , & les autres furent obligés de se resserrer dans les bornes étroites de leur habitation.

Telle étoit leur situation , lorsqu'ils reçurent des secours d'un vaisseau de la Compagnie , lequel étoit chargé d'hommes & de vivres. Lorsque ce vaisseau partit pour l'Europe, ils le chargerent de leur poudre d'or imaginaire, firent la même chose à l'égard d'un second qui arriva peu de temps après : à peine y laisserent-ils de la place pour quelques fourrures & pour une petite quantité de bois de cédre. Lorsque ces deux vaisseaux furent arrivés en Angleterre , on connut la méprise de ceux qui composoient la Colonie ; toute l'Europe en fut informée & s'en amusa. Les secours qu'ils avoient reçus les mirent cependant en état de faire plusieurs découvertes dans la Province. D'ailleurs, ils eurent le bonheur de recueillir une moisson abondante de bled d'Inde qu'ils avoient semé.

Smith , qui étoit toujours demeuré en Amérique , voyant que ses ordres & ses avis étoient méprisés , s'occupa à former deux nouvelles plantations , l'une à *Nausamond* , sur la riviere *James* , à plus de trente milles de la Colonie ; l'autre à *Pouhatan* , dont il acheta le terrain du chef des Indiens de ce pays.

La Compagnie des Indes de Londres vit d'un autre côté qu'elle ne tiroit pas de ses dépenses le profit qu'elle en avoit attendu. Sentant que toutes les disgraces dont on l'avoit informée ne pouvoient avoir pour cause qu'une mauvaise administration , elle résolut de changer la forme du Gouvernement de la Colonie , conçut un nouveau plan & le fit autoriser par de nouvelles Lettres-Patentes.

Neuf vaisseaux chargés d'hommes & de provisions , partirent sous le commandement des Chevaliers *Gates* & *Summers* , & du Capitaine *Newport* , tous trois nommés Gouverneurs , & revêtus d'un pouvoir égal : mais ils s'embarquerent tous trois sur le même vaisseau : une tempête le sépara des autres ; il alla échouer à une des

Iles Bermudes , où il s'entr'ouvrit. La division se mit entre les trois Chefs , & l'armement n'eut pas le succès qu'on s'étoit promis : ils restèrent trop longtemps aux Bermudes.

Pendant ce temps Smith s'occupoit de ses découvertes & de ses plantations ; mais il fut blessé par un baril de poudre auquel le feu prit subitement , & retourna en Angleterre pour se faire traiter.

Son départ fit renaître des troubles que son adresse sembloit avoir étouffés. Ce fut alors que le plus grand nombre des vaisseaux que la tempête avoit séparés de celui des Gouverneurs , arriva au port de James avec une partie des volontaires. Ils refuserent de se soumettre au Gouvernement établi dans la Colonie , sous prétexte que la dernière commission détruisoit la précédente , & qu'ils attendoient des Gouverneurs qui devoient remplacer celui qui en faisoit alors les fonctions. Cette affectation d'indépendance produisit bientôt le désordre le plus affreux : toute espèce de discipline disparut , & on négligea de se précautionner contre les insultes des Indiens.

Ces barbares , qui avoient formé le projet d'exterminer tous les Anglois , profitèrent de leurs divisions. Bientôt on n'entendit plus parler que de massacres. On abandonna les plantations un peu éloignées pour chercher un asyle dans la ville. Elle se trouva si remplie de monde , que toutes les provisions furent consommées en très-peu de temps , & qu'on fut réduit à la plus terrible famine. Personne n'avoit la hardiesse de sortir pour la pêche , pour la chasse , ou pour cueillir des fruits dans les bois. La famine alla enfin si loin , que les habitans , après avoir mangé tous les cuirs qui étoient dans James - Town , allèrent jusqu'à manger les cadavres des Indiens qu'ils pouvoient ruer. On assure même qu'ils en déterrèrent quelques - uns & les mangerent à demi pourris. Cette époque n'a point été oubliée en Virginie : on la nomme encore *le temps de la famine.*

Smith, Hist.  
des voyages,  
T. XIV.

De cinq cens hommes qui étoient dans la ville , il n'en réchappa que soixante , encore auroient-ils péri comme les autres ou par la faim , ou par les coups des Indiens , si les trois Gouverneurs



verneurs n'étoient arrivés avec deux vaisseaux qu'ils avoient fait construire après leur naufrage, & cent cinquante hommes qui étoient restés avec eux. Ils entrèrent dans la ville le 25 Mai 1610, & trouverent les malheureux habitans dans l'état qu'on vient de peindre. Le premier soin des Gouverneurs fut d'assembler ceux qu'ils trouverent dans la ville, & de les avertir que les deux vaisseaux ne contenoient des provisions que pour quinze jours tout au plus. Ils demanderent ensuite si l'on vouloit se mettre en mer, ou s'exposer aux mêmes dangers que la Colonie avoit essuyés. Dans le second cas, ils promirent de partager par portions égales ce qui restoit de provisions, & d'essuyer tous les dangers auxquels on pourroit être exposé : mais ils exigèrent une prompte réponse. On se détermina à retourner en Angleterre, & on résolut de passer vers les bancs de Terre-neuve, croyant pouvoir y trouver quelques vaisseaux dont on acheteroit des vivres.

Toute la Colonie s'embarqua : mais Milord Delawar, qui avoit été nommé

à James-Town , dans l'espérance que son pere , pour la ravoir , feroit une paix solide avec les Anglois. L'Indien étoit trop fier pour ne pas ressentir toute la colere que devoit lui causer un pareil outrage : on ne put jamais lui faire accepter d'autres conditions que le mariage de sa fille avec un gentilhomme Anglois , nommé Jean Rolfe. Il regarda cette alliance comme une marque d'estime sincere , & consentit à se lier avec les Anglois par un traité.

Il faut observer que dès les premiers tems , les Indiens avoient proposé ces mariages , & qu'ils avoient témoigné en plusieurs occasions que si les Anglois les rejettoient , jamais les Indiens ne lieroient une amitié sincere avec eux.

Le mariage de Pocahontas se fit en 1613 , établit la paix entre son pere & les Anglois. Les Indiens qui étoient voisins , sans être soumis à ce Prince , entrèrent dans le traité d'alliance. En 1616 , le Chevalier Dale crut pouvoir profiter de cette tranquillité pour faire un voyage en Angleterre. Ayant trouvé un vaisseau qui y alloit , il s'em-

barqua & arriva à Plimouth le 12 de Juin.

Il emmena avec lui Rolfe & la Princesse Pocahontas sa femme , qui avoit reçu le baptême avant de se marier , & donné la naissance à un fils qui étoit le fruit de ce mariage , le premier qui eût été contracté entre les Européens & les Américains.

Jean Smith , dont nous avons parlé , n'eut pas plutôt appris que la Princesse Indienne étoit en Angleterre , qu'il n'oublia rien pour lui marquer son estime & sa reconnoissance. Il crut n'en pouvoir faire assez pour une femme à laquelle il étoit redevable de la vie. Voici comment cet événement se passa. Smith étant en Amérique, <sup>Son amour pour un Anglois.</sup> quitta la Colonie de James-Town pour pénétrer dans la Virginie & faire de nouvelles découvertes. Il fut pris par les Indiens & conduit à la Cour de Powatan , un des principaux Rois de l'Amérique septentrionale , qui le retint prisonnier. Pocahontas , dont il est ici question , étoit fille de ce Monarque , elle conçut de l'amour pour Smith , engagea son frere *Nautakan* , l'homme le mieux fait , le plus robuste

& le plus hardi qui fût dans le canton , à marquer à celui qu'elle aimoit , toutes les attentions possibles. Son pere même , auquel cette Princesse n'avoit pas celé son amour , avoit pour Smith des bontés extraordinaires , & faisoit tout son possible pour calmer ses ennuis : mais dans ce pays barbare , on avoit conservé un usage cruel ; on engraissoit les prisonniers & on les dévoroit : le même sort attendoit Smith , quelles que fussent les protections qu'il avoit à la Cour. Lorsque le peuple crut qu'il avoit assez pris de nourriture pour qu'on pût s'en régaler , il demanda qu'on le lui livrât. Le Monarque auroit sacrifié beaucoup pour conserver la vie à un homme qui étoit cher à sa fille , & pour lequel il avoit lui-même de l'amitié ; mais il étoit obligé de se soumettre à l'usage : en soupirant il livra Smith au peuple. On le conduisit dans une place où le bloc sur lequel on devoit lui écraser la tête étoit préparé. Déjà l'Exécuteur levoit sa massue pour frapper : mais il vit à côté de la tête du prisonnier , celle de la Princesse Pocahontas : l'Exécuteur baissa sa mas-

—sue sans frapper. Lorsque cette généreuse fille apprit que l'on conduisoit son amant à la mort, elle ne s'amusa point à verser d'inutiles larmes, elle partit aussi-tôt pour aller mourir avec lui. Ce n'étoit point une passion condamnable qui la guidoit : elle avoit l'ame trop élevée pour descendre aux foiblesses vulgaires ; c'étoit un amour fondé sur l'estime & l'amitié ; c'étoit ce qu'on a toujours voulu définir sans le pouvoir. Contente pourvu que son amant vécût, même éloigné d'elle, cette Princesse pria son pere de le dérober à la cruauté du peuple, & de le faire conduire à James - Town. Quel empire une fille chérie n'a-t-elle pas sur l'esprit de son pere ! Powatan brava le ressentiment de ses sujets, & sauva la vie à Smith.

La Princesse Pocahontas s'étoit toujours flattée de l'espérance de s'unir à Smith par des liens que les loix de son pays auroient pu lui faire valloir : elle alloit le voir dans la Colonie, & faisoit porter des vivres aux Anglois. La guerre s'étant rallumée, son pere ne la laissa plus sortir. Ce fut pour revoir Smith, qu'elle se laissa enlever par Argal, &

conduire à James-Town. Lorsqu'elle y fut arrivée, son premier soin fut de demander des nouvelles de Smith. Il étoit trop éloigné : on avoit d'ailleurs envie de lui faire épouser un autre Anglois, espérant que cette alliance engageroit son pere à faire un traité d'amitié avec la nation Angloise : on lui persuada qu'il étoit mort.

Smith lui fit demander la permission d'aller lui présenter ses hommages, lorsqu'il fut qu'elle étoit en Angleterre, & se présenta à la porte de l'hôtel qu'elle occupoit. Indignée de voir qu'on l'avoit ainsi trompée, & qu'un homme qu'elle avoit si tendrement aimé, l'eût si promptement oubliée, elle refusa de paroître, & ne dissimula même pas son indignation. Elle céda enfin aux instances de Smith, peut-être à son amour, dont la colere n'étoit que l'effet, & consentit à le voir. Lorsqu'il parut, la rougeur qui se répandit sur son visage, annonça ce qui se passoit dans son cœur ; elle croisa les bras, baissa les yeux & n'ouvrit la bouche que pour lui reprocher l'indifférence dont il avoit payé son amour.

Smith présenta une Requête à la

Reine d'Angleterre, pour engager Sa Majesté à prendre sous sa protection cette Princesse Indienne. « Ce fut à » elle, dit-il, très-puissante Reine, » ce fut à cette noble & généreuse » Princesse que nous eûmes obligation de notre salut. Dans l'âge le » plus tendre & malgré la guerre qui » continuoit avec les Indiens, elle se » hasardoit à venir nous voir, appaisoit souvent nos querelles, & ne » manquoit jamais à pourvoir à nos besoins. Lorsque son pere cherchoit à nous surprendre, ni l'épaisseur des forêts, ni les ténèbres de la nuit, ni la difficulté des chemins, ne l'empêchoient de venir me trouver les larmes aux yeux, pour me donner des avis qui me déroboient à la fureur des ennemis, au risque de périr elle-même, s'ils en avoient eu quelque soupçon. Après la paix elle fréquentoit notre habitation avec tout son cortège, & nous garantit plusieurs fois de la famine. La guerre s'étant rallumée entre son pere & les Anglois, on n'entendit plus parler d'elle. »

» Après mon départ, on trouva

» occasion de l'enlever , on la retint  
» deux ans prisonniere à James-Town :  
» elle épousa un gentilhomme An-  
» glois avec lequel elle est arrivée en  
» Angleterre. C'est la premiere In-  
» dienne qui ait embrassé le Christia-  
» nisme , la premiere qui ait parlé no-  
» tre langue , & la premiere qui ait un  
» enfant légitime avec un Anglois . . .  
» Je n'ai jamais demandé de grace à  
» l'Etat : c'est l'impuissance où je me  
» trouve de secourir cette Princesse ,  
» qui m'engage à chercher les moyens  
» de lui procurer d'autres secours que  
» les miens. A qui m'adresserai-je avec  
» plus de confiance qu'à Votre Ma-  
» jesté , dont la bonté n'est pas moins  
» connue que le pouvoir ? & pour qui  
» sollicitera-t-on jamais avec plus de  
» hardiesse que pour un mérite ex-  
» traordinaire , pour la naissance , pour  
» la vertu , accompagnées d'une extrê-  
» me simplicité & exposées aux embar-  
» ras du besoin ! Le mari de cette illus-  
» tre Indienne n'est pas même en état  
» de lui fournir des habits décens  
» pour se présenter devant Votre Ma-  
» jesté . »

La Reine reçut cette requête avec



bonté , fit donner à la Princesse Indienne les ajustemens qui lui étoient nécessaires pour paroître à la Cour , chargea Myladi Delawar du soin de son entretien , & de la lui présenter. La jeune Princesse Indienne reçut tous les honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux Princesses du Sang Royal , & le peuple lui marqua le plus grand respect. Elle répondit parfaitement à l'idée que Smith avoit donnée de son caractère & de son esprit. On assure qu'on alla jusqu'à mettre en délibération si l'on ne feroit pas le procès à son mari , pour avoir eu la témérité d'épouser la fille d'un Roi , sans l'approbation formelle de son pere ; il est vrai , dit l'Auteur dont on emprunte ce fait , qu'on accusa Rolfe d'avoir profité de sa qualité de prisonniere , pour la forcer à l'épouser ; que le pere de cette fille en avoit d'abord marqué beaucoup de chagrin ; mais qu'après quelques éclaircissemens il en avoit été satisfait.

Cette Princesse n'eut pas la satisfaction de retourner dans son pays & de revoir son pere ; elle tomba malade à Gravesend , lorsqu'elle étoit sur

sa mort.

le point de s'embarquer , & mourut dans les plus pieux sentimens du Christianisme. Cette Princesse étoit d'une taille fort petite , mais elle avoit la figure très-agréable. Elle laissa un fils nommé Thomas Rolfe , dont la postérité tient encore un rang distingué en Virginie. Powatan avoit donné à sa fille une suite composée des principaux de sa nation pour l'accompagner en Angleterre , & avoit chargé un d'entr'eux de compter le nombre des habitans de ce Royaume , & de lui en faire un rapport fidele. Ce Sauvage ne connoissant aucun caractère d'écriture , se munit d'un gros & long bâton , sitôt qu'il fut débarqué en Angleterre , avec l'intention d'y faire autant de marques qu'il verroit d'Anglois : mais il se lassâ bientôt de cet exercice , jeta son bâton par dépit , & lorsqu'il fut de retour dans son pays , il ne répondit au Roi , qui lui demanda compte de sa commission , qu'en lui montrant les étoiles , les feuilles des arbres & le sable du rivage.

Yardly succéda au Chevalier Dale dans le Gouvernement de la Virginie ; mais il laissa tomber en ruines les édi-

fices & les forts ; il ne songea pas à garantir la Colonie des insultes des Indiens , & occupa son monde à planter du tabac au lieu de faire semer du bled. La Cour , instruite de la mauvaise administration d'Yardly , envoya à sa place Argal , qui rétablit le bon ordre dans la Colonie. Il fut cependant rappelé en Angleterre , & on lui donna plusieurs successeurs , du nombre desquels fut le même Yardly qui avoit été Gouverneur de la Virginie avant lui : mais instruit par ses propres disgraces , il tint une conduite toute différente de la première ; établit un corps de Justice , fonda des Colleges & des Paroisses , donna des terres en propre à ceux qui vouloient les cultiver , à condition seulement qu'ils payeroient une certaine redevance à la Compagnie. Chacun voyant qu'on travailloit pour ses propres intérêts , se mit à cultiver la terre ; l'abondance se répandit dans la Colonie , qui devint de plus en plus florissante. Des vaisseaux Hollandois aborderent sur la côte avec des Negres qu'ils exposèrent en vente. Ce fut la première fois qu'on vit des Africains sur ces parages.

Les secours ne cessant point d'arriver, les plantations se multiplièrent, & la Virginie prit un nouvel éclat : on fit des salines au Cap Charles, & des forges de fer sur la rivière James. La Colonie donnoit les plus belles espérances : mais elle retomba dans le même inconvénient qui avoit pensé causer sa ruine. Les habitans négligèrent encore tout pour ne songer qu'au tabac. On y envoya pour Gouverneur un jeune homme sans expérience, qui n'eut pas l'attention de prendre les précautions nécessaires contre les Indiens : il les laissoit au contraire vivre avec les Anglois, comme s'ils avoient été de la même nation. Les premiers profitoient de cette confiance pour examiner en quoi consistoient les forces des Anglois, & comment il faudroit les attaquer en cas de rupture.

L'occasion de faire usage de leurs observations se présenta bientôt. Un Capitaine Indien fut tué dans une conjoncture où sa mort devoit paroître juste : mais il étoit l'ami d'un Roi puissant dans ce canton, & ce Roi résolut de venger la mort de son ami par le mas-

sacre de tous les Anglois. Il marqua pour le jour de cette sanglante exécution le 21 Mars de l'année 1622, un peu avant midi, tems auquel tous les habitans des plantations étoient dispersés. sans armes & occupés au travail. Cette exécution devoit se faire au même instant dans toute l'étendue de la Colonie, excepté du côté du rivage oriental, où l'on savoit que les Indiens portoient plus d'affection aux Anglois que dans le reste du pays.

Pour ne pas porter la trahison à demi, les conjurés firent aux Anglois des présens considérables la veille de l'exécution : ils consistoient en volaille, gibier, poisson & fruits. Ils parurent le jour même au matin sans armes, mangerent avec eux, & marquerent un air d'amitié qui donna de la confiance à ceux qu'ils vouloient massacrer. Le signal étant donné, ils s'élançerent sur eux, les assommerent avec des haches, ou avec leurs propres hoes qu'ils avoient auprès d'eux. Ils se saisirent ensuite des armes à feu, pour tirer sur ceux qui étoient échappés à leur fureur ; &, suivant le barbare usage de toutes ces Nations, ils n'é-

Massacre des  
Anglois dans  
la Virginie.

pargnerent ni l'âge ni le sexe , afin qu'il ne restât personne qui pût se venger de leur cruauté. Il périt ce jour-là trois cens Anglois ; presque tous furent massacrés avec leurs propres instrumens. Le carnage auroit été beaucoup plus considérable , si le complot n'eût été découvert quelques heures auparavant. Deux Indiens qu'on employoit ordinairement à la chasse , avoient couché la veille dans la plantation d'un Anglois. Un d'eux , qui étoit instruit du projet , voulut engager l'autre à aller tuer leur maître & lui découvrit le complot. Cet Indien eut horreur d'une pareille trahison : mais , pour sauver son maître du péril qui le menaçoit , il feignit d'entrer dans la conjuration , & ne se leva que pour aller instruire son maître de l'horrible secret qu'il venoit d'apprendre. L'Anglois ne perdit pas un instant ; après avoir mis sa maison en sûreté , il se rendit à James-Town , y annonça ce qu'il venoit d'apprendre. Les habitans de la ville & des plantations voisines eurent le tems de pourvoir à leur défense , & l'équipage d'un vaisseau qui étoit dans une

Fidélité d'un  
Indien pour  
son maître.

rivière peu éloignée , fut sauvé par le même avis. Les habitans des plantations éloignées ne purent être avertis assez tôt pour se garantir de la trahison des Indiens.

Ce Général Indien , que les Anglois avoient tué , étoit un guerrier redoutable parmi les nations Indiennes , même parmi les Anglois. Les Indiens le croyoient immortel , ou du moins invulnérable , parce qu'il s'étoit trouvé dans un grand nombre d'actions fort vives , sans recevoir la moindre blessure. Etant aussi rusé que brave , il faisoit l'impossible pour entretenir cette opinion , & affectoit jusques dans sa parure un air singulier qui achevoit de le faire passer pour un être supérieur à la race humaine. Il étoit couvert de plumes arrangées si bizarrement , que les Anglois ; à qui sa parure n'inspiroit que l'envie de rire , l'appelloient *Jean l'Emplumé* , nom dont il se faisoit autant d'honneur que du sien même.

Cause du  
massacre.

Un marchand de la Colonie , ayant étalé quelques marchandises qui plurent à Jean l'Emplumé , il fit l'impossible pour engager le marchand à les

aller vendre dans un village où il tenoit le premier rang. Le marchand se laissa persuader par l'appas du gain : mais l'Indien le tua en chemin , & s'empara de ses marchandises. Deux domestiques du marchand , voyant que cet Indien ajoutoit à sa parure des ornemens qu'ils reconnurent pour appartenir à leur maître ; ne voyant , d'ailleurs , plus reparoître ce dernier , ils se doutèrent de ce qui étoit arrivé , lui en parlerent ; mais ils ne reçurent de lui qu'une réponse fiere , même outrageante. Ils prirent alors leur parti , & tuerent Jean l'Emplumé d'un coup de fusil , si-tôt qu'ils en trouverent l'occasion.

Il eut la générosité de leur pardonner sa mort avant de mourir ; mais à deux conditions , auxquelles il les pressa fortement de s'engager ; l'une , de ne pas dire qu'ils lui eussent ôté la vie ; l'autre , de l'enterrer secrètement parmi les Anglois. Son ambition étoit de faire durer , même après sa mort , l'opinion de son immortalité. Si les Anglois étoient entrés dans ses vues , ils auroient épargné à leur Colonie tous les malheurs dont elle fut acca-



blée : mais ils laissèrent son cadavre dans le lieu où il mourut , & le Roi qui l'aimoit , arma , pour sa vengeance , tous les Indiens qu'il put rassembler.

Les Anglois , persuadés qu'ils n'auroient jamais de tranquillité tant que ce Roi vivroit ; croyant d'ailleurs que leur honneur demandoit qu'ils vengeassent la mort de ceux qu'il avoit fait périr , ils tournerent tous leurs armes contre lui & ses sujets ; toutes ses habitations furent ravagées , les Indiens massacrés : on vouloit l'attrapper lui-même ; mais il étoit impossible de le poursuivre dans les bois. On résolut d'employer la ruse. Le Gouverneur lui fit offrir la paix , avec promesse d'ensevelir tout le passé dans l'oubli : il l'accepta , mais se tint toujours si bien sur ses gardes , qu'on ne put jamais l'attraper. On attendit que ses Indiens fussent occupés à leur moisson , l'on fondit sur eux , & l'on en massacra une grande partie.

Vengeance  
des Anglois.

Cette guerre causa un désordre affreux dans la Colonie , & les Indiens qui ne respiroient que vengeance , tuoient tous les Anglois qu'ils pouvoient attraper : le mal étoit enfin

poussé à un point , qu'on étoit tenté d'abandonner ce pays.

Le Roi  
d'Angleterre  
prend soin  
de la Virgi-  
nie.

Charles I. qui étoit alors sur le trône d'Angleterre , entendant plaindre le sort d'une Colonie dont on auroit pu tirer les plus grands avantages , résolut d'en prendre soin lui-même. Il cassa la Compagnie , & réduisit la Virginie sous sa direction immédiate : il nomma le Gouverneur & les membres du Conseil ; ordonna que toutes les Lettres - Patentes & les procédures se fissent en son nom ; & pour donner l'exemple du désintéressement , il ne se réserva qu'une rente fonciere de deux schellings sur chaque acre de terre , d'ancienne & de nouvelle culture. Aussi-tôt la Colonie prit une nouvelle face , & tout sembla concourir à lui donner un nouvel éclat. Il y arriva une multitude d'habitans qui inspirerent de la crainte aux Indiens ; mais il en résulta un inconvénient , c'est que chacun songeant à ses intérêts particuliers , se faisoit une plantation particuliere : on ne formoit point de ville ; & il est arrivé delà qu'il y a même très-peu de bourgades considérables dans la Virginie. Outre

cet inconvénient causé par la dispersion des plantations, elle enhardit encore les Indiens, qui massacrèrent plus de cinq cens Anglois.

Le Roi d'Angleterre donna le Gouvernement de ce pays au Chevalier Berkeley, dont il connoissoit la prudence & la valeur. Ce nouveau Gouverneur répondit, par sa conduite, aux intentions de la Cour. Au lieu de rendre aux Indiens guerre pour guerre, il résolut de mettre tout en usage pour enlever celui de leurs Rois dont on a déjà parlé, & qui les excitoit continuellement à de nouvelles hostilités contre les Anglois. L'âge & les fatigues avoient rendu ce Monarque Indien si décrépité, que n'ayant plus la force de marcher, il se faisoit porter. Son corps, dit un Auteur anonyme, étoit tout flétri; ses nerfs s'étoient relâchés, & ses paupières étoient devenues si pesantes, qu'elles lui fermoient continuellement les yeux; il ne pouvoit les ouvrir qu'avec l'aide d'un de ses gens qui étoit chargé de cet office & de celui de les soutenir.

L'espoir d'une grosse récompense engagea quelques Indiens à montrer

Portrait d'un  
Roi Indien,  
ennemi im-  
placable des  
Anglois.

au Gouverneur les chemins pour arriver à son habitation. Il s'avança si promptement avec un corps de cavalerie, qu'il le surprit dans son quartier, & l'amena prisonnier à James-Town. Son dessein étoit de le faire transporter en Angleterre, pour se faire honneur par une action de cette importance, & donner en même-tems une preuve de la bonté du climat de la Virginie; mais il eut le chagrin de ne pouvoir le garder plus de quinze jours. Un soldat Anglois, outré des maux que ce terrible vieillard avoit causés à la Colonie, eut la lâcheté de lui tirer un coup de fusil dans le dos, & de le tuer. Ce Sauvage n'avoit pas donné la moindre marque de foiblesse dans sa prison, & sa grandeur d'ame se soutint jusqu'au dernier moment de sa vie. Un jour qu'il entendoit marcher beaucoup de monde autour de lui, il se fit ouvrir les paupieres, & se voyant environné de quantité d'inconnus que la curiosité avoit amenés pour le voir, il demanda d'un air & d'un ton indignés, qu'on fit venir le Gouverneur. Berkeley ne fit pas difficulté de paroître. « Si le sort, lui

« dit fièrement le Sauvage , t'avoit  
 « fait tomber entre mes mains , je n'au-  
 « rois pas eu la bassesse de t'exposer à  
 « la risée du peuple ». Ce Prince avoit  
 la taille avantageuse & l'air noble.  
 Sans aucune éducation , il avoit trouvé  
 dans son génie l'art de gouverner &  
 de faire la guerre. Ses sujets les plus  
 éloignés respectoient jusqu'à son nom ,  
 & recevoient en tremblant ses ordres.  
 Quelques-uns le croyoient issu de race  
 Royale ; mais les Indiens soumis assu-  
 roient qu'il étoit venu d'une région  
 étrangère , fort loin au Sud-Ouest ,  
 & faisoient entendre par leurs récits  
 qu'il étoit né dans la dépendance des  
 Espagnols , vers le Mexique. Sa cap-  
 tivité & sa mort produisirent l'effet que  
 le Gouverneur en avoit espéré pour la  
 paix.

Une sage administration acheva de  
 rendre cette paix solide & la Virginie  
 florissante : mais les malheurs de Char-  
 les I. y causerent de nouveaux trou-  
 bles. Berkeley crut les prévenir en in-  
 terrompant tout commerce avec l'An-  
 gleterre. Mais Cromwel , nommé  
 Protecteur de ce Royaume , envoya  
 une puissante escadre en Virginie , &

malgré la résistance de quelques sujets fideles à leur Roi , plusieurs Confeillers qui craignoient pour leur fortune , engagerent la Colonie à subir le joug de l'usurpateur. Berkeley fut obligé de suivre le torrent : mais l'histoire doit cette justice à sa mémoire , c'est que de tous les pays soumis au Roi , celui dont il étoit Gouverneur , fut le dernier qui reconnut Cromwel pour son maître , & le premier qui se donna le joug de la tyrannie. Charles II. ne fut pas plutôt monté sur le trône de ses peres , qu'il récompensa ce fidele sujet de la maniere la plus éclatante , & lui envoya une nouvelle commission de Gouverneur.

La Colonie reprit une nouvelle vigueur , mais ce tems de prospérité ne dura pas. Le Parlement d'Angleterre établit des droits sur les denrées qui entroient en Virginie & qui en sortoient. Ces impositions causerent un mécontentement général dans la Colonie : on demanda justice au Gouverneur qui , étant obligé de se conformer aux ordres qu'il avoit reçus d'Angleterre , ne put la rendre. On se mutina , & on prit pour chef un jeune  
Officier

Officier nommé *Natanael Bacon*. Il étoit hardi , vif , entreprenant , avoit une figure imposante , & étoit l'homme qu'il falloit pour conduire une populace révoltée. Berkeley , qui jusqu'alors avoit été l'idole de la Colonie , se vit obligé de se renfermer dans sa maison , & de s'y fortifier. Bacon ayant convoqué une assemblée dans les formes , & s'étant fait nommer Général de la Colonie , exerça un pouvoir absolu. Il se trouva cependant un petit nombre d'honnêtes gens qui s'attachèrent au Gouverneur. Une guerre cruelle étoit prête à s'allumer dans la Virginie : mais Bacon mourut , & ses partisans se soumirent. Un de ses Lieutenans persista dans sa révolte , & , furieux de voir que tout le monde l'abandonnoit , il mit lui-même le feu à James-Town , & le réduisit en cendres. On transféra les Cours de Justice & l'Assemblée générale à Williamsbourg , & jamais James-Town ne s'est rétabli dans le même état où il étoit auparavant cet incendie.

Depuis la révolte de Bacon , la Cour de Londres mit un si bon ordre dans le Gouvernement de la Vir-

ginie , qu'elle reprit tout son ancien éclat : elle le conserve même encore.

## ARTICLE VIII.

### *La Caroline.*

**L**A Caroline est située entre le trente-unième & le trente-fixième degré de latitude septentrionale. A l'Est elle est bornée par la mer du Nord , & s'étend l'espace de plus de cent cinquante lieues communes le long de la côte : elle a la Virginie au Nord & au Nord - Ouest , la Louisiane à l'Ouest , la Géorgie au Sud & au Sud - Ouest. On la divise en deux parties, la Caroline du Nord & la Caroline du Midi , & chaque partie forme un Gouvernement séparé. Elles sont encore divisées en Comtés. Il y en a deux dans la Caroline du Nord , *Albermale* & *Clarendon* ; quatre dans celle du Midi , *Crawen* , *Berkeley* , *Colliton* & *Carteret*.

Comté d'*Albermale*.

Le Comté d'*Albermale* borde la Virginie : il est arrosé par une rivière de même nom. Ce Comté, dans son



origine ; avoit plus de plantations qu'aucun autre : il s'y rassembla d'abord plus de trois cens familles : mais le canton d'Ashley parut plus commode , & l'emporta. La riviere d'Albermale offre sur les deux bords quantité d'anfes , qu'on pourroit appeller des rivieres , si leurs eaux venoient de plus loin dans les terres. Elle se divise en deux bras à la pointe qu'on nomme *Sandy* , & sa pointe Nord est habitée par une nation Indienne , qu'on nomme les *Matromags*. Entre cette pointe & la riviere de *Pontego* qui la suit , on trouve le cap *Hattoras*.

Après le Comté d'Albermale , on entre dans celui de *Clarendon* , où l'on trouve le fameux *Cap de fear* , ou *Cap de crainte* , à l'embouchure de la riviere de *Clarendon*. Les environs sont habités par une Colonie de la *Barbade*. On regarde les Indiens qui s'y trouvent comme les plus sauvages de toute la Province. On trouve ensuite la riviere de *Winnian* qui , sans être aussi large & aussi profonde que celle de *Port - Royal* , est capable de porter de grands vaisseaux. Il y en a ensuite une autre nommée *Wingau* , qui arrose

Comté de  
Clarendon.

une petite bourgade qu'on nomme *Charles-Town*, quoiqu'elle soit si petite & si dépourvue d'habitans, qu'à peine elle mérite le nom de village.

Comté de  
Crawen.

Delà on passe dans la Caroline du Midi, qui est séparée de la première par la rivière du *Zanti*. Le premier Comté qui se présente est celui de *Crawen*, habité par des Anglois & des François. Les derniers ont un établissement particulier sur la rivière de *Zames*. Après celle de *Zanti*, on rencontre celle de *Sewer*, où quelques familles de la Nouvelle Angleterre sont venues s'établir.

Comté de  
Berkeley.

Le second Comté de ce canton est *Berkeley*. Il n'est bien peuplé que du côté méridional, qui est arrosé par les rivières d'*Ashley* & de *Cooper*. Au Nord il a la petite rivière de *Bowal*, & sur la côte plusieurs petites Isles nommées *Hunting-Islands* & *Sullivan*. Entre la dernière & la rivière de *Bowal*, s'élève une chaîne de montagnes que la nature de leur terrain a fait nommer *Sand-hills* ou *Monts de sables*. La rivière de *Wando*, qui arrose les parties Nord-Ouest de ce Comté, offre quantité de bonnes plantations,

& se joint à la rivière de Cooper, pour aller se perdre ensemble dans celle d'Ashley à Charles-Town.

C'est dans ce Comté que se trouve Charles-Town, Capitale de la Caroline. Elle est située sur une langue de terre entre les rivières d'Ashley & de Cooper, entre deux anses. Sa position est vers le trente-deuxième degré quarante minutes de latitude septentrionale, à deux lieues de la mer : c'est le seul Port libre de la Province. Ses fortifications consistent en six bastions, dont trois sont sur la rivière d'Ashley, & trois sur celle de Cooper, avec une demi-lune de chaque côté. Un Fort qui commande la rivière d'Ashley, rend le passage fort difficile. Il ne manqueroit rien à la situation de cette Ville, si son port pouvoit recevoir des navires au dessus de deux cens tonneaux : tous les environs sont également agréables & fertiles. On vante beaucoup la beauté de ses chemins. La Ville a plusieurs grandes rues & quantité de beaux édifices, entre lesquels on en nomme douze ou quinze d'une architecture régulière. L'Eglise est très-bien construite ; mais on lui

Charles-Town, Capitale de la Caroline.

reproche d'être trop petite pour la quantité d'habitans qui sont dans la Ville, & qui se multiplie tous les jours. On trouve dans cette Ville une Bibliothèque publique. Les Presbytériens & les Anabaptistes ont leur Eglise à Charles Town : celle des Presbytériens François fait un des principaux ornemens de la principale rue. Celle des Quakers est dans un des Fauxbourgs, vers la rivière d'Ashley. On compte deux cens cinquante familles dans cette ville : mais l'air y étant très-sain, il n'y a presque point de mariage qui ne produise dix ou douze enfans. Cette ville est la résidence du Gouverneur général, & le siege des principales Cours de Justice. Tout le pays voisin est rempli de plantations, qui sont comme autant de bourgades. A l'extrémité de ce Comté, on trouve une Ville nommée *Dorchester*. Ses habitans, qu'on ne fait pas monter à plus de trois cens cinquante, sont des Sectaires indépendans. La rivière de *Stono*, qui coule à peu de distance, sépare ce Comté de celui de Colliton.

Comté de  
Colliton.

Les bords des rivières du Comté de

*Colliton* sont remplis de plantations , dont la plupart pourroient porter le titre de bourgades. Au dessous de *Charles-Town* , on trouve l'Isle de *Boutny's Island* , qui est fort peuplée. Plusieurs Nobles ont des plantations considérables dans ce Comté.

Le Comté de *Carteret* n'est point encore habité , quoiqu'il passe pour un des plus fertiles de la Province. Il est arrosé par une grande riviere nommée *Cambage* , qui , se joignant à celle de *Mai* , forme à leur embouchure une Isle nommée *Edelano*. On trouve dans le pays de *Mai* un très-beau lac dans une grande vallée , où les premiers Anglois qui aborderent à la Caroline , vouloient s'établir : mais les Indiens leur représenterent qu'étant voisins de *Port - Royal* , le plus beau port de la Floride , il n'y avoit pas d'apparence que les Espagnols les y souffrissent.

*Port - Royal* est situé à vingt lieues au Sud de la riviere d'*Ashley* , par les trente-un degrés quarante-cinq minutes de latitude Nord. L'entrée en est commode , & n'a jamais moins de dix-sept pieds d'eau sur la barre. Son

bassin est vaste , sûr , & s'étend dans une belle & fertile contrée qui est préférable à toutes les autres de ce canton. La rivière qui le forme , communique par différens bras à diverses autres grandes rivières. Il n'est pas à plus de deux cens milles de Saint-Augustin , où l'établissement des Espagnols n'est pas assez considérable pour qu'ils voient sans crainte les Anglois si proche d'eux. Après Port-Royal , on trouve la rivière de Mai , qui est suivie de San-Matteo , dernier canton de la Caroline , ou de la Floride Angloise.

### §. I.

#### *Observations sur le Climat de la Caroline & ses Habitans.*

LES productions de cette contrée ne different en rien de celles des Colonies précédentes : on remarque seulement qu'elle produit de si bon riz , qu'il égale au moins celui du Levant. L'air de la Caroline étant plus doux que celui des autres pays dont nous venons de parler , les productions

y viennent & y mûrissent plus promptement.

Les Indiens de ce canton étoient plus féroces que ceux de la Virginie : mais les guerres mutuelles & les maladies contagieuses en ont détruit un très-grand nombre. La dureté naturelle à ceux qui subsistent encore , ne leur ôte point le goût pour la danse. Un Maître à danser François s'étant établi dans le Comté de Crawen , leur apprit à danser des contre-danses de l'Europe au son de la flûte & du hautbois , y fit une fortune considérable.

A peine comptoit-on douze mille Européens dans la Caroline il y a trente ans : mais ce nombre a considérablement augmenté depuis ce tems.

## ARTICLE IX.

### *La Géorgie.*

**C**E pays est situé entre les trente-deuxième & trente-quatrième degrés de latitude septentrionale , & les quatre-vingt-trois & quatre-vingt-sept de

Carte de la Caroline & de la Géorgie, par M. Bellin.

longitude. Elle est au sud de la Caroline, dont elle est séparée par la rivière de Savannah ; au Nord de la Floride, dont elle est encore séparée par une belle & grande rivière, nommée *Alatamaha* ; son étendue d'une rivière à l'autre sur la côte, est de cent vingt milles. On lui en donne trois cents du côté de l'Ouest, où les monts Apalaches le séparent de la Louisiane.

C'est le dernier établissement des Anglois dans l'Amérique. Ceux qui la fondèrent, n'eurent d'autre intention que de procurer une honnête subsistance à quantité de malheureux citoyens qui avoient besoin de secours, & de délivrer en même-temps l'Angleterre d'un fardeau qui la gênoit. Ils invitèrent tous les Patriotes à seconder une entreprise si charitable.

Georges I. leur accorda, par des Lettres-Patentes, toute cette étendue de terre que nous venons de désigner, & à laquelle on donna, en son honneur, le nom de *Géorgie*. Au mois d'Août 1732, le Chevalier Heathcore annonça aux Directeurs de la Banque, les deux principaux objets



de cette concession , y joignit plusieurs autres avantages qui devoient en revenir à l'Angleterre , tels que de fortifier les Colonies Angloises , d'augmenter le commerce de l'Angleterre , de multiplier ses vaisseaux , de tirer de la soie crue de son propre fond , ce qui pouvoit lui épargner annuellement plus de cinquante mille livres sterling , qu'elle faisoit passer en Italie. Il déposa ensuite une somme considérable pour jetter les fondemens de l'entreprise , & son exemple fut suivi par un grand nombre de particuliers , entre lesquels on en choisit vingt-trois pour la direction générale. Le résultat de cette assemblée ne fut pas plutôt publié , que toute l'Angleterre s'empressa de contribuer à cet établissement , & le Parlement accorda dix mille livres sterling pour cet objet.

Compagnie  
qui se forme  
pour la Géorgie.

Le 6 Novembre 1732 , cent personnes de l'un & de l'autre sexe furent choisies ; mais avec plus de soin & de précaution qu'on n'en apporte ordinairement dans ces opérations. On les embarqua à Gravesend , sur un vaisseau qu'on chargea d'armes & de

munitions. On mit à la tête de cette troupe M. Oglethorp, homme intelligent, qui régla les premières démarches, & présida à l'établissement. La troupe arriva le 15 Janvier suivant à la Caroline.

Elle prit des guides qui la conduisirent d'abord à Port-Royal. M. Oglethorp se rendit à la bourgade de Beaufort, où l'on s'empressa de préparer des huttes pour loger sa Colonie. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, il alla visiter la rivière de Savannah, & choisit, pour son établissement, un fort beau terrain qui est à dix milles de l'embouchure. La rivière y forme un croissant, & les bords ont environ quarante pieds de hauteur dans sa partie méridionale. Le sommet est fort uni, & forme une plaine qui s'étend de cinq ou six milles dans le pays, & près d'un mille sur la rivière. Il y conduisit sa Colonie le premier Février, & le 18. la première maison étoit achevée. Une petite nation Indienne, qui étoit aux environs, lui offrit de se soumettre à lui, demanda des terres parmi celles des Anglois, & pria qu'on élevât les

enfans Indiens dans les écoles Angloises.

M. Oglethorp donna à la nouvelle Ville qu'il fit construire le nom de la riviere dont elle devoit faire l'ornement ; ainsi la capitale de la Géorgie en Amérique, prit le nom de *Savannah*.

Tous les Chefs des différentes Tribus Indiennes répandues dans cette contrée, demanderent à voir M. Oglethorp pour faire alliance avec lui. Il accepta leur offre avec satisfaction, & leur marqua un jour pour leur donner audience. Au jour marqué, huit Chefs Indiens, avec leur suite, se présenterent pour parler au Général Anglois : on les conduisit en sa présence. Ils s'assirent autour de lui, & le plus âgé d'entr'eux prit la parole. Voici le précis de son discours : il fut interprété par un Indien qui savoit les deux langues, & qui avoit été appelé pour servir d'interprete. « Celui qui » a accordé la respiration aux Anglois, a accordé la même faveur » aux Indiens ; mais il ne leur a pas » donné les mêmes richesses & les » mêmes lumieres. Ils sont persuadés

» que le Grand Pouvoir , qui fait son  
» séjour au Ciel , a envoyé les Anglois  
» dans ces climats pour l'instruction  
» des Indiens , de leurs femmes & de  
» leurs enfans : dans cette confiance ,  
» nous leur cédonz tous nos droits  
» sur des terres dont nous ne faisons  
» aucun usage. Il ajouta que c'étoit l'a-  
» vis des huit Tribus qui habitoient  
» cette contrée , qui s'étoient toutes  
» réunies à faire partir leurs Chefs char-  
» gés d'un présent composé des richesses  
» du pays.

Chaque Chef apporta un paquet de peaux , & les étendit aux pieds du Gouverneur. Chacun d'eux fit sa harangue , qui exprimoit à peu près la même chose que celle du premier. M. Oglethorp fit donner à chacun d'eux un fusil & un manteau. Ceux qui étoient à leur suite , reçurent des étoffes plus grossières & des présens de moindre valeur. On conclut ensuite un Traité d'alliance. 1°. Les Anglois promettoient de porter dans les habitations des huit Tribus , des marchandises , & de les y vendre au prix dont on conviendrait. 2°. On promettoit que la restitution des biens

perdus , & la réparation des injures se feroient de bonne foi ; que les coupables seroient jugés & punis suivant les loix Angloises. 3°. Que nulle habitation Indienne ne seroit exceptée du commerce. 4°. Que les Anglois posséderoient toutes les terres que les Indiens laisseroient incultes , à condition toutefois , que quand ils seroient quelque nouvel établissement , la séparation des terres seroit marquée de bonne foi par les Chefs des deux Nations. 5°. Que les Negres fugitifs seroient rendus & conduits à quelque bourgade Angloise. 6°. Les huit Tribus s'engageoient à chérir les Anglois comme leurs freres , & promettoient de ne jamais permettre à d'autres Nations Européennes de s'établir dans le pays.

Dès la premiere année , on comptoit dans la Caroline six cens dix-huit personnes , parmi lesquelles il y avoit trois cens vingt hommes , cent treize femmes , cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles.

En 1734 , M. Oglethorp retourna en Angleterre avec six Rois Indiens. On leur fit faire des habits avant de les présenter au Roi. Un d'entr'eux

présenta à Sa Majesté Britannique des plumes d'aigle , qui , dans l'usage des Barbares , sont le plus respectueux de tous les présens. Il lui fit un discours dont voici à peu près le sens. « En ce » jour je vois la majesté de votre face , » la grandeur de votre maison & la » multitude de vos sujets. Je suis venu » au nom de toute ma Nation , pour » renouveler l'alliance qu'elle a contractée avec les Anglois. Quoique » ma vieillesse annonce que je ne » pourrai pas recueillir moi-même » les fruits de mon voyage , je suis » venu pour l'intérêt de tous les Indiens des hautes & basses Anses , » pour demander qu'ils soient instruits » de toutes les connoissances des Anglois. Ces plumes sont celles de » l'Aigle , qui est le plus actif de tous » les oiseaux , & qui vole sans cesse » autour de nos nations. Ces plumes » sont un signe de paix dans notre » patrie , & nous les avons apportées » pour vous les laisser , grand Roi , » comme le signe d'une paix éternelle. » Je rapporterai fidèlement à ma nation toutes les paroles qui sortiront » de votre bouche. »

Un Indien étant mort à Londres de la petite vérole , on l'enterra dans un cimetiere à la maniere de son pays , c'est-à-dire , que le corps fut enveloppé de deux pieces d'étoffe , mis entre deux planches liées avec une corde , & on jeta dans la fosse ses habits , une grande quantité de grains de verre , & quelques pieces d'argent. Tous les Indiens en général prirent beaucoup de plaisir aux amusemens qu'on leur procura : ils partirent à bord du vaisseau le *Prince de Galles* , sur lequel s'embarqua une multitude assez considérable de Protestans de Saltzbourg , qui formerent un nouvel établissement dans la Géorgie. En 1736 , cent cinquante Montagnards Ecoissois arriverent dans cette Province , & construisirent un Fort sur le bord de la rivière d'Alatamaha , à douze milles de la mer. Peu de tems après , trois cens Anglois arriverent à Savannah , & augmenterent les forces de la Colonie.

Dans le cours de la même année , Pierre Pury , de Neuchatel en Suisse , qui avoit été Directeur de la Compagnie des Indes en France , rassembla

un grand nombre de ses compatriotes, se mit à leur tête, demanda au Gouvernement d'Angleterre la permission de former un établissement dans la Géorgie. Il obtint facilement ce qu'il demandoit, arriva en Géorgie, & y bâtit une Ville à vingt-quatre milles de celle des Anglois. M. Oglethorp, à qui la Cour avoit confié le soin de tous ces établissemens, se conduisit avec tant de sagesse & de prudence, que la Géorgie d'Amérique fut peuplée d'Européens en moins de dix-huit mois. On y voyoit de tous côtés des bourgades & des plantations environnées de jardins bien cultivés, & de campagnes qui promettoient une récolte abondante.

M. Oglethorp retourna dans sa patrie, pour jouir du repos après lequel on soupire toujours, lorsqu'on a essuyé des peines & des fatigues pendant une longue suite d'années. Son absence prouva qu'un seul homme suffit pour faire le bonheur d'un pays. Après son départ le cours des prospérités de la Géorgie fut suspendu. Il avoit toujours eu soin d'entretenir une bonne intelligence entre les Anglois & les Espagnols : il s'éleva entre ces



deux Nations des différends qui eurent les plus fâcheuses suites. Les Anglois eurent l'imprudence d'attaquer la Colonie Espagnole de Saint-Augustin, & furent repoussés avec perte. Les Espagnols ne se contenterent pas de se tenir sur la défensive : ils firent une invasion dans la Nouvelle Géorgie, & y eurent plus de succès que les Anglois n'en avoient eu contre eux. Les Anglois déclarerent la guerre à l'Espagne, firent des armemens formidables : les Espagnols, de leur côté, ne négligerent rien pour leur défense : on perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Ces détails n'appartiennent plus à notre objet.

### §. I.

#### *Observations générales sur les Colonies Angloises du Continent de l'Amérique.*

LES côtes & l'intérieur du pays, à plus de cent milles de la mer, sont également peuplés dans les contrées qu'occupent les Anglois. On rencontre <sup>Ulloa, Voyage historique de l'Amérique Méridionale,</sup>

par-tout des Villes , des Bourgades ; des Villages & des maisons de campagne. Tout est défriché , cultivé , fertile. Cette laborieuse Nation travaille *sans* cesse , & force la terre à lui procurer un produit continuel , en quoi elle differe des autres qui habitent ces contrées : elles se reposent sur la fertilité naturelle du pays.

L'assemblage des différens peuples qui composent les Colonies Angloises du Continent , rend leurs habitations si peuplées , qu'elles forment un véritable Royaume. La diversité d'origine n'empêche point tous ces Colons de vivre dans une parfaite union , & de se soumettre aux mêmes loix. Toutes les Religions y sont tolérées , excepté la Religion Romaine.

Ce pays abonde particulièrement en bois de construction pour les vaisseaux ; aussi s'en fabrique-t-il une quantité très - considérable dans tous les ports. On est cependant persuadé que ce bois n'est pas de la meilleure qualité , & que les vaisseaux qu'on en fait , ne durent pas plus de huit ou neuf ans. C'est par cette raison qu'on ne l'emploie que pour les petits bâtimens.

Les peuples qui habitent ces contrées ne sont sujets au Prince qu'autant que ses loix leur plaisent. Un Gouverneur n'est regardé de tous les habitans que comme un concitoyen qui est chargé de la sûreté commune & du bien public. Ils se taxent eux-mêmes pour son entretien & pour celui des Juges, & ne sont sujets à aucune espece d'impôt. Pour se maintenir dans la jouissance de ces exemptions, ils ne souffrent ni places fortifiées, ni troupes de garnison. Toutes ces provinces peuvent être regardées comme une sorte de République, qui, suivant en partie les loix politiques de l'Angleterre, réforme ou rejette celles qui lui paroissent contraires à ses libertés. Les bourgs & les villages sont les uniques forteresses, & les habitans sont les garnisons. Ils vivent dans une si grande union, qu'on les prendroit pour les enfans du même pere. Les grands & les riches ne s'y distinguent point par l'orgueil & le luxe. La diversité même de Religion entre cinq ou six Sectes différentes, ne produit aucune division. La différence des Nations n'altère ja-

mais la tranquillité du Gouvernement. Il est difficile qu'une Société si bien réglée ne prospère & n'augmente de jour en jour. Les jeunes gens s'y marient dès qu'ils ont atteint l'âge viril , parce qu'il leur est aisé d'acquérir de quoi subsister. Le pays est assez étendu & assez fertile pour fournir aux nouvelles familles.

Monnoie des  
Colonies An-  
gloises en A-  
mérique.

Il est remarquable que dans une si florissante Colonie , la monnoie courante ne soit pas de métal. Ce n'est que du papier avec la forme ordinaire de la monnoie. Chaque piece est composée de deux feuilles rondes colées l'une sur l'autre , & portant de chaque côté l'empreinte qui leur convient. Il y en a de toute valeur. C'est avec ces especes qu'on fait tout le commerce intérieur. Comme le papier s'use & se salit , chaque province a son hôtel-des monnoies , où l'on prépare les pieces. Outre cet hôtel général , il y a des maisons particulières pour la distribution. On y porte les pieces usées ou trop sales. Des Officiers établis en remettent autant de neuves qu'on leur en porte de vieilles. Ils seroient déshonorés par le moindre

défaut de bonne foi , & il n'y a point d'exemple qu'ils en aient jamais manqué. On en attribue la raison aux maximes des Quakers , qui furent chargés des premiers réglemens , du maniement , de la distribution & de la fabrique des monnoies dans toutes les Provinces où ils s'établirent. On fait combien ces Sectaires sont rigides observateurs des loix naturelles. Leur réputation à cet égard est tellement établie , que le Parlement d'Angleterre a statué que la seule parole d'un Quaker auroit la force d'un serment solennel : ils jouissent du même privilège dans les Colonies d'Amérique.

Les Négocians d'Europe reçoivent en paiement cette monnoie de papier , en achètent ensuite des marchandises du pays , qu'ils font vendre ailleurs par leurs Correspondans , & dont ils tirent de l'or & de l'argent.

Les Cours de Justice dans les premiers établissemens des Anglois , étoient des modeles de droiture & d'équité. On n'y admettoit point ces formalités qui rendent les procès également pénibles & ruineux dans toutes les contrées de l'Europe. Une seule

Cours de  
Justice,

Cour prenoit connoissance de toutes les causes civiles & ecclésiastiques , & l'affaire la plus compliquée étoit terminée en peu de jours avec droit d'appel , à l'assemblée générale qui apportoit toute la diligence possible pour la conclure. Cet ordre se soutint si long - tems , qu'en 1688 , Milord Colepepper , un des plus sages Gouverneurs de la Virginie , admirant la méthode simple & facile à laquelle on s'étoit attaché jusqu'alors , ne s'occupa qu'à retrancher quelques innovations qui s'y étoient introduites. Malgré ces sages précautions , la chicane s'y introduisit , & les affaires sont actuellement jugées par deux sortes de Cours ; celle des Comtés , ou les Cours particulières qui sont composées d'un Schériff & de ses Officiers subalternes , & la Cour Générale composée du Gouverneur & de son Conseil. Cette dernière , à laquelle toutes les autres ressortissent , est souveraine ; mais avec quelque restriction. Dans les causes civiles , lorsque la demande monte à plus de trois cens livres sterling , on peut appeller de son jugement au Roi , qui peut choisir pour la dernière décision

un Comité, qu'on nomme les Seigneurs des appels. Pour les affaires criminelles, on n'appelle point de la Sentence de cette Cour ; mais le Gouverneur a droit de faire grace pour tous les crimes, à l'exception de la trahison d'Etat & du meurtre volontaire. Il peut seulement accorder dans ces deux cas, ce que les Anglois nomment *Retrieve*, c'est-à-dire, un délai qui se prolonge ordinairement jusqu'à la décision du Roi. Cette Cour ne se tient que deux fois l'an, savoir au quinze Avril & au quinze Octobre, & chaque séance ne dure que dix-huit jours.

Presque toutes les Colonies Angloises de l'Amérique professent la Religion établie par les loix, c'est-à-dire, l'Anglicane, & quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tous ceux qui veulent se soumettre aux charges des Paroisses, il se trouve peu de bons Conventicules non conformistes. On n'y reçoit aucun Ministre qui ne tient pas son ordination d'un Evêque Anglican. Tous les François réfugiés, que le Roi Guillaume y fit passer à ses frais, furent obligés de prendre un certificat du Gouverneur.

Religion

Ordre éta-  
bli pour les  
Domestiques

Dans les Colonies Angloises , on distingue les gens de service en Domestiques perpétuels & Domestiques passagers. Les Negres & leur postérité sont du premier ordre. Les autres Domestiques ne servent qu'un certain nombre d'années , suivant leur convention ou suivant la loi , qui , dans ce cas , sert de contrat. Elle porte que les Domestiques qui s'engageront au dessous de dix-neuf ans , seront présentés à la Cour , afin qu'elle détermine leur âge , & qu'ils seront ensuite obligés de servir jusqu'à vingt-quatre ans ; mais que s'ils sont plus âgés , leur service ne durera que cinq ans.

Les Domestiques de l'un & de l'autre sexe sont employés aux mêmes travaux : ils cultivent la terre , sement les grains & plantent le tabac dans les lieux où l'on en cultive. Leur distinction n'est que dans les habits & la nourriture : mais le travail des uns & des autres n'est pas plus pénible que celui des maîtres , qui s'emploient comme eux aux plus rudes exercices de l'agriculture. C'est à tort qu'on reproche aux Anglois de l'Amérique , de traiter leurs esclaves



avec dureté. Il y a des Domestiques en Europe qui sont traités beaucoup plus durement que ces esclaves : la Justice même les protège.

Les Cours de Justice sont obligées de recevoir leurs plaintes , sans aucune espece de profit : mais si le Maître a tort , la loi le condamne aux frais. Tous les Juges de paix sont autorisés à recevoir ces plaintes , & obligés de remédier au mal jusqu'aux premieres séances de la Cour Provinciale , où les affaires de cette nature se terminent sans appel. Les Maîtres sont soumis à la censure de cette Cour , s'ils ne fournissent pas à leurs Domestiques des alimens sains , de bons habits & des logemens commodes. Ils sont obligés de se présenter à la Cour sur la plainte d'un Domestique , & sont privés de son service jusqu'à la décision. Les plaintes des Domestiques doivent être reçues en tout tems par les Juges de paix , & à chaque séance par la Cour , & , sans égard aux formalités légales , on doit passer à l'examen des griefs. Si un Maître entreprend d'y apporter du délai , ou refuse de se présenter , la

Cour est autorisée à lui ôter le Domestique, pour le faire garder à ses frais, ou le faire vendre au prix courant qui lui sera délivré, après qu'on aura prélevé les frais. Lorsqu'on a fait un contrat d'engagement avec un Domestique libre, on ne peut faire avec lui un nouveau marché, sans l'approbation d'un Juge de paix. Les Domestiques doivent avoir à leur disposition l'argent qui leur vient d'autre main que de celle de leur Maître. Si un Maître a la cruauté de maltraiter un Domestique malade, ou devenu infirme à son service, les Chefs ecclésiastiques de la Paroisse doivent faire transporter le Domestique dans une autre maison, pour y être nourri aux dépens du Maître jusqu'à la fin de son engagement, au bout duquel le prix de la pension doit être payé par la Paroisse. Chaque Domestique reçoit de son Maître, à la fin du terme, quinze boisseaux de bled, ce qui fait une provision suffisante pour le nourrir une année entière, & deux habits complets de roile & de laine. Alors le Domestique est libre, rentre dans tous les privilèges de Citoyen, & peut prendre trente acres de terre pour les cultiver.

Avec des loix si sages on auroit peine à croire que la superstition se fût introduite dans ce pays : mais elle y fut portée à des excès si terribles , que nous croyons devoir nous arrêter ici un instant pour donner quelques détails à ce sujet.

Histoire des  
Sorciers des  
Colonies An-  
gloises.

En 1691 , un Ministre de Salem , nommé Paris , ouvrit une scene ridicule & tragique en même tems. Il déclara que sa fille & sa niece , âgées de dix à onze ans , étoient forcieres , & en attribua la cause à une femme Indienne nommée *Tomba* , qui étoit à son service. On fouetta rigoureusement cette femme , pour tirer d'elle un aveu. Les douleurs lui firent avouer qu'elle étoit forciera. On l'enferma , par ordre du Magistrat , dans une étroite prison , où elle demeura fort long-tems. On eut à la fin honte de retenir dans les fers une malheureuse contre laquelle il n'y avoit que des soupçons : on la fit sortir de prison : mais on la vendit , & on employa le prix qu'on en retira , à payer les frais de sa détention. Le Gouverneur général auroit pu arrêter une pareille injustice : mais il eut la foiblesse de

ne pas interposer son autorité , & de fermer les yeux sur une aventure aussi étrange.

Histoire des Voyages Tome XIV. Elle commençoit à tomber dans l'oubli , lorsqu'au mois d'Août de l'année suivante , *Georges Burrough* , Ministre de Falmouth , dans le Comté de Maine , fut accusé d'avoir jetté un charme sur une femme de Salem , nommée *Marie Wolcor* , & sur plusieurs autres personnes. On instruisit son procès dans les formes , & six femmes déposèrent contre lui. Leurs dépositions choquoient le bon sens ; mais le malheureux Ministre n'en fut pas moins condamné à la potence , & cette injuste sentence eut son exécution. Les mêmes femmes formerent de pareilles accusations contre une Angloise de ce lieu , laquelle subit encore le même supplice. Vingt-huit personnes furent ainsi la victime de l'injustice & de la barbarie. On compte parmi elles une femme pieuse & respectable , nommée *Rebecca Nurse*. Elle avoit joui jusqu'alors d'une excellente réputation , & l'avoit méritée par les plus grands exemples de vertu. Se voyant accusée , & ne trouvant dans ses Ju-

ges aucune disposition à écouter le bon  
 sens & la vérité, elle prit le parti de  
 se préparer à la mort & de la rece-  
 voir avec résignation, en offrant ses  
 peines à l'Eternel. On ne peut voir  
 sans horreur cette innocente victime  
 sacrifiée à la barbarie. Sa sœur con-  
 damnée pour le même crime sans avoir  
 été entendue, présenta aux Juges un  
 mémoire qui devoit les couvrir de  
 confusion. Il est si singulier, que le  
 Lecteur le lira avec satisfaction : en  
 voici la traduction. « Votre humble  
 » & malheureuse Suppliante, connois-  
 » sant sa propre innocence, & voyant  
 » les basses subtilités de ses accusateurs,  
 » ne peut juger que favorablement de  
 » ceux qui se trouvent dans le cas  
 » dont elle gémit pour elle-même. J'ai  
 » été renfermée pendant un mois sur  
 » la même accusation qui m'attire au-  
 » jourd'hui votre sentence, & j'ai été  
 » déchargée par diverses personnes qui  
 » m'avoient accusée. Deux jours après,  
 » de nouvelles dépositions vous ont  
 » encore portés à me faire arrêter, &  
 » je me vois aujourd'hui condamnée à  
 » mourir. Le Ciel connoissoit alors  
 » mon innocence ; il ne la connoît pas

» moins aujourd'hui : elle sera connue  
 » de même au grand jour à la face des  
 » Hommes & des Anges. Je ne vous  
 » demande point la vie ; je vois que  
 » ma mort est résolue & que le tems en  
 » est arrivé : mais je souhaite , & Dieu  
 » connoît mes intentions , qu'on mette  
 » fin à l'effusion du sang innocent , qui  
 » ne peut manquer d'être continuée ,  
 » si les choses ne prennent point un  
 » autre cours. Quoique je sois persua-  
 » dée que vous employez tous vos  
 » efforts à découvrir la vérité , & que ,  
 » pour le monde entier , vous ne vou-  
 » driez pas tremper vos mains dans  
 » le sang innocent , cependant le té-  
 » moignage de ma propre conscience  
 » m'assure que vous êtes dans la plus  
 » malheureuse de toutes les erreurs.  
 » Puisse la miséricorde infinie du Ciel  
 » vous dessiller les yeux ! Permettez que  
 » je vous supplie très - humblement  
 » d'examiner de plus près quelques-uns  
 » des malheureux accusés , que la foi-  
 » ble d'esprit ou d'autres raisons ont  
 » fait consentir à se déclarer coup-  
 » ables. Vous verrez qu'ils vous trom-  
 » pent , ou qu'ils se trompent eux-  
 » mêmes ; je suis sûre qu'on le verra

» au moins dans l'autre monde, où je  
 » suis près de passer. Je ne doute pas  
 » encore qu'il n'arrive un grand chan-  
 » gement dans vos idées. On m'accuse  
 » moi & d'autres d'avoir fait une li-  
 » gue avec l'esprit de perdition : nous  
 » ne pouvons avouer un crime dont  
 » nous sommes innocens. Je fais qu'on  
 » m'accuse injustement, & j'en con-  
 » clus qu'on ne fait pas moins d'in-  
 » justice aux autres. Dieu, je le ré-  
 » pete, Dieu qui pénètre au fond des  
 » cœurs, & devant le tribunal duquel  
 » je vais paroître, m'est témoin que  
 » je ne connois & que je n'entends rien  
 » à ce qui regarde les sortilèges. Com-  
 » ment pourrai-je mentir à lui-même,  
 » & livrer mon ame à sa vengeance  
 » éternelle ? Je vous conjure de ne  
 » pas rejeter cette supplique de la  
 » part d'une malheureuse victime inno-  
 » cente, qui touche au dernier mo-  
 » ment de sa vie ».

Ce mémoire, quelque touchant qu'il  
 fût, ne fit aucune impression sur l'es-  
 prit des Juges. La malheureuse fem-  
 me, qui se nommoit Marie Egly, dit  
 adieu à son mari, à ses enfans & à ses  
 amis, avec un air de fermeté, & se

laissa conduire au supplice avec une grandeur d'ame qui causa de l'admiration & de l'attendrissement à tous ceux qui furent témoins de cette malheureuse scene. Tous les malheureux qui périrent pour cause de sortilege, demanderent au Ciel que leur sang retombât sur leurs accusateurs & sur leurs Juges.

Le Gouverneur ouvrit à la fin les yeux, & arrêta le cours de ces cruautés. Ce changement sauva la vie à plus de cent cinquante personnes qui étoient en prison pour le même motif. Ce qui paroîtra incroyable, c'est que les Juges ne voulant plus prêter leur ministère à des procédures si criantes, furent obligés de se défaire de leur charge, & d'abandonner les Colonies, pour se dérober à la fureur du peuple. On convoqua enfin une assemblée générale, qui défendit expressément d'écouter aucune déposition contre les Sorciers, & le calme fut rétabli.





## §. II.

*Mœurs & Religion des Indiens  
qui habitent les Contrées dont on  
vient de donner la description.*

LES Indiens qui sont répandus dans les différentes contrées dont on vient de voir la description, sont en général de la plus haute taille, bien proportionnés, & se tiennent fort droits : presque tous ont les bras & les jambes très-bien pris. On ne leur voit point la moindre imperfection sur le corps : jamais on ne trouve parmi eux de nains, de bossus, même de contrefaits. Les femmes se retirent seules dans les bois pour accoucher, & l'on assure qu'elles ont la cruauté d'enterrer sur le champ ceux qui viennent avec quelque défaut.

Les hommes comme les femmes ont la peau d'un brun châtain : elle est assez blanche lorsqu'ils sont dans l'enfance ; mais l'ardeur du soleil & la graisse dont ils s'enduisent le corps, la rend, par degrés, d'un brun plus

foncé. Leurs cheveux sont tout-à-fait noirs. Leurs yeux sont aussi fort noirs, & leur regard est un peu louche. Les femmes sont grandes, bien faites, ont les traits réguliers, & seroient parfaitement belles si elles avoient un beau teint.

Les hommes se coupent les cheveux de différentes manieres, & s'arrachent la barbe avec des coquilles de moules : les plus distingués gardent une longue tresse derriere la tête. Les Chefs & leurs femmes ne paroissent jamais en public, sans avoir sur la tête une espece de couronne, large de cinq ou six pouces, ouverte par le haut & composée de coquilles & de baies qui forment plusieurs figures par un mélange de traits & de couleurs. Ils portent aussi quelquefois un morceau de fourrure teinte. Les Indiens du commun ont toujours le tête nue ; mais, sans autre regle que le caprice, ils la parent de plumes de différentes couleurs. L'habit des Chefs est une espece de manteau, dont ils s'enveloppent fort négligemment le corps, & qu'ils lient quelquefois autour des reins avec une ceinture. Il les couvre

depuis les épaules jusqu'aux jarrets. Sous ce manteau , ils ont une piece de toile ou une petite peau qui est attachée au dessous du ventre , & tombe jusqu'au milieu de la cuisse. Le peuple n'a qu'un cordon autour des reins , & passe entre les cuisses une bande de toile ou de peau , dont chaque bout est soutenu avec le cordon pardevant & parderriere.

Ceux qui portent des souliers les font de peau de daim , & mettent une seconde piece pardessus pour former la semelle. Cette chaussure est ferrée au dessus du pied avec des cordons , comme on ferme une bourse , & les cordons sont noués autour de la cheville.

Les Indiens de ces cantons forment entr'eux des Communautés qui sont <sup>Gouvernement.</sup> quelquefois composées de cinq cens familles renfermées dans une bourgade. Chacune de ces habitations forme un Royaume , & le pouvoir du Chef qu'on choisit , ne s'étend pas au delà , à moins qu'il ne fasse la conquête d'une autre bourgade : alors il commande dans cette seconde Communauté avec autant d'empire que dans

la première. Il y établit un Vice-Roi, qui reçoit ses ordres, lui paye tribut & le suit à la guerre.

Maisons.

Les maisons de ces Indiens sont bâties à peu de frais. Pour les construire, ils coupent de jeunes arbres, enfoncent en terre le gros bout, replient le haut & l'attachent l'un à l'autre avec des écorces d'arbres. On y laisse de petites ouvertures qui donnent passage à la lumière, & se bouchent dans le mauvais tems. Les plus petites ont la figure des ruches : mais les grandes sont oblongues. Toutes sont couvertes de morceaux d'écorce d'arbres. Le foyer est toujours au milieu de la cabane. Les habitans ne ferment ordinairement leur porte qu'avec une natte; mais lorsqu'ils entreprennent un long voyage, ils la barricadent avec un gros tronc de bois. Chaque maison n'a qu'une chambre, où toute la famille couche : les lits sont de cannes & de branches, soutenus avec des fourches à quelque distance de terre, couverts de nattes & de peaux. Ils sont rangés autour des murs. En hiver ils se couchent sur des fourrures rangées autour du feu. Ils ne se servent point de ha-

macs pour les voyages, couchent sur l'herbe , prenant seulement la précaution de chercher un arbre qui les mette à l'abri des injures de l'air. Les fortifications de leurs bourgades consistent seulement dans une palissade de dix ou douze pieds de hauteur. Ils en triplent les pieux , lorsqu'ils se croient menacés de quelque danger ; mais en tems de paix ils négligent cette défense , excepté pour la cabane du Roi , qui est environnée d'une palissade en tous tems , & dans l'enceinte de laquelle il y a un certain nombre d'édifices qui peuvent contenir tous les habitans de la bourgade dans un cas de surprise.

La Religion des Indiens qui habitent les Colonies Angloises , est à peu près la même que celle des habitans du Canada. Ils croient qu'il y a un Dieu Créateur de toutes choses , mais qui abandonne les hommes à eux-mêmes , & leur laisse la liberté de jouir des biens qu'il leur a procurés , & disent qu'il est inutile de le craindre & de l'adorer. Ils sont persuadés en même tems qu'il existe un mauvais Esprit , qui est sans cesse occu-

Religion;

pé à leur faire du mal & à les priver des biens que le Créateur leur a donnés. Ils ont des Temples, construits aussi grossièrement que leurs cabanes, dans lesquels il y a une Idole à laquelle ils font des sacrifices. On croit que cette Idole leur représente ce mauvais Esprit qu'ils veulent apaiser par leurs offrandes.

Ces barbares n'ayant reçu aucune espece d'instruction, sont exposés à toutes les superstitions qui accompagnent l'ignorance : ils sont si persuadés de la possibilité des enchantemens, que la raison la plus convaincante ne peut les désabuser. Plusieurs Voyageurs rapportent à ce sujet des faits qui en font la preuve : mais ils sont si absurdes, que le respect dû au Public, ne permet pas de les rapporter.

On assure que ces barbares sacrifient quelquefois des enfans : mais ils n'en conviennent pas ; & lorsqu'on voit disparoître des innocentes victimes, ils assurent que leurs peres les ont écartés de la société, pour les former à leur profession. On trouve dans Smith la relation d'un de ces sacrifices. « On peignit de blanc, dit,

» il , quinze garçons des mieux faits ,  
» & qui n'avoient pas plus de douze à  
» quinze ans. Le peuple passa une ma-  
» tinée entiere à chanter & à danser  
» autour d'eux avec des sonnettes à  
» la main. On les plaça l'après-midi  
» sous un arbre , & l'on forma près  
» d'eux une haie de guerriers , armés  
» de petites cannes liées en faisceau.  
» Cinq jeunes hommes prirent , tour  
» à tour , une des victimes , la con-  
» duisirent autour de la haie que for-  
» moient les guerriers , & la garanti-  
» rent , autant qu'il leur fut possible ,  
» même avec beaucoup de danger ,  
» des coups de cannes qu'on faisoit  
» pleuvoir sur eux. Pendant ce cruel  
» exercice , les meres de ces malheu-  
» reux enfans , retirées à l'écart , ver-  
» soient des torrens de larmes , prépa-  
» roient de la mousse , des peaux &  
» du bois sec pour servir aux funé-  
» railles de leurs enfans. Cette cruelle  
» scene étant finie , on abattit l'arbre ,  
» on mit le tronc & les branches en  
» pieces pour en faire des guirlandes  
» qui servirent à couronner les victimes ,  
» & on para leurs cheveux avec les  
» feuilles ». L'Ecrivain de qui ce fait

est emprunté , dit qu'il ignore quel sort on fait subir à ces malheureux enfans : mais qu'il les vit jeter les uns sur les autres dans une vallée , comme s'ils eussent été morts , & que toute l'assemblée fit un festin.

Les offrandes ordinaires que ces Indiens font à leurs Idoles , sont des fourrures , de la graisse , les meilleures pieces de gibier qu'ils prennent à la chasse , des fruits , du tabac , dont la fumée leur tient lieu d'encens. Leurs fêtes sont réglées par les saisons. Ils en célèbrent une à l'arrivée de leurs oiseaux sauvages ; une autre au tems de leur chasse ; une troisième à la maturité des fruits : mais la plus solennelle est à la moisson.

Maniere de  
compter.

Ils comptent par unités , par dizaines , par centaines. Le calcul des années se fait par celui des hivers. Ils les divisent en cinq parties. La première est celle où les arbres fleurissent ; la seconde , celle où les épis sont formés & bons à rôtir. L'été est le tems de la moisson , l'automne est la chute des feuilles , & l'hiver est le tems des froids & des pluies. Leurs mois sont lunaires & prennent leurs noms des



choses qui reviennent périodiquement dans cet espace, comme la lune des cerfs, la lune du grain, la première & la seconde lune de l'hiver. Au lieu de diviser le jour en heures, ils en font trois portions, qu'ils nomment *le lever, le montant & le coucher du Soleil*. Leurs registres sont des nœuds qu'ils font à des cordons, ou des coches taillées sur du bois.

Ils plantent dans des lieux sacrés, ou célèbres pour leur Nation, des pieux de bois, au haut desquels sont représentées des têtes d'hommes, & dansent autour à certains jours. Souvent ils élèvent des pyramides ou des colonnes de pierre, qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une sorte de culte, comme à l'emblème de l'éternité de l'Être Suprême, quoiqu'ils ne l'adorent pas directement, comme nous l'avons déjà dit plus haut. Leurs cabanes sont remplies de monceaux de pierres qu'ils conservent pour le même motif. Ils rendent aussi des honneurs aux rivières & aux fontaines, parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu. Ils élèvent des autels pour

le moindre sujet. Ils portent beaucoup de respect à un petit oiseau des bois, qui a un cri assez lugubre, qui va toujours seul & ne paroît qu'à l'entrée de la nuit, parce qu'ils croient que c'est l'ame d'un de leurs Princes.

Sépulture de  
leurs Rois.

Ces barbares conservent le corps de leurs Rois pendant un espace de tems assez considérable. Pour cet effet ils fendent la peau le long du dos, & la levent avec tant d'adresse, qu'ils ne la déchirent en aucun endroit. Ils détachent ensuite la chair des os, sans offenser les nerfs, afin que toutes les jointures demeurent entieres. Après avoir fait sécher les os au soleil, on apprête la peau avec de l'huile, qui l'entretient humide, & la préserve de corruption. Lorsque les os sont secs, on la remet dessus, après avoir rempli les intervalles de sable très-fin, & on la recoud très-proprement. Alors le corps paroît aussi entier que s'il n'eut point été vuide : on le porte dans une voûte qui est destinée pour cet usage, on l'étend sur une planche nappée & un peu élevée de terre ; on met ensuite une natte dessus. On place aux pieds du cadavre, dans un panier bien cousu,

la chair qu'on en a tirée & qu'on a eu soin de faire sécher au soleil. On trouve chez les Nations anciennes des voûtes , où il y a une assez grande quantité de corps étendus. Il y a ordinairement une Idole & un Prêtre qui est chargé du soin des corps & de l'entretien de l'autel.

Avant l'arrivée des Anglois dans ce pays , les Indiens avoient une espèce de monnoie qui servoit pour leur parure & pour leur commerce. C'étoit des especes de coquilles enfilées , qu'ils nommoient *Peak* , *Runtis* & *Roenokes*. Les *Peaks* étoient différentes parties des mêmes coquilles , polies & formées en cylindres , assez semblables à nos petits tuyaux de verre , mais moins transpatens & moins fragiles. Il y en avoit de bruns & de blancs. Leur longueur étoit d'un riers de pouce , sur environ trois lignes de diametre. Les *Runtis* étoient ovales & polis comme les *Peaks*. Les *Roenokes* n'étoient que de petits fragmens de la coquille du Pétoncle , dont les bords demeuroient fort raboteux. Lorsque ces peuples eurent appris des Anglois à faire plus de cas de leurs

fourrures, par l'avantage qu'ils en reti-  
roient dans les échanges, leur ancien  
goût parut un peu refroidi pour les  
coquilles : ils les reçoivent cependant  
encore dans le commerce, principa-  
lement le Peak brun, qu'ils nomment  
le *Peak Wambon*, & qui est le plus  
précieux. Les Négocians Anglois l'es-  
timent dix-huit sols la verge, & le  
blanc neuf sols.

### §. III.

#### *Plantes particulières aux Pays qu'habitent les Anglois dans l'Amérique Septentrionale.*

Ce qui est commun aux autres con-  
trées de l'Amérique septentrionale, est  
renvoyé à l'Histoire Naturelle de ce pays  
en général.

Les premiers Anglois qui passerent  
dans l'Amérique septentrionale, fu-  
rent étonnés de la variété & de la  
multitude de fruits qu'ils trouverent,  
principalement dans la Virginie : c'é-  
toit un jardin naturel, où tout croissoit  
sans culture. On y distingue trois for-

tes de fruits à noyau , des cerises, des prunes & des *Perfimons*. Les cerises viennent dans les bois : il y en a de plusieurs especes, dont deux viennent sur des arbres de la grosseur du chêne blanc d'Angleterre. Les fruits de l'une de ces especes , viennent par bouquets comme les grappes de raisin. Les deux especes sont noires en dehors : mais il y en a une qui est rouge en dedans & l'autre est blanche. Celle qui a le dedans rouge est plus agréable que nos cerises ; l'autre a le goût fadé : elle fait cependant la nourriture des petits oiseaux. La troisieme espece se trouve le long des rivieres , sur des arbres de la grosseur de nos pêcheurs. Elle passe pour la plus agréable cerise du monde : sa couleur est un pourpre foncé : elle est fort petite. Les oiseaux aiment ce fruit au point qu'ils n'attendent pas sa maturité pour le dévorer : c'est ce qui le rend fort rare. Les Anglois n'ont jamais pu en conserver dans leurs vergers.

Il y a dans ce pays deux sortes de prunes qui sont petites : mais elles ont le goût de notre damas. Ce qu'on nomme *Perfimon*, est encore une espece de

prune. Plusieurs Voyageurs l'appellent même *Prune des Indes*. On en trouve de différentes grosseurs. Le goût en est fort âcre, s'ils ne sont tout-à-fait mûrs; mais dans leur maturité, ils sont d'une bonté admirable. On en fait sécher, & on en compose une pâte, qui, détrempée dans l'eau, fait une excellente liqueur.

Toutes les baies de ce canton sont bonnes. On y trouve trois sortes de mûres, deux noires & une blanche : les noires qui sont un peu longues & de la grosseur du pouce, passent pour les meilleures : les deux autres n'ont rien qui diffère des nôtres dans la figure ; mais leur goût est d'une douceur fade. Les arbres qui les portent sont fort gros, & croissent avec une vitesse surprenante. Les feuilles des trois especes nourrissent également les vers à soie.

On nomme *Hukles*, trois sortes de baies qui croissent sur des buissons, dans les vallées & les lieux couverts. Les especes en sont différentes, mais le goût en général en est très-bon. Les baies de *Chau* viennent dans les lieux bas & stériles, sur de petits buissons qui

qui approchent beaucoup de nos groseilliers : elles ont un goût excellent. La framboise sauvage est si bonne en Virginie, qu'on la préfère à celle qu'on y a transplantée d'Angleterre. Les fraises y sont délicieuses : elles viennent par-tout, dans les bois, dans les champs; &, quoique la plupart des animaux les mangent avidement, elles sont en si grande abondance, qu'on ne prend guere soin d'en transplanter.

Les châtaignes de la Virginie sont plus petites que celles de France, quoique les arbres qui les produisent soient d'une extrême hauteur : leur goût est le même.

Le *Chincapin* est un fruit de la même substance que les châtaignes, mais moins gros que le gland : il est couvert d'une double écorce : il passe pour un excellent fruit. Il croît sur les grands buissons dans les lieux stériles.

Tous les lieux marécageux & ceux qui sont près des sources, sont remplis de noisetiers, qui produisent une prodigieuse quantité de fruits.

Les *Hickories* sont les fruits d'un très-grand arbre. Leur coquille est fort dure & revêtue d'une tunique verte : la substance du fruit est couverte d'une pellicule, dont on a peine à la séparer. C'est une espèce de noix, dont le goût est assez agréable. On en distingue de plusieurs espèces.

Il y a encore une autre noix qu'on nomme *Blanck-nut*, ou noix noire. Elle est plus grosse du double que les nôtres, & renfermée dans une coquille épaisse & sale, dont on ne la détache pas aisément. Ce fruit a le goût très-rance : mais il donne beaucoup d'huile.

On trouve dans les bois de la Virginie sept différentes sortes de glands. Ceux du chêne verd bourgeonnent, mûrissent & tombent pendant presque toute l'année. Ils sont beaucoup plus gros que les autres, & l'on pourroit en tirer une très-bonne huile. Les bêtes sauvages les mangent avec avidité.

Vignes de  
la Virginie.

La Virginie produit une quantité prodigieuse de raisins de toutes espèces, dont quelques-uns sont très-doux & très-agréables au goût. Il y en a d'autres qui sont âcres & qui seroient,



peut-être , bons pour faire du vin ou de l'eau-de-vie. Un Auteur anonyme , qui nous a donné une relation de la Virginie , dit qu'il a vu dans ce pays de très-gros arbres couverts d'un seul sep , & cachés sous les grappes : il assure qu'il en a distingué jusqu'à six différentes especes. Deux viennent entre les bancs de sable , sur les terres basses & les Isles voisines de la grande Baie. Les grappes en sont petites & rares sur la souche qui est peu élevée : ce raisin est exquis , & chaque grain est de la grosseur des groseilles de Hollande. Il y en a de blanc & de bleu : mais le goût est le même. Il y en a une autre espece qui croît dans les marais & sur les côteaux : le sep & ses grappes sont fort petits ; mais le grain est de la grosseur de nos prunes sauvages. Il a le goût âcre , même dans sa maturité. On assure cependant qu'il est très - bon lorsqu'il est cuit , & on croit que la culture pourroit le perfectionner. Il y a encore dans ce pays deux autres especes de raisins & qui sont fort communs. L'une est noire en dehors , l'autre bleue , & toutes deux portent beaucoup de

fruits : il y en a qui mûrissent beaucoup plus promptement que les autres. Ils sont beaucoup plus gros , plus doux & incomparablement meilleurs. C'est avec ce raisin , que les François établis dans la Virginie , ont tenté de faire du vin. Quoique les grappes fussent cueillies dans les bois , ce vin ne laissoit pas d'avoir du corps & de la vigueur. Il est incontestable qu'avec les précautions nécessaires , l'on pourroit établir de très - bons vignobles dans la Virginie.

Plusieurs François ont cependant fait des efforts inutiles pour faire du vin à la Caroline ; mais voici les raisons qui les ont fait échouer dans leurs entreprises. Le pin & le sapin sont si nuisibles à la vigne , qu'elle ne réussit jamais lorsqu'elle en a dans son voisinage. Ils croissent dans les bas lieux & sur le bord des rivières , au point que si l'on y défriche des terres , le premier arbre qu'on y voit pousser est toujours un pin , quoiqu'il n'y en ait point eu auparavant. Les François de la Caroline eurent l'imprudence de planter les vignes qu'ils vouloient cultiver dans des lieux rem-

plis de sapins & de pins, & près de l'eau salée qui leur est toujours nuisible. Si l'on en plantoit sur des collines, comme on fait en France, il y a tout lieu de croire qu'on tireroit un très-bon parti des vignes de ce pays.

On assure qu'en 1622, on transplanta des Vignerons François dans la Virginie, pour cultiver ces vignes, qu'ils trouverent le climat & le terrain si propres à faire des vignobles, qu'ils affirmèrent qu'il l'emportoit de beaucoup sur le Languedoc; que les vignes y croissoient en abondance, qu'elles produisoient du raisin d'une si étrange grosseur, qu'ils l'avoient pris pour un autre fruit, avant que d'en avoir vu les pepins; qu'après avoir taillé les vignes, ils en avoient planté de simples branches à la Saint-Michel, & qu'elles avoient donné du fruit le printems suivant: mais on a eu depuis une indifférence tout-à-fait condamnable pour ce beau présent de la nature.

On trouve dans la Virginie, vers les sources des rivières, l'arbre qui porte le miel & celui qui donne le sucre. Le miel est contenu dans une

Arbres qui  
produisent du  
miel & sucre.

gousse épaisse & fort enflée , qu'on prendroit de loin pour une cosse de pois ou de fèves. Le sucre d'arbre n'est qu'une liqueur qui découle du tronc après qu'on l'a percé , & qu'on fait bouillir. Huit livres de cette liqueur en fournissent une de sucre. Il est humide , mais brillant & d'un beau grain. Sa douceur approche de celle de la cassonade. Il n'y a pas long-tems qu'on a fait cette découverte. Quelques soldats qu'on avoit envoyés sur les frontieres , étant à se reposer dans un bois , à quarante milles des quartiers habités , apperçurent un suc *épais* qui distilloit de quelques troncs d'arbres , & dont le soleil avoit même fait candir une partie. La curiosité leur en fit goûter : le trouvant doux , ils jugerent qu'on en pouvoit faire du sucre : mais ces arbres sont si éloignés des habitations , qu'on n'en tire pas une grande utilité pour le commerce.

C'est vers l'embouchure des rivières , sur le bord de la mer & dans le voisinage de plusieurs Anses , qu'on trouve cette espece de Myrthe , dont les baies donnent de la cire d'un très-

beau verd , dure , cassante & propre à faire de la bougie qui ne salit point les doigts , qui ne fond point dans les plus grandes chaleurs , & qui jette une odeur fort agréable. On attribue cette découverte à un Chirurgien de la Nouvelle - Angleterre , qui ayant trouvé le secret de fondre les baies , en fit une emplâtre d'une vertu admirable pour les plaies. Nous avons donné plus haut la maniere de tirer la cire de ces baies.

L'Eglantier de la Virginie ressemble un peu à la falsepareille , & porte des baies de la grosseur d'un pois , rondes , d'un cramoisi fort vif , dures & si polies , qu'elles pourroient servir à plusieurs ornemens. Outre les bois de teinture que l'on trouve dans la Virginie , il y a quantité de plantes , de racines & de terres , dont on tire de très-belles couleurs. Le *Puccoon* & le *Mutkajun* , sont deux racines que les Indiens emploient à se peindre en rouge. Le *Schumak* & le *Sassafras* donnent un jaune foncé. Le *Wasebur* est une plante ; le *Chapakour* est une racine , & le *Tangomokonomingue* est une écorce : toutes

trois donnent une fort belle teinture.

La Serpentine, cet antidote si vanté contre toutes sortes de venins & de maladies pestilentiellles, n'a pas ailleurs les mêmes qualités qu'en Virginie. On fait le même éloge d'une racine qu'on nomme *Serpent à sonnettes*, parce qu'elle guérit la morsure du redoutable animal de ce nom. Elle opere, dans l'espace de deux ou trois heures, par le vomissement & les sueurs.

La plante que l'on nomme la *Pomme de James-Town*, a la vertu de rafraîchir; mais elle est fort dangereuse lorsqu'on en mange avec excès. Quelques Anglois nouvellement arrivés à la Virginie, en firent une salade qui leur produisit d'étranges effets. Ils devinrent tous imbécilles pendant plusieurs jours : l'un s'occupoit à souffler des plumes en l'air, un autre à lancer des pailles; un troisieme se tapissoit dans un coin & faisoit les grimaces du singe; un quatrieme embrassoit tous ceux qu'il rencontroit, leur rioit ensuite au nez en tenant mille postures bouffonnes. On fut obligé de les enfermer l'espace d'onze jours,

qui fut la durée de cette phrénésie : pendant cette détention ils prenoient plaisir à se rouler dans leurs excréments. Lorsque la raison leur fut revenue, ils oublièrent entièrement tout ce qu'ils avoient fait pendant le tems de leur imbécillité.

Le tabac est très-commun dans la Virginie, & passe pour le meilleur de toute l'Amérique.

Pendant la plus grande partie de l'année, les plaines & les vallées de la Virginie sont couvertes de fleurs. On n'approche point d'un bois, sans être frappé de la variété d'odeurs qu'il exhale. Entre ces fleurs, on vante beaucoup la beauté des Impériales, des Cardinales, des Moleafines. L'Auteur de la description de la Virginie, en décrit une dont aucun Voyageur n'a encore parlé. « Un jour, dit-il, » me promenant à quelque distance » de ma plantation, j'apperçus une » fleur de la grosseur d'une tulipe, » & qui lui ressembloit aussi beaucoup » par la tige. Elle étoit couleur de » chair, couverte de duvet à l'une » de ses extrémités, & toute unie à » l'autre. Sa figure représentoit les

nation , cherchoit au Nord-Ouest de l'Amérique , un passage pour aller à la Chine , afin d'éviter le tour qu'on est obligé de faire par le Cap de Bonne-Espérance & l'Isle de Sumatra. Il parcourut une grande étendue de pays au Nord , & retourna à Londres , où il ne rapporta de son voyage qu'un morceau de pierre noire qu'un de ses matelots avoit ramassé dans une Isle. Une femme entre les mains de laquelle cette pierre tomba par hasard , la mit au feu & la jeta dans du vinaigre pour l'éteindre lorsqu'elle fut rouge. On y remarqua de l'or ; & un Orfevre à qui elle fut confiée , en tira une quantité assez considérable , relativement à la grosseur de la pierre.

Une découverte si précieuse , en apparence , ne manqua pas d'exciter les desirs de plusieurs personnes. On présenta des requêtes à la Cour , pour demander des privilèges exclusifs. Elisabeth régnoit alors en Angleterre : elle voulut être intéressée dans ces découvertes , donna à Forbisher un vaisseau de deux cens tonneaux , avec cent hommes d'équipage : il le joignit à deux petits avec lesquels il



avoit fait le premier voyage. Il arriva à l'Isle où il avoit trouvé la première pierre noire, en prit plusieurs, parcourut beaucoup de pays, donna son nom au détroit qui le porte encore, & retourna en Angleterre, où l'on trouva que ces pierres n'étoient de nulle valeur.

Comme on se flattoit toujours de trouver un passage pour la Chine, la Reine fit armer un plus grand nombre de vaisseaux qu'auparavant, les confia encore à Forbisher, qui ne réussit pas mieux que dans les autres voyages.

Peu de tems après le retour de Forbisher, François Drack, un des plus grands hommes de mer que les Anglois aient eus, s'embarqua avec cinq vaisseaux, côtoya le Brésil jusqu'au détroit de Magellan, le traversa, parcourut toute la côte du Pérou qu'il pilla, traversa la mer du Sud, retourna par les Moluques, Java & le Cap de Bonne-Espérance. Dans un second voyage, il pilla & ravagea l'Isle Espagnole.

Plusieurs autres Navigateurs Anglois entreprirent, à peu près dans le même tems, de faire des découvertes

dans la partie méridionale de l'Amérique : mais leurs peines furent inutiles : ils passerent le détroit de Magellan , & se trouverent obligés de le repasser , parce que les Espagnols se tenoient toujours sur leurs gardes , & les repoussioient toujours. Les Hollandois faisoient , à peu près , les mêmes entreprises , & leurs succès n'étoient pas plus avantageux.

Ces navigations augmentoient les connoissances , & enrichissoient ceux qui osoient les entreprendre : mais les Anglois ne formoient aucun établissement en Amérique. Leurs courses se bornoient à chercher de nouveaux passages , & à enlever sur leur route les vaisseaux Espagnols. Les côtes orientales de l'Amérique septentrionale , entre le fleuve Saint-Laurent & la Floride , avoient été découvertes par Verazzano & par Cartier , ensuite parcourues par Cabat & par Drack ; mais on n'y établissoit point de Colonies Angloises.

Enfin les Anglois sentirent que cette vaste côte qui est aux environs du fleuve S. Laurent , étoit à leur bienséance , & songerent à s'y établir. En 1584 , il

se forma à Londres une Compagnie de Nobles & de Marchands , dans le dessein de faire des établissemens utiles à leur Nation. La Reine Elisabeth leur accorda des Lettres - Parentes , qui , comme nous l'avons dit ci-dessus , leur abandonnoient tous les avantages du succès. Ce fut Raleigh qu'on chargea de cette expédition. Voyez ce que nous avons dit à l'article Virginie , §. 1. Les Anglois prirent possession de toute la côte , s'y établirent , & formerent différentes Provinces , auxquelles , comme on l'a vu , ils donnerent des noms particuliers. Ils étoient tout-à-fait maîtres de ce pays en 1605 : mais ils ne purent empêcher les autres Nations de s'établir dans quelques cantons.

Les Hollandois avoient parcouru toutes ces côtes. En 1609 , leur Compagnie des Indes envoya Henri Hudson , Anglois , avec un vaisseau , pour chercher au Nord de l'Amérique , un passage vers la Tartarie & la Chine. Hudson , après quelques efforts inutiles , tourna au Sud - Ouest , & aborda un pays qu'il nomma la *Nouvelle-Hollande*. Il retourna en Hollande , d'où l'on fit

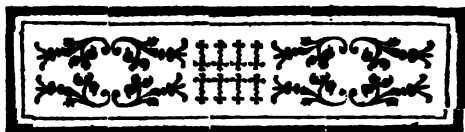
partir l'année suivante un navire & des marchandises. En 1615, on y bâtit une forteresse, nommée le *Fort d'Orange*, & une ville qu'on nomma la *Nouvelle-Amsterdam*. On donna à ce pays le nom de *Nouveaux Pays-Bas*, ou de *Nouvelle-Belge*.

Les Suédois, voyant que toutes les Nations formoient des Colonies dans l'Amérique, résolurent d'y en envoyer. Ils les établirent au Midi des Hollandois, nommerent ce pays la *Nouvelle-Suede*, bâtirent *Gottenbourg* & *Christiana*: mais, comme ils en tiroient peu d'avantage, ils l'abandonnerent, & les Hollandois s'en mirent en possession. Ils étendirent leur domination de ce côté. Les Anglois en chasserent les Hollandois, & les forcerent de le leur abandonner en 1666 par le Traité de Breda. Ils changerent le nom de *Nouveaux Pays-Bas*, en celui de *Nouvelle-York*, & appellerent *Nouvelle-Jersey*, ce qui avoit été la *Nouvelle-Suede*.

Quelques Ecrivains ont assuré que les Danois avoient découvert une partie de ce pays avant les Anglois: mais il ne paroît pas qu'ils y aient formé d'établissement.

Nous ne devons pas omettre dans cet article , un événement qui fait honneur à la justice & à l'humanité des Quakers. Ceux de Philadelphie s'assemblerent au mois d'Août 1769 , & donnerent la liberté à tous leurs esclaves Negres , disant que des gens ennemis de la tyrannie , ne devoient pas en donner un exemple , en retenant dans l'esclavage des êtres raisonnables , sous prétexte qu'ils ont la peau noire , & de la laine au lieu de cheveux.

*Fin du dix-neuyieme Volume.*



# TABLE

## DES CHAPITRES

### ET DES ARTICLES

*Contenus dans le dix-neuvieme Volume.*



#### HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

---

|   |        |
|---|--------|
| <b>M</b> OTIFS qui ont engagé à com-<br>poser cette Histoire. | page 1 |
| Plan que l'on se propose de suivre.                           | ibid.  |
| Description générale de l'Amérique.                           | 2      |
| Comment l'Amérique a été découverte.                          | 4      |
| §. I. Voyage d'Ojeda & d'Améric Ves-<br>puce.                 | 44     |
| §. II. Voyage d'Alfonse Nino.                                 | 47     |
| §. III. Voyage d'Yanez Pinçon.                                | 48     |

## TABLE DES CHAPITRES. 475

|  |       |
|--|-------|
| §. IV. <i>Voyage de Diego de Lopez.</i>  | p. 49 |
| §. V. <i>Voyage d'Avarez de Cabral.</i>  | ibid. |
| §. VI. <i>Voyage de Gaspard de Corte-Réal.</i>                                 | 51    |
| <i>Suite de l'Histoire de Christophe Colomb.</i>                               | 52    |
| <i>Description géographique &amp; historique de l'Amérique septentrionale.</i> | 61    |

## CHAPITRE I.

|   |       |
|---|-------|
| <i>Terre de Labrador.</i>                             | 62    |
| §. I. <i>Plantes &amp; Métaux.</i>                    | 64    |
| §. II. <i>Animaux.</i>                                | ibid. |
| §. III. <i>Habitans.</i>                              | 68    |
| §. IV. <i>Froid excessif ; longueur des jours.</i>    | 76    |
| §. V. <i>Différens peuples du Nord de l'Amérique.</i> | 80    |

## CHAPITRE II.

|  |     |
|--|-----|
| <i>Nouvelle-France.</i>  | 82  |
| ARTICLE I. <i>Le Canada.</i>                                     | 83  |
| §. I. <i>Différens peuples qui sont répandus dans le Canada.</i> | 93  |
| §. II. <i>Gouvernement, Mœurs, Usages, &amp;c.</i>               | 96  |
| §. III. <i>Histoire Naturelle. Arbres &amp; Plantes.</i>         | 165 |

|   |          |
|---|----------|
| §. IV. Animaux du Canada. Quadrupèdes.  | page 227 |
| §. V. Oiseaux.  | 254      |
| §. VI. Serpens.   | 259      |
| §. VII. Poissons.   | 261      |
| ARTICLE II. La Louisiane.   | 270      |
| §. I. Habitans.   | 271      |
| §. II. Climat, Terrain, Rivières.   | 280      |
| ARTICLE III. Nations Européennes qui habitent la Nouvelle-France. Comment elles s'en sont emparées. |          |
| §. I. Les François.   | 283      |
| §. II. Les Espagnols.   | 304      |
| §. III. Différends des François & des Anglois dans l'Amérique septentrionale.                       | 305      |

## CHAPITRE III.

|   |     |
|---|-----|
| Nouvelle-Angleterre.                                | 308 |
| ARTICLE I. L'Acadie, ou la Nouvelle-York.           | 309 |
| ARTICLE II. La Nouvelle-Angleterre proprement dite. | 311 |
| §. I. Province des Massachusets.                    | 312 |
| §. II. Province d'Essex.                            | 313 |
| §. III. Province de Midlesex.                       | 314 |
| §. IV. Province de Suffolk.                         | 315 |
| §. V. Province de Hampshire.                        | 319 |



# DES CHAPITRES. 477

- §. VI. *Province de Plimouth.* page 320  
 §. VII. *Province de Barnstable.* 321  
 §. VIII. *Province de Bristol.* *ibid.*  
 §. IX. *Province de Warwick.* 323  
 §. X. *Provinces de Connecticut & de Newhaven.* 324  
 §. XI. *Comté de la Nouvelle-Londres.* 325  
 §. XII. *Comté de Hartford.* *ibid.*  
 §. XIII. *Comté de Newhaven.* 326  
 §. XIV. *Comté de Fairfield.* *ibid.*  
 §. XV. *Naturels de la Nouvelle-Angleterre.* 327  
 §. XVI. *Comment les Anglois se sont établis dans la Nouvelle-Angleterre.*

330

ARTICLE III. *La Nouvelle-York.* 338

ARTICLE IV. *La Nouvelle-Jersey.*

343

ARTICLE V. *La Pensylvanie.* 348

ARTICLE VI. *Le Mariland.* 358

ARTICLE VII. *La Virginie.* 363

§. I. *Etablissement des Anglois dans la Virginie.* 373

ARTICLE VIII. *La Caroline.* 410

§. I. *Observations sur le Climat de la Caroline & ses Habitans.* 416

ARTICLE IX. *La Géorgie.* 417

§. I. *Observations générales sur les Co-*

478 **TABLE DES CHAPITRES.**

*lonies Angloises du Continent de l'Amérique.* page 421

§. II. *Mœurs & Religion des Indiens qui habitent les Contrées dont on vient de donner la description.* 443

§. III. *Plantes particulieres aux Pays qu'habitent les Anglois dans l'Amérique septentrionale.* 454

**ARTICLE X.** *Etablissement des Anglois dans la partie de l'Amérique septentrionale, qu'on appelle Nouvelle-Angleterre.* 467.

**Fin de la Table des Chapitres.**





